





Bt from George Sexton

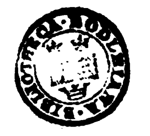
2 vols

=1V

(59)

396 f. 11.
/1

Agnes Mackenzie — 1823.





La Poësie et l'Histoire.

COURS
DE LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE,
A L'USAGE DES JEUNES PERSONNES
DES DEUX SEXES.

PAR MADAME LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

AVEC FIGURES.

DEUXIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME SUR LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Les occupations des femmes sont presque aussi importantes que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever.

FÉNELON, *Disc. sur l'éducat. des filles.*

TOME PREMIER.

LONDRES,

MARTIN BOSSANGE and C°., 14 Great Marlborough street;
BOOSEY and Son, Broad street;
G. and B. WHITTAKER and C°., Ave Maria Land;
HAILES and PICCADILLY.

BRIGHTON,

T. H. WRIGHT.

1821.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MA PETITE FILLE.

Ah! sur ce doux visage où la gaîté respire,
Que mon livre aujourd'hui n'amène point l'effroi:
Il est encor trop tôt pour qu'il puisse t'instruire.
Cependant, mon Emma, je l'écrivis pour toi.
Je ne veux point ravir à ton aimable enfance
Un de ces jours sereins toujours prompts à s'enfuir;
Mais de mon tendre amour l'active prévoyance,
Sans troubler le présent, songe à ton avenir.

PRÉFACE.

Si la science et l'invention n'appartiennent qu'à un petit nombre d'hommes de génie; s'il n'est accordé qu'à Mesdames de Lambert, de Beaumont, de Genlis, d'écrire avec autant d'érudition et de grace que de morale, on peut encore se flatter d'être utile à la jeunesse, en lui offrant un Cours de Littérature. Les bons spectacles sont l'amusement de la bonne compagnie, et tout ce qui tient à la Littérature est souvent le sujet de ses entretiens : ne paroît-il pas convenable qu'une jeune demoiselle, qui entre dans le monde, ne soit pas entièrement étrangère aux sujets qu'on y traite, aux pièces qu'elle y verra représenter, aux ouvrages dont on parlera en sa présence? N'est-il pas même essentiel qu'elle ne confonde point les noms des auteurs, les différens genres dans lesquels ils ont écrit, les degrés de leur supériorité, et les siècles qu'ont illustrés ces grands hommes qui ont tant de droits à notre reconnoissance et à notre admiration?

C'est dans ce but important que j'ai tracé

un ouvrage qui m'a semblé manquer à l'instruction des femmes. L'excellent Traité des Études de Rollin, les Cours de Le Batteux et de La Harpe, l'Histoire des trois Siècles de notre Littérature, desquels j'ai emprunté tout ce que j'ai cru devoir faire partie de mes leçons, ne conviennent qu'à l'éducation approfondie des hommes. Il ne faut pas qu'une femme soit assez ignorante pour faire une question ou une réponse qui jetteroit sur elle une sorte de ridicule; il ne faut pas non plus qu'elle soit assez savante (ce que l'on ne doit pas confondre avec instruite), pour se croire en droit d'afficher une érudition déplacée. Il est bien qu'elle ne s'expose point à la raillerie en parlant de ce qu'elle ignore, et ne montre point de prétention en parlant de ce qu'elle sait.

Ce dernier motif m'a portée à resserrer mon Cours autant qu'il m'a été possible. Je l'ai divisé par siècles, parce que cette division, qui se rattache à l'histoire, se grave plus facilement dans le souvenir. S'il est utile à mes jeunes lectrices, s'il obtient l'indulgence des hommes éclairés, je me féliciterai de l'avoir entrepris.

INTRODUCTION
AUX GRANDS SIÈCLES.

La poésie naquit de la joie, du sentiment, de la reconnoissance. La première exclamation de l'homme, en sortant des mains du Créateur, fut une expression lyrique: comblé des bienfaits de Dieu, et des merveilles dont il l'avoit entouré, il voulut que tout l'Univers l'aidât à payer le tribut d'hommage qu'il devoit à ce souverain bienfaiteur. Il anima le soleil, les astres, les fleuves, les montagnes: telle est l'origine des poésies sacrées.

Le genre humain s'étant multiplié, Dieu fit éclater sa puissance en faveur du juste contre l'injuste; les peuples reconnoissans immortalisèrent ses secours miraculeux par des chants qu'une religieuse tradition a transmis à la postérité; tels sont les cantiques de Débora, de Judith et des prophètes.

Moïse, né en Égypte de parens hébreux, poursuivi par Pharaon, traverse la mer Rouge

à pied sec, et l'armée du tyran est engloutie sous les mêmes flots, que la main de Dieu cesse de tenir suspendus. A la vue d'un si grand miracle, Moïse, prosterné sur le rivage, adresse au Sauveur des Israélites ce cantique justement regardé comme une des compositions les plus éloquentes de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le style sublime, les expressions fortes, les figures hardies; tout y est plein d'idées et d'images qui frappent l'esprit, et saisissent l'imagination. Ce cantique fut fait en vers hébreux, l'an du monde 2666.

CANTIQUE DE MOÏSE.

« Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

« Le Seigneur est ma force, et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut. C'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire.

« Il est le Dieu de mon père, et je relèverai sa grandeur.

« Jéhova a paru comme un guerrier; son nom est Jéhova (Seigneur).

« Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon, et son armée; les plus distingués entre les officiers ont été submergés.

« Ils ont été ensevelis dans les abymes: ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

« Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force: votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

« Par la grandeur de votre puissance et de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous; vous avez envoyé votre colère; elle les a dévorés comme une paille.

« Au souffle de votre fureur, les eaux se sont entassées: les ondes liquides se sont tenues élevées comme un monceau. Les flots de l'abyme se sont condensés et durcis au milieu de la mer.

« L'ennemi disoit: Je les poursuivrai; je les atteindrai; je partagerai leurs dépouilles; j'assouvirai ma vengeance; je tirerai mon épée; ma main me les assujétira de nouveau.

« Vous avez soufflé, et la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb.

« Qui d'entre les dieux est semblable à vous? Qui vous est semblable? vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté? qui méritez d'être loué avec une ferveur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles.

« Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés. Vous vous êtes rendu, par votre miséricorde, le guide de ce peuple que vous avez racheté; et vous le conduirez, par votre puissance, jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

« Les peuples l'apprendront, et en seront consternés; les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

« Les princes de l'Idumée seront dans le trouble: les chefs de Moab trembleront de frayeur: tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

« L'épouvante et l'effroi tomberont sur eux. La grandeur et la force de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous avez acquis.

« Vous les introduirez, et vous les établirez

sur la montagne, dans le lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

« Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles.

« Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie, et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfans d'Israël ont passé la mer à pied sec. »

Moïse, ayant conduit les Israélites dans le désert, se retire sur le mont Sinaï; là, Dieu se manifeste à lui, et dicte ses commandemens; Code sublime et simple, dans lequel sont renfermés, en peu de mots, le culte que l'homme doit à son Créateur, et les préceptes de la morale. Descendu de la montagne terrible, Moïse proclame les ordres de l'Éternel; et, toujours plus pénétré d'admiration pour les œuvres du Très-Haut, il commence l'histoire du monde. Cette histoire, depuis Adam, s'étoit transmise par les premiers patriarches, dont la vie fut d'une si longue durée, jusqu'à Noé; et; depuis Noé, cette histoire s'est encore transmise

d'aîné en aîné jusqu'à Moïse, qui devint à-la-fois le libérateur des Israélites, leur législateur et leur historien. Quelle sublimité dans le récit de la création de l'univers! mais quelle simplicité! c'étoit Dieu même qui inspiroit Moïse, et la simplicité devoit être le caractère distinctif de son expression. Ainsi parle dans la Genèse l'historien sacré:

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre étoit toute nue; les ténèbres couvroient la face de l'abyme d'eau, et l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Or, Dieu dit: Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite.

« Dieu dit que la lumière étoit bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres.

« Il donna le nom de jour à la lumière, et aux ténèbres le nom de nuit: du soir et du matin il fit le premier jour. . . . .

« Dieu dit aussi: Que le firmament soit fait au milieu des eaux; et il sépara les eaux d'avec les eaux.

« Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étoient sous le firmament, de celles qui étoient au-dessus du firmament. . . .

« Et Dieu donna au firmament le nom de *Ciel:* et du soir et du matin il fit le second jour, etc. »

La belle simplicité de cette exposition règne dans tous les détails; les récits touchans sont traités avec la même pureté que les récits sublimes. La vie de Joseph, qui est un modèle en ce genre, doit tout à la naïveté et aux situations qu'elle présente.

La narration du Nouveau Testament a le même caractère: on sent, en le lisant, la sécurité de la plume qui trace avec fidélité des événemens certains.

DAVID.

David, de simple berger, parvint au trône d'Israël: il dut la faveur du roi Saül au talent avec lequel il pinçoit de la harpe: ses accords charmoient le roi, et calmoient les fureurs de son esprit agité. David, ayant succédé à Saül, gouverna avec sagesse et piété; rempli de l'esprit de Dieu, il glorifia le Seigneur dans des vers lyriques, connus sous le nom de *Psaumes.* Le poëte sacré embrasse, dans ses vues sublimes, non-seulement les merveilles de la

nature, mais encore celles de la grace. Il se représente tantôt la main du Créateur tirant des trésors de sa puissance tout l'univers; tantôt, animé d'un esprit prophétique, il annonce un Dieu se revêtant d'une chair mortelle pour ramener l'homme à sa fin légitime. Il donne l'exemple d'une élévation proportionnée aux sujets qu'il traite, et au saint enthousiasme qui l'inspire, sur-tout dans le psaume 103, où le prophète-roi bénit la personne divine du Messie, comme auteur de la création, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace.

PSAUME 103.

O mon ame! bénis le Seigneur.

Seigneur, mon Dieu, ta grandeur a éclaté d'une manière frappante.

Tu t'es revêtu de gloire et de majesté.

Tu t'es environné de la lumière comme d'un vêtement.

Tu étends le ciel comme un pavillon.

C'est toi qui en couvres la partie supérieure avec les eaux; toi qui places les nuages pour servir de degré à t'élever; toi qui marches sur

les ailes des vents; toi qui fais que tes anges ont la vîtesse de l'air en mouvement, et que tes ministres ont l'ardeur du feu; toi qui as fondé la terre sur sa propre stabilité.

Elle ne penchera en aucun sens pendant un siècle de siècles.

Un vaste abyme en sera l'enveloppe; comme un manteau, les eaux se tiendront au-dessus des montagnes : elles fuiront à la voix de ta menace.

Elles seront épouvantées au bruit de ton tonnerre. Les montagnes montent, et les campagnes descendent dans l'emplacement que tu leur as donné pour base.

Tu as mis une limite qu'elles ne franchiront point; oui, elles ne viendront point couvrir la terre; c'est toi qui fais sourdre les fontaines dans les vallées, etc.

Le meurtre d'Urie, époux de Bethsabée, ayant promptement excité le plus profond repentir dans l'âme du saint roi, il exhala ses remords dans des psaumes sublimes et touchans, appelés *Psaumes de la Pénitence*. Le roi recourt ainsi à la miséricorde de Dieu :

PSAUME 129.

Du fond de l'abyme j'ai crié vers toi, Seigneur; Seigneur, exauce ma voix.

Que tes oreilles se rendent attentives à la voix de ma supplication : si tu regardes à nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra subsister devant toi ?

C'est parce que tu aimes à nous être propice, et à cause de toi, Seigneur, que j'ai mis en toi mon attente.

Mon ame a fondé son attente sur ta parole divine ; mon ame a espéré dans le Seigneur.

Que, dès le service de la garde du matin, jusqu'à la nuit, Israël espère dans le Seigneur; parce que la miséricorde est auprès du Seigneur, et que l'on a en lui une rédemption abondante.

Oui, lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités.

POÉSIES PROFANES.

Les Païens s'égaroient dans leur croyance; mais ce fut encore la joie, le sentiment, la re-

connoissance qui les inspirèrent, et leur firent instituer des fêtes pour célébrer les faux dieux auxquels ils pensoient devoir leur récolte. De là vinrent ces chants de joie connus sous le nom de *Dithyrambes*, qu'ils consacroient aux dieux des vendanges.

Linus est, à ce que l'on croit, l'inventeur de la mélodie, et le plus ancien favori des muses profanes. Il fut le maître d'Orphée, qui eut plus de réputation que lui, parce qu'il fit servir la musique et la poésie aux cérémonies religieuses, qu'il transporta des Égyptiens chez les Grecs. Linus eut pour disciple le célèbre Musée, qui marcha sur ses traces. Alcée, Stésicore, Simonide et quantité d'autres poëtes grecs, n'ont laissé que des fragmens; nous n'avons même que quelques vers de la fameuse Sapho de Mytilène, née 600 ans avant J.-C.

Si les faux dieux étoient l'objet des poésies lyriques, les héros devoient naturellement avoir part à ces tributs d'admiration et de reconnoissance, sans compter que leurs vertus, leur courage, leur gloire, avoient quelque chose de divin. C'est ce qui produisit l'épopée, dont Homère est le créateur.

Le mot grec *épopée* signifie *récit*, *faire*, *feindre*, *créer*. L'épopée est le récit en vers d'une action héroïque, vraisemblable, intéressante. L'action doit être une, et avoir ses limites. Le merveilleux doit entrer dans l'épopée; elle doit renfermer une leçon morale. Toutes les qualités se trouvent dans l'Iliade d'Homère. Il a réuni, dit Quintilien, qui est le plus sage critique de l'antiquité, le sublime, le grave, le riant; il est étendu, serré, admirable par son abondance et par sa brièveté.

Homère est l'écrivain dont les ouvrages ont le plus occupé la postérité, et celui dont la personne est la moins connue: on conjecture, avec assez de vraisemblance, que l'époque de sa naissance remonte à mille ans avant l'ère chrétienne, trois cents ans après la prise de Troie. Ce que l'on dit de sa pauvreté n'est fondé, peut-être, que sur l'hospitalité qu'il recevoit dans les différens endroits où il récitoit ses vers. Suidas fait monter à plus de quatre-vingt-dix le nombre des villes de la Grèce qui se disputèrent l'honneur d'être son berceau: Smyrne et l'île de Chios ou Scio, sont celles qui produisirent le plus de titres en leur

faveur. Horace prétend qu'Homère naquit sur les bords du fleuve Mélès, d'où il prit le nom de Mélésigène.

L'ILIADE.

Les Grecs assiégeoient Troie. Agamemnon, chef de l'armée, se brouilla avec Achille, qui étoit le héros le plus vaillant. Achille se retire dans son camp, et les Grecs sont battus, jusqu'à ce que ce héros, ramené par un accident qui le touche lui-même, fasse changer le sort des armes. Tel est le sujet de l'Iliade, et le fondement sur lequel s'élève l'édifice d'un poëme que le génie d'Homère a rendu le modèle des poëmes épiques de tous les siècles.

Les allégories et les emblêmes sont de la plus haute antiquité; c'étoit la science des Égyptiens, et le style des Orientaux; Homère avoit voyagé chez eux, et ses fictions ont toujours un sens allégorique.

Homère a peint les dieux tels que la croyance vulgaire les représentoit alors, et l'on admire dans l'Iliade que, malgré l'intervention des dieux, le poëte conserve à ses héros la grandeur d'ame qui leur est propre,

et le caractère qu'il leur a donné. Achille, dit La Harpe, est le chef-d'œuvre de l'épopée. Il sait qu'il doit périr devant Troie; sa jeunesse, sa beauté, une déesse pour mère, tous ces avantages qu'il a sacrifiés à la gloire, en acceptant une mort prématurée et inévitable, tout sert à répandre sur lui cet éclat et cet intérêt qui attachent aux hommes extraordinaires. Ce mélange de sensibilité et de fureur, de férocité et de pitié, cet ascendant qu'on aime à voir dans un homme sur les autres hommes, ces foiblesses qu'on aime à retrouver dans ce qui est grand, forment d'Achille le caractère le plus poétique que l'on puisse imaginer. L'élocution d'Homère est toujours convenable à ses héros; ce sont, non des étincelles, mais des traits de feu. Sa narration marche d'un pas égal pendant quinze mille vers, pleine de force, de chaleur et de grace. Voici le portrait qu'il fait d'Ulysse:

« Dans le conseil et dans les délibérations
« publiques, il paroissoit d'abord embarrassé
« et timide; les yeux fixes et baissés, sans
« geste et sans mouvement, il ne donnoit pas
« l'idée d'un grand orateur; mais quand il

« s'étoit animé, ce n'étoit plus le même homme; « et, semblable à un torrent qui tombe du haut « d'un rocher, il entraînoit les esprits par la « force de son éloquence. »

« Diomède, blessé, dit à son écuyer : *Re-« tire-moi ce fer*, et il revole au combat. »

« Ajax, le bouillant Ajax, s'écrie : *Que le « jour reparoisse, et que les dieux combattent « contre nous !* »

Ainsi, en peu de mots, Homère caractérise ses héros ; il peint avec la même énergie les dieux et les combats : si on lui a reproché la continuité de ces combats qui, remplissant quatre ou cinq chants de suite, ont nécessairement trop d'uniformité ; et si on a blâmé quelques détails minutieux, oserons-nous plus qu'Horace, lequel a dit : *Je sens du dépit lorsqu'il arrive à Homère de sommeiller.*

L'ODYSSÉE.

L'Odyssée a pour sujet le retour d'Ulysse à Ithaque, petite île dont il étoit roi. Dans l'Iliade, on ne voit que des combats ; dans l'Odyssée, ce sont des malheurs, des dangers, dont l'homme triomphe par la sagesse, la pru-

dence et la patience. Dans l'Iliade, c'est Jupiter même qui domine et agit en maître; dans l'Odyssée, c'est la déesse de la sagesse qui conduit l'homme et qui le sauve. L'avis de Longin, et de la plupart des autres critiques, est que l'Odyssée est inférieure à l'Iliade; cependant ce poëme intéresse la curiosité par la peinture des mœurs antiques dont il ne reste point de monument plus authentique et plus précieux. Quant au style, il est au-dessus de l'éloge.

Les poésies d'Homère se chantoient autrefois par morceaux détachés, auxquels on donnoit des noms particuliers, comme : *Le combat des vaisseaux*, *la Patroclée*, *la grotte de Calipso*, etc. etc. Ces fragmens s'appeloient *rapsodies*, et ceux qui les chantoient *rapsodes*.

Ce fut Pisistrate, roi d'Athènes, qui en rassembla les divers morceaux, les arrangea dans leur ordre naturel, et en composa les deux corps de poésie que nous avons sous les noms d'Iliade et d'Odyssée. On en fit ensuite plusieurs copies fameuses. Aristote en fit une pour Alexandre-le-Grand, qui la mit dans une précieuse cassette trouvée parmi les dé-

pouilles de Darius; on la nomma l'édition de la *Cassette.* Enfin Aristarque, que Ptolomée Philométor avoit nommé gouverneur de son fils Evergètes, en fit une si correcte et si exacte, que le nom de l'éditeur est devenu celui du censeur le plus éclairé. On dit un Aristarque, pour dire un bon juge en matière de goût.

Homère est encore auteur d'un petit poëme burlesque, intitulé : *La Guerre des rats*, plein de gaîté, d'esprit, et de vivacité.

HÉSIODE.

Hésiode, né à Cumes, fut, selon les uns, le contemporain d'Homère, dont il balança long-temps la réputation; d'autres le font naître cent ans après lui. Il paroît qu'il connut les ouvrages de ce grand poëte, puisqu'il en a emprunté une foule de vers. Tous deux doivent être regardés comme les pères de la mythologie.

L'antiquité nous a transmis deux poëmes d'Hésiode; celui des Travaux et des Jours, poëme didactique, lequel donna peut-être à Virgile l'idée de ses Géorgiques.

On appelle poésie didactique, celle qui se

propose d'instruire, de tracer les lois de la raison et du bon sens, de guider les arts, d'orner la vérité sans lui faire rien perdre de ses droits; ce genre est une sorte d'usurpation que la poésie a faite sur la prose.

Le second poëme d'Hésiode est la Théogonie, ou la Naissance des Dieux; c'est un poëme mythologique. La diction pure, harmonieuse, prend tout-à-coup, vers la fin de l'ouvrage, un style élevé pour chanter la guerre des Géans contre les Dieux, tradition fabuleuse, dont Hésiode est le premier auteur. La description de l'hiver, dans le poëme des Jours, est digne des plus beaux endroits d'Homère. On n'a que quelques fragmens de son ouvrage intitulé : *Le Bouclier d'Hercule.*

ANACRÉON.

Anacréon, né à Théos en Ionie, 500 ans avant notre ère, fut l'inventeur des stances lyriques, connues sous le nom d'*Odes Anacréontiques.* Il nous reste un assez grand nombre de ses pièces, qui sont très-courtes. Elles expriment, le plus souvent, un sentiment gracieux, une idée douce, un compli-

ment tourné en allégorie, des images simples, naïves, riantes.

« Anacréon, dit La Harpe, ne connut d'autre ambition que celle d'aimer et d'être heureux ; d'autre gloire que celle de chanter son bonheur. Ses poésies respirent la grace et l'enjouement, qu'il conserva jusque dans l'âge le plus avancé. Ce n'est point un auteur ; il n'écrit point, il est à table avec de belles filles grecques, le front couronné de roses, buvant d'excellent vin de Lesbos et de Scio ; et, tandis que Manès et Aglaé enlacent de fleurs ses cheveux blancs, il prend sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, et chante sur un mode lydien cette chanson de la Colombe, qui est un chef-d'œuvre de délicatesse.

LA COLOMBE.

« D'où viens-tu, aimable colombe ? d'où viens-tu ? D'où viennent les odeurs dont tu es parfumée ? d'où viens-tu, dis-le moi ?

« Anacréon m'envoie chez Bathylle, son ami. J'étois à Vénus ; cette déesse me donna à ce poëte pour avoir un de ses hymnes. Maintenant c'est lui à qui je suis. Ce sont ses lettres

que je porte. Il veut me mettre en liberté; mais, quand il me renverroit, je resterois toujours pour le servir. Irois-je vivre sur les montagnes? me percher sur les arbres? me nourrir de graines sauvages? Avec lui je becquète le pain que je prends dans ses doigts; je bois le vin dans sa coupe; et, quand j'ai bu, je voltige, je le couvre de mes ailes, je m'endors sur sa lyre, voilà tout. Adieu. Vous m'avez fait jaser plus qu'une corneille.»

Quelquefois les Odes d'Anacréon ne présentent qu'une scène gracieuse, que l'image d'un gazon qui invite à s'y reposer.

A BATHYLLE.

«Mon cher Bathylle, asseyez-vous à l'ombre de ces beaux arbres; les Zéphyrs agitent mollement leurs feuilles. Voyez cette claire fontaine qui coule, et qui semble nous inviter. Hé! qui pourroit, en voyant ce beau lieu, ne pas s'y reposer?»

Quelquefois c'est un petit récit allégorique.

L'AMOUR PRISONNIER.

«Un jour les Muses firent l'Amour prisonnier; elles le lièrent aussitôt avec des guir-

landes de fleurs, et le mirent sous la garde de la Beauté. La Déesse de Cythère vint pour racheter son fils; mais les chaînes qu'il porte ne sont plus des chaînes, il veut rester dans sa captivité.»

On prétend qu'Anacréon mourut très-vieux, étranglé par un pepin de raisin qui s'arrêta dans son gosier. Le Brun, poëte lyrique de nos jours, composa les vers suivans sur le chantre de Théos :

Ce vieillard qui charma la Grèce,
Cet Anacréon si vanté,
Dans la coupe de l'allégresse
Sut boire l'immortalité :
Jeune de verve et de pensée,
Sa vieillesse fut caressée
Par les Graces et les Amours;
Son hiver eut des fleurs écloses;
Son front se couronna de roses,
Et ces roses vivent toujours.

DE L'APOLOGUE.

L'Apologue, que l'on appelle autrement fable, est de la plus haute antiquité; il semble, dit La Harpe, que de tout temps la vérité ait

eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité.

L'Apologue est le récit d'une action allégorique, attribuée le plus souvent aux animaux. Ce récit doit être court, clair, vraisemblable, et renfermer un sens moral.

ÉSOPE.

Ésope, Phrygien, naquit dans l'esclavage; il vivoit du temps de Solon, et demeura d'abord à Athènes, au service du philosophe Xanthus. Ayant obtenu sa liberté d'un nouveau maître, nommé Idmond, il passa à la cour de Crésus, dernier roi de Lydie, où il se fit remarquer par le feu, la subtilité de ses reparties: à cette subtilité il joignoit un sens juste et profond, qui le fit admirer de toute l'Asie. Sa réputation se répandit dans la Perse, l'Égypte, et dans plusieurs autres royaumes dont les souverains se firent un honneur de le recevoir. Mais, étant revenu dans la Grèce, il fut mal reçu des Delphiens; et, pour s'en venger, il composa la fable des Bâtons flottans, qui de loin paraissent quelque chose, et de près ne sont plus rien. Les Delphiens,

irrités, l'accusèrent injustement d'avoir emporté des vases sacrés du temple; et, malgré son esprit, sa sagesse et sa gloire, le fabuliste fut précipité du haut d'un rocher. On lui éleva une pyramide après sa mort.

Le caractère d'Ésope se peint dans ses fables. On y rencontre la clarté, la précision, le sens, plutôt que les ornemens. Ce fut Planude, moine grec du quatorzième siècle, qui les recueillit. La Fable du renard et du hérisson suffit pour faire juger du goût de l'auteur et de sa manière énergique.

LE RENARD DANS UN FOSSÉ.

Un jour Ésope, chargé de défendre un gouverneur accusé d'un crime capital, parla ainsi :

« Un renard, voulant passer une rivière, tomba dans une fosse bourbeuse; aussitôt il fut assailli par une infinité de grosses mouches qui le tourmentèrent long-temps. Il passa un hérisson; touché de le voir souffrir ainsi, voulez-vous, lui dit-il, que je vous délivre de ces insectes cruels qui vous dévorent? Gardez-vous-en bien, répondit le renard.—Et

pourquoi ? — Parce que celles-ci vont être soûles de mon sang ; si vous les chassez, il en viendra d'autres plus affamées qui me suceront ce qui m'en reste. »

Telle fut la poésie dès sa naissance. On verra, par la suite de ce Cours, que ses premières compositions servirent de modèles aux écrivains de tous les siècles. Comme ces génies créateurs ne parurent qu'à de longues distances les uns des autres, nous avons cru devoir les réunir dans une Introduction, avant de passer à ces grandes époques littéraires qui reçurent leurs noms du souverain qui les protégea, ou du siècle qu'elles illustrèrent.

COURS DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE.

PREMIÈRE PARTIE.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Le célèbre Périclès, dont les grandes qualités secondoient les vues ambitieuses, avoit à Athènes un pouvoir si absolu, que, sous un gouvernement républicain, il rendit ce pouvoir presque monarchique. Il s'étoit fait pardonner sa ressemblance avec Pisistrate, que les vieillards qui avoient connu ce tyran croyoient retrouver en lui; c'étoient, avec les mêmes traits, le même son de voix, le même talent de la parole. Périclès devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes; ce qui lui attira le surnom d'Olympien, par lequel on vouloit marquer que son éloquence tenoit quelque chose des foudres de Jupiter. Il devoit à Anaxagore et aux hommes célèbres qui élevèrent son enfance, cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style qu'il

savoit adoucir au besoin ; ces graces qu'il ne négligeoit point, mais qu'il n'affecta jamais ; et tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, et d'entraîner ceux qu'il ne pouvoit ni convaincre, ni persuader.

Périclès vouloit faire reconnoître Athènes pour la Maîtresse des villes grecques ; en même temps il prenoit si bien ses mesures, qu'il ne hasardoit jamais de combat sans être sûr du succès. C'est ainsi que lui réussit la guerre dans la Chersonèse, pendant laquelle il fortifia les villes, mit l'isthme de Corinthe à l'abri des Thraces, pénétra jusqu'au royaume de Pont ; rétablit, à main armée, les Phocéens, que les Lacédémoniens avoient dépouillés de l'administration du temple de Delphes ; soumit l'Eubée, prépara la guerre du Péloponèse, et fit respecter par-tout la puissance d'Athènes.

Périclès ne borna pas ses soins à ceux de la guerre ; il remplit la ville des chefs-d'œuvre de l'art, multiplia les fêtes, récompensa les talens ; enfin gouverna avec éclat pour lui-même et pour sa patrie, pendant près de quarante ans, et par la seule force de son génie, une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassoit aussi facilement de son administration que de son obéissance.

Cicéron a dit : « C'est à Athènes qu'exista le premier orateur ; et cet orateur fut Périclès : avant lui, rien ne ressembloit à l'éloquence. » Aussi ce grand homme a-t-il mérité la gloire

de donner son nom au siècle qui vit fleurir tous les beaux arts, et briller pendant son cours ces hommes de génie qui, dans la poésie lyrique et dans la poésie dramatique, sont encore nos modèles et nos maîtres.

POÉSIE LYRIQUE.

PINDARE.

Le nom seul de Pindare peint à l'esprit l'enthousiasme même. Il porte avec lui l'idée de transport, d'écart, de digressions lyriques. L'ode étoit chantée chez les anciens. Le mot d'ODE signifie *chant :* on y joint celui de *lyrique*, parce que les anciens poëtes s'accompagnoient avec la lyre.

Dans ce genre de poésie, le poëte semble inspiré et entraîné par une force divine qui anime et qui maîtrise son génie.

Pindare obtint les suffrages de la Grèce entière. Les Lacédémoniens et Alexandre, ayant pris et saccagé Thèbes, respectèrent sa maison. Ses nombreuses odes se sont conservées, et ont été traduites dans toutes les langues de siècle en siècle. On ne peut donner une idée de la beauté de ses chants, qu'en offrant ses chants eux-mêmes : nous allons transcrire ici un fragment de son ode à Hiéron, roi de Syracuse, vainqueur à la course des jeux Pythiens. Les jeux Pythiens se célébroient tous les quatre

ans dans le temple de Delphes, en l'honneur d'Apollon, surnommé le Pythien depuis qu'il avoit tué le serpent Python.

Cette ode de Pindare est la première pythique; la traduction est de M. de La Harpe.

ODE DE PINDARE.

Doux trésor des neuf sœurs, instrument du génie,
Lyre d'or qu'Apollon anime sous ses doigts,
Mère des plaisirs purs, mère de l'harmonie,
Lyre, soutiens ma voix.

Tu présides au chant, tu gouvernes la danse;
Tout le chœur, attentif et docile à tes sons,
Soumet au mouvement marqué par ta cadence
Ses pas et ses chansons.

L'Olympe en est ému: Jupiter est sensible;
Il éteint les carreaux qu'alluma son courroux;
Il sourit aux mortels, et son aigle terrible
S'endort à ses genoux.

Il dort, il est vaincu: ses paupières, pressées,
D'une humide vapeur se couvrent mollement;
Il dort, et sur son dos ses ailes abaissées
Tombent languissamment.

Tu fléchis des combats l'arbitre sanguinaire;
Ses traits ensanglantés échappent de ses mains;
Il dépose le glaive, et promet à la terre
Des jours purs et sereins.

O lyre d'Apollon! puissance enchanteresse!
Tu soumets tour-à-tour et la terre et les cieux:
Qui n'aime point les arts, les muses, la sagesse,
Est ennemi des dieux.

Tel est ce fier géant dont la rage étouffée
D'un rugissement sourd épouvante l'enfer;

Ce superbe Titan, ce monstrueux Typhée
 Qu'a vomi Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes:
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers;
L'Etna s'ébranle, s'ouvre, et des rochers énormes
 Vont rouler dans les mers.

Ce reptile effroyable, enchaîné dans le gouffre,
Et portant dans son sein une source de feux,
Vomit des tourbillons de flammes et de soufre,
 Qui montent vers les cieux.

J'adore, ô Jupiter! ta puissance et ta gloire;
Tu règnes sur l'Etna, sur ces fameux remparts
Élevés par le roi qu'a nommé la victoire
 Dans la lice des chars.

Hiéron est vainqueur; son nom s'est fait entendre, etc.

Ce fragment suffit pour donner une idée de la marche de Pindare: d'une invocation aux muses, il passe à la peinture des Titans écrasés sous l'Etna, pour arriver à l'éloge d'Hiéron, qui régnoit sur Syracuse et sur l'Etna. On voit avec quel art le poëte a préparé son sujet. Les Hellénistes peuvent seuls sentir la beauté vraiment sublime de ses vers.

POÉSIE DRAMATIQUE.

DE LA TRAGÉDIE.

Nous avons dit que l'épopée est le récit en vers de faits héroïques; ces récits, mis en action, ont donné naissance à deux tragédies,

l'une, merveilleuse, qui est l'opéra; l'autre, héroïque, qui est la tragédie.

« Ce n'est point à l'art, dit Aristote dans sa poétique, mais au hasard; qu'on a l'obligation d'avoir trouvé la vraie tragédie. »

La Grèce a été le berceau de tous les beaux arts; c'est par conséquent chez elle qu'il faut aller chercher l'origine de la poésie dramatique, qui dut sa naissance aux fêtes de Bacchus. Ce dieu de la vendange et de la joie eut des adorateurs qui célébroient à l'envi ses bruyantes fêtes; on lui sacrifioit un bouc, et, pendant le sacrifice, le peuple chantoit en chœur, à la gloire de ce dieu, des hymnes que le nom de la victime a fait nommer *Tragédie*, ce mot voulant dire *chant du bouc*. Ces fêtes n'étoient pas célébrées uniquement dans les temples; on parcouroit les bourgades; un homme, travesti en Silène, étoit monté sur un âne; on le suivoit en chantant et en dansant: d'autres, barbouillés de lie, étoient perchés sur des charrettes, et fredonnoient les louanges du dieu des buveurs. De ce mélange de culte, de joie licencieuse, de chants religieux et bachiques, de danse, de spectacle, de ce chaos enfin, est sortie la poésie dramatique.

Ces vers, chantés par tout le peuple à-la-fois, finirent par paroître monotones; on imagina d'introduire un acteur faisant quelque récit. Ce fut Thespis qui conçut l'idée de cette nouveauté. Son acteur, qui apparemment raconta d'abord les actions que l'on

attribuoit à Bacchus, enchanta tous les spectateurs. Le poëte prit bientôt des sujets étrangers; cette tentative fut approuvée : enfin ce récit fut divisé en plusieurs parties pour couper plusieurs fois le chant.

On n'avoit encore admis qu'un acteur; il en falloit un second pour que les récits fussent alternatifs comme les chants l'étoient; et cet essai fut fait par Eschyle. Ce poëte entreprit le récit dramatique d'une action épique. Il y mit exposition, nœud, dénouement, passion, intérêt. L'idée du récit en action une fois saisie, le reste vint de lui-même. On donna aux acteurs des mœurs, des caractères, une élocution convenables; enfin cette innovation eut tant de succès, que le chœur, qui dans l'origine étoit la base du spectacle, n'en devint plus que l'accessoire, et ne servit que d'intermède à l'action dramatique. Nous allons tracer l'histoire littéraire des trois poëtes grecs auxquels on doit le développement et la perfection de la Tragédie, et chez lesquels ont puisé, avec tant de bonheur, les poëtes modernes.

ESCHYLE.

Eschyle naquit dans l'Attique, d'une famille illustre; il étoit frère du fameux Cynégire, soldat athénien qui, après la bataille de Marathon, se tenoit à un vaisseau pour y entrer : ayant eu la main droite coupée à coups de hache, puis la gauche, il s'y attacha avec les dents, sans vouloir quitter prise, tant

il étoit acharné contre l'ennemi. Eschyle se trouva lui-même à la journée de Salamine, et fut blessé à celle de Marathon. Ce poëte mit sur la scène, dans sa tragédie des Perses, les triomphes des Grecs, dont il avoit partagé les dangers et la gloire. Son génie militaire éclatoit dans tous ses ouvrages; et l'on appeloit sa pièce des *Sept Chefs devant Thèbes*, *l'accouchement* de Mars. Sa dernière campagne fut celle de Platée.

La tradition historique varie à l'infini sur le nombre des pièces qu'il composa; on les fait monter à plus de cent : il ne nous en reste que sept : *Prométhée*, *les Sept Chefs devant Thèbes*, *les Perses*, *Agamemnon*, *les Coëphores*, *les Euménides*, et *les Suppliantes*. Les Euménides, dont le chœur est composé de furies aux cheveux de serpens, produisirent un tel effet, que des femmes et des enfans moururent de frayeur.

Le sujet de Prométhée est monstrueux; la pièce représente le supplice de Prométhée, et finit par un coup de foudre qui écrase le rocher sur lequel il est enchaîné.

La tragédie des Perses représente leur défaite à Salamine; elle se passe en récits, en songes, en présages, en lamentations, sans intrigue et sans dénouement.

Agamemnon, les Coëphores, et les Euménides, sont toutes les trois tirées de l'histoire des Atrides, et ont fourni aux poëtes français les sujets de leurs meilleures tragédies.

Agamemnon, pièce froidement atroce, représente le meurtre de ce Roi assassiné par Clytemnestre, sa femme, laquelle n'éprouve ni combats, ni remords : les prophéties de la prêtresse Cassandre sont très-belles. Cette pièce a été imitée, de nos jours, par M. Lemercier, et jouée avec succès.

Les Coëphores (ce mot veut dire porteuses de libations) doivent leur nom au chœur des femmes esclaves qui présentent des vases et des présens funéraires. Ce n'est pas la seule tragédie grecque à laquelle le chœur ait donné son nom : la pièce est le sujet connu parmi nous sous le nom d'Électre; elle est le meilleur ouvrage d'Eschyle, celui où l'on trouve le plus de beautés vraiment tragiques, vraiment théâtrales.

Dans les Euménides, on voit Oreste en proie aux Furies après le meurtre de sa mère. Cette pièce renferme l'éloge de l'Aréopage, auquel Minerve défère le droit de juger le parricide; ce qui pensa faire lapider l'auteur, parce que le peuple l'accusa d'avoir manqué aux Dieux : on devoit plutôt l'accuser d'avoir manqué aux règles de l'art et du goût, dit La Harpe, en composant cette étrange pièce, dans laquelle les Euménides dorment et ronflent à la porte du temple de Delphes, tandis que Clytemnestre fait de vains efforts pour les réveiller, et dans laquelle les Euménides et Oreste font un long plaidoyer pardevant Minerve.

Les Suppliantes sont les quarante filles de Danaüs, qui viennent demander un asyle au roi d'Argos, Pélagus. Trois actes se passent à savoir s'il les recevra ou non ; au quatrième il y consent ; au cinquième, un envoyé d'Egyptus vient les réclamer : le roi décide qu'il les gardera ; c'est le dénouement.

Le sujet des Sept Chefs devant Thèbes a été mis plusieurs fois sur la Scène, sans que l'on ait pu en tirer une bonne tragédie. Dans celle d'Eschyle, il s'agit de savoir si Thèbes sera prise ou non, et qui régnera, d'Étéocle ou de Polynice. Étéocle nomme les chefs qui doivent défendre chacune des portes de la ville, après qu'un officier a fait la description des chefs désignés pour l'attaquer ; ce détail recommence sept fois, et à chaque nomination le chœur implore les Dieux : mais les portraits sont tracés en si beaux vers, que l'on croit lire l'Iliade. On peut en juger par ce chœur :

Chœur tiré de la Tragédie des Sept Chefs devant Thèbes.

PREMIER CHOEUR.

O frères insensés ! ô princes déplorables !
Sourds aux conseils de l'amitié,
Vous avez assouvi vos haines implacables,
Et vous voilà tous deux un objet de pitié.

LE CHOEUR GÉNÉRAL.

Ils ont de leur famille achevé la ruine,
Et n'ont point démenti leur coupable origine.

PREMIER CHOEUR.

Malheureux! le fer seul a pu vous accorder;
Le fer de vos débats seul a pu décider.
L'Euménide, attachée à toute votre race,
Étoit auprès d'OEdipe; elle entendoit ses cris
Quand il a maudit ses deux fils:
Elle vient d'accomplir sa sanglante menace.

AUTRE.

Le fer est descendu jusqu'au fond de leurs cœurs;
Voyez leurs profondes blessures:
Le sang inondoit leurs armures,
Et leur bouche mourante exhaloit leurs fureurs.
Tous deux, en immolant un frère,
Ils poussoient des cris forcenés.

ENSEMBLE.

Tous deux, en combattant, sembloient environnés
Des malédictions d'un père.

SECOND CHOEUR.

D'autres hériteront de ce trône odieux
Qu'a long-temps disputé leur rage.
Le fer, de leur querelle arbitre impérieux,
Leur a fait un égal partage.

ENSEMBLE.

Tous deux n'auront de leur pays
Que la place où leurs corps seront ensevelis.

PREMIER CHOEUR.

Ah! malheureuse entre les mères,
La mère, épouse de son fils,
Qui mit au jour, hélas! ces deux fils sanguinaires
Pour être à jamais ennemis!

AUTRE.

Fiers rivaux, que n'a pu désarmer la nature,
Le sang qui fut puisé dans une source impure,
Ce sang, répandu par vos coups,
Se mêle en s'écoulant, se confond malgré vous.

AUTRE.

De la terre exécrable ouvrage,
Ce métal exterminateur,
Le fer, présent fait à la rage,
Mars, impitoyable vengeur,
Ont ainsi partagé le funeste héritage
Qu'OEdipe à ses enfans laissa dans sa fureur.
De la grandeur ils ont senti l'ivresse,
Ils ont brigué le trône et les trésors :
Dans le sein de la terre ils trouvent leur richesse,
Et leur royaume est chez les morts.

AUTRE.

L'Euménide, au sein des ténèbres,
Au moment où le glaive a terminé leurs jours,
Poussa des cris aigus au sommet de nos tours,
Et lamenta des chants funèbres.
Aux portes de la ville, au pied de nos remparts,
Até, menaçante, inflexible,
Vint asseoir son trophée horrible,
Et sur les combattans attacha ses regards.
Elle vit leur trépas comme elle vit leurs crimes,
Et resta satisfaite auprès de ses victimes.

Toutes les pièces d'Eschyle se ressentent de l'enfance de l'art, et leurs beautés tiennent plus de l'épopée que de la tragédie ; on y reconnoît un génie mâle et brut, nourri des poésies d'Homère, dont il s'avouoit l'imitateur : *Mes pièces*, disoit-il, *ne sont que les reliefs des festins d'Homère.*

Aristote et Quintilien regardent Eschyle comme le père de la tragédie : c'est lui qui donna aux acteurs des robes traînantes, le masque, le cothurne ; qui fit mettre des scènes peintes au lieu de branches de feuilles employées jusqu'alors, raccourcit les chœurs, et

releva l'élocution des héros; mais, en évitant la trop grande simplicité, il se jeta dans un autre excès, et donna à la tragédie un air gigántesque, des traits durs, une démarche fougueuse; enfin c'étoit l'art dans sa vigoureuse jeunesse, ayant besoin d'être ramené de ses écarts à ce point de maturité que les efforts et le temps ajoutent seuls aux inventions nouvelles.

Eschyle, dans sa vieillesse, se vit préférer Sophocle; inconsolable d'une telle disgrace, il se retira chez Hiéron, roi de Syracuse, qui avoit à sa cour le poëte comique Épicharme, et Pindare; c'est là qu'il perdit la vie à l'âge de 69 ans, écrasé, dit-on, par une tortue qu'un aigle lui laissa tomber sur la tête.

Quatre des pièces d'Eschyle furent couronnées sous l'archonte Ménon; Phinée, Glaucus, les Perses, et Prométhée. On peut résumer que ce poëte a inventé la scène, le dialogue, et l'appareil dramatique; qu'il a, le premier, traité une action; qu'il a été grand poëte dans ses chœurs; et qu'enfin il a eu la gloire d'ouvrir la route où Sophocle et Euripide ont été plus loin que lui.

SOPHOCLE.

Des nombreux ouvrages de Sophocle, il ne nous reste que sept tragédies; les Trachyniennes, Ajax furieux, Antigone, OEdipe roi, OEdipe à Colone, Électre, et Philoctète.

Sophocle commanda les armées, et fut

archonte. On a souvent rappelé ce fameux procès intenté par l'ingratitude, et gagné par le génie; cette odieuse accusation des enfans de Sophocle, qui, lassés d'attendre son héritage, demandèrent son interdiction à l'Aréopage sous prétexte que sa tête étoit affoiblie. Pour toute défense le vieillard lut aux juges la pièce qu'il venoit d'achever; c'étoit OEdipe à Colone, qui confondit doublement ses accusateurs, puisqu'il représentoit un père dépouillé par des fils ingrats.

Le sujet des Trachyniennes est la mort d'Hercule, causée par la jalousie de Déjanire et la fatale robe du centaure Nessus; au dénouement, on apporte le malheureux Hercule: le spectacle de ses douleurs ne réussiroit point sur notre scène; Sophocle met dans la bouche de son héros des plaintes dignes de ce demi-dieu. Cicéron les a traduites en très-beaux vers latins, et Racine le fils en vers français. Le sujet de la mort d'Hercule a été souvent traité parmi nous, soit en tragédie, soit en opéra, et toujours sans succès.

Ajax furieux peint d'abord le désespoir de ce héros, dont la raison est aliénée par Minerve, puis sa mort et ses funérailles; les imprécations d'Ajax mourant faisoient d'autant plus d'effet sur les Grecs, qu'elles étoient regardées par eux comme des prédictions qui devoient s'accomplir. Après la mort d'Ajax, a pièce seroit finie pour nous; elle ne l'est pas chez les Grecs. Teucer, frère d'Ajax,

annonce que ce héros s'est percé d'un glaive qu'Hector lui avoit donné; Ménélas défend à Teucer d'ensevelir Ajax; Teucer place les restes sacrés de son frère sous la garde de sa veuve et de son fils. Agamemnon vient renouveler la défense de Ménélas; enfin Ulysse termine la contestation, qui a duré deux actes, et la pièce finit. Les Grecs attachoient une importance extrême aux honneurs de la sépulture; ils croyoient qu'avant de les avoir reçus, les ombres ne pouvoient passer le Styx, et reposer dans l'éternelle demeure des morts; cette superstition leur faisoit trouver le plus grand intérêt dans ces derniers actes.

Antigone est la suite de la Thébaïde, et fait partie des Coëphores d'Eschyle; mais il n'avoit fait qu'indiquer le sujet, que Sophocle a supérieurement développé. Il est encore question de funérailles.

Créon règne à Athènes, Étéocle et Polynice sont morts, OEdipe est enseveli dans une profonde retraite. Créon a défendu que l'on donnât la sépulture à Polynice, tué les armes à la main contre sa patrie. La pieuse Antigone, sa sœur, brave la défense; elle est arrêtée; le roi la condamne à mourir malgré les prières et les menaces d'Hiéron, son fils, promis pour époux à cette princesse. A peine est-elle sortie pour aller au supplice, que le devin Tirésias annonce à Créon les plus grands malheurs en punition de sa barbarie: le tyran

effrayé court délivrer sa victime ; il n'est plus temps, elle vient d'expirer, et son fils s'est percé de son épée.

OEdipe à Colone a été transportée du théâtre grec sur le nôtre, par M. Ducis, tragique moderne : peut-être, malgré le succès mérité de son ouvrage, peut-on lui reprocher d'avoir mêlé l'OEdipe de Sophocle à l'Alceste d'Euripide, parce qu'il a manqué aux règles de l'art, qui veulent que l'action soit une, tout ce que M. Ducis a emprunté de Sophocle a été généralement goûté, et prouve qu'il imite en grand maître.

La belle tragédie d'Électre a été fidèlement imitée par Voltaire ; le caractère d'Électre est admirable : sa douleur profonde, tour-à-tour si touchante et si impétueuse ; les regrets qu'elle donne à son père qu'elle a perdu, à son frère qu'elle a sauvé, et qu'elle attend comme un libérateur ; son esclavage, qui n'abat ni sa fierté, ni son courage ; la soif de la vengeance qui l'anime, en font un des personnages les plus tragiques que l'on connoisse.

Philoctète blessé, au pied, d'une flèche empoisonnée, languit dans l'île de Lemnos ; et Pyrrhus, fils d'Achille, vient mettre le comble à ses malheurs, en lui enlevant des flèches qui sont sa seule défense : voilà le sujet simple dont Sophocle a tiré une de ses plus belles tragédies, et que la Harpe a transporté sur notre théâtre.

L'OEdipe roi est universellement connu ;

c'est l'OEdipe de Voltaire : mais la tragédie grecque est plus belle dans son exposition, qui est faite par un chœur de Thébains prosternés aux pieds du roi.

Sophocle avoit un grand génie, un goût délicat, une facilité merveilleuse pour l'expression ; il réduisit la muse tragique aux règles de la décence et du vrai. Elle apprit de lui à se contenter d'une marche noble, assurée, sans orgueil, sans faste, sans cette fierté gigantesque, qui est au-delà de ce qu'on appelle l'héroïque ; il sut intéresser le chœur dans l'action ; il travailla ses vers avec soin ; son style est aussi harmonieux, aussi pur, aussi sublime que ses conceptions sont ingénieuses, grandes, théâtrales ; enfin, il s'éleva, par son génie, au point que ses ouvrages sont devenus l'exemple du beau, et le modèle des règles de l'art.

EURIPIDE.

Euripide naquit à Salamine, au milieu des fêtes que l'on célébroit pour la victoire qui a rendu ce nom si fameux. Il cultiva d'abord la philosophie sous Anaxagore ; aussi toutes ses pièces sont-elles remplies de maximes excellentes pour la conduite des mœurs. Socrate ne manquoit jamais d'assister à chaque première représentation.

Euripide commença à s'appliquer au théâtre dès l'âge de 18 ans ; il est tendre, touchant, vraiment tragique, quoique moins élevé et

moins vigoureux que Sophocle. La jalousie brouilla d'abord ces deux rivaux; mais, trop grands pour n'être pas justes, ils s'admirèrent réciproquement, et devinrent amis. Appelé à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, Euripide y fut comblé de bienfaits; mais il mourut d'une fin tragique, à l'âge de 75 ans; s'étant trouvé seul dans un bois écarté, il fut dévoré par des chiens. Les Athéniens redemandèrent les restes de son corps pour leur donner la sépulture la plus honorable; Archélaüs, jaloux de les conserver, refusa de les rendre, et les Athéniens lui élevèrent un cénotaphe.

De 80 pièces que composa Euripide, selon les uns, ou de 122 selon les autres, cinq seulement furent couronnées, et 18 nous sont restées.

Les Bacchantes; les Suppliantes, qui portent le même nom que celle d'Eschyle, et ont quelques rapports avec la sienne, dont le sujet est purement national; les Phéniciennes, tirées de la Thébaïde; Oreste, qui ne ressemble en aucune manière aux autres pièces du même nom; Médée, mise sur tous les théâtres, et imitée par une foule d'auteurs; Hyppolite, que Racine a si admirablement surpassé dans sa belle tragédie de Phèdre; les Troyennes, que Châteaubrun a fidèlement imitées; Hécube; Andromaque, qui n'a rien de commun avec l'Andromaque de Racine, sinon le beau caractère d'Andromaque dont le poëte

français a employé les couleurs en grand peintre; Alceste, enfin, se rapprochent toutes de l'enfance de l'art; mais Iphigénie en Aulide, et Iphigénie en Tauride, sont des pièces régulières. La première sur-tout est regardée comme le chef-d'œuvre d'Euripide, et comme une des tragédies de l'antiquité où l'art a été porté au plus haut point de perfection. Elle a servi de modèle au plus parfait ouvrage de la scène française : Iphigénie en Tauride, quoique très-belle, est moins tragique.

Le Cyclope d'Euripide n'est que la représentation d'un genre de spectacle connu, seulement chez les Grecs, sous le nom de *drame satirique :* il ne ressemble pourtant en rien à ce que nous appelons satire; mais les principaux personnages sont des Satyres ou Chèvrepieds. Le sujet de la pièce est l'aventure d'Ulysse dans la caverne de Polyphème.

La tragédie d'Hélène est un roman singulier qui se passe en Égypte; les Héraclides ont fourni aux modernes le sujet de plusieurs pièces.

Euripide a composé beaucoup de tragédiés qui sont au-dessous de sa renommée; mais les rôles d'Andromaque, de Médée, d'Alceste, les trois premiers actes des Héraclides, ses deux Iphigénies, sur-tout celle que Racine a transportée sur notre théâtre, sont les monumens d'un beau génie, qui justifie les éloges que l'auteur grec a reçus des anciens et des modernes. Aristote l'appelle le

plus tragique de tous les poëtes : comme nous avons perdu la plus grande partie de ses ouvrages, nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point il mérite ce titre.

A la prodigieuse fécondité de ces trois grands poëtes, qu'on joigne les pièces de plus de deux cents auteurs dramatiques cités par les anciens; on pourra juger du goût et des talens des Grecs pour ce genre de poésie.

En général, la tragédie des Grecs est simple, naturelle, aisée à suivre, peu compliquée. L'action se prépare, se noue, se développe sans effort; il semble que l'art n'y ait point de part, et, par cela même, c'est le chef-d'œuvre de l'art et du génie. Chez les Grecs, le spectacle étoit pour le peuple. C'étoit une fête donnée par les magistrats dans certains temps de l'année aux dépens de la république. On rassembloit, dans un amphithéâtre immense, une foule innombrable, devant laquelle on représentoit des événemens célèbres, dont les héros étoient les siens, dont les époques étoient présentes à sa mémoire, et dont elle savoit tous les détails. Une architecture imposante, des décorations magnifiques, attachoient d'abord les yeux; la déclamation, assujettie à un rhythme régulier, au mouvement donné par l'orchestre; un chœur nombreux dont les voix devenoient plus retentissantes par des masques faits pour enfler les sons, par des vases d'airain disposés de manière à les multiplier, prouvent qu'alors

on cherchoit autant à plaire aux yeux et aux oreilles, qu'à faire illusion à l'esprit.

DE LA COMÉDIE.

La comédie ne se forma qu'après la tragédie : ce fut le *Magiste d'Homère*, poëme où un fainéant est représenté, qui donna tout-à-coup l'idée du comique. Il ne s'agissoit que de mettre ce genre en action, comme on y avoit mis le genre héroïque; ce qui fut d'autant plus aisé, que la comédie, dans les commencemens, peignoit tout d'après nature. La vieille comédie n'étoit qu'une satire mise en dialogue. Elle nommoit ses personnages, et les exposoit ainsi à la risée publique. Ce scandale fut réprimé par les lois; mais les auteurs, ne voulant pas renoncer à l'avantage facile et certain de flatter la malignité publique, prirent le parti de représenter des actions véritables sous des noms supposés. La satire ne perdit rien à ce déguisement; et c'est ce qu'on appelle le moyen âge de la comédie. De nouveaux édits la proscrivirent. On défendit aux poëtes de mettre sur la scène des personnages réels, des actions vraies et connues: alors il fallut inventer; et c'est à cette époque qu'il faut placer la vraie comédie. C'est dans celle-ci que se distingua Ménandre, qui en fut l'inventeur chez les Grecs, comme Epicharme chez les Siciliens. La postérité a consacré la

mémoire de ces deux poëtes; mais leurs ouvrages ne sont connus que par les imitations de Plaute et de Térence, qui en enrichirent la scène romaine. Aristophane est le seul comique grec dont quelques-uns des ouvrages soient parvenus jusqu'à nous. Il écrivit dans le premier genre de comédie, ainsi qu'Eupolis et Cratinus.

ARISTOPHANE.

Ce poëte composa environ 150 comédies, dans lesquelles il jouoit sans respect les Dieux, les généraux, Socrate et Euripide. On ne sait rien de sa personne, sinon qu'il n'étoit point né à Athènes. Il ne nous reste que onze pièces d'un si grand nombre, et dans lesquelles on remarque cette pureté de diction, cette élégance si particulière aux Athéniens, qu'elle fut nommée *Atticisme*. Sa haine contre Eschyle, et sur-tout contre Euripide, éclate indécemment dans sa pièce des Grenouilles. Celle des Nuées, dirigée contre Socrate, parut vingt-cinq ans avant la mort de ce grand philosophe, et prépara peut-être l'injuste arrêt qui le fit périr. L'acteur qui représentoit Socrate, prenoit son nom sur la scène; son masque représentoit les traits du philosophe; l'acteur portoit un manteau de la même couleur du sien, et disputoit comme lui sur la nature du juste et de l'injuste. Socrate assista debout à la première représentation. La pièce des Guêpes,

dans laquelle est une critique très-vive et très-ingénieuse des vices et des ridicules du barreau, a donné à Racine l'idée de ses Plaideurs. Celle de Plutus, dans laquelle Aristophane raille le gouvernement, les riches, les pauvres, et même les Dieux, peut faire sentir à quel point il portoit la licence de l'imagination. Il habilloit ses acteurs en guêpes, en oiseaux, en grenouilles, selon que ses pièces l'exigeoient. Ce n'étoient pourtant point des farces, mais c'étoient des folies; et ces folies, ayant un dessein et du sens, ne pouvoient venir que d'un homme de beaucoup d'esprit.

POÉSIE PASTORALE.

Si l'églogue est née parmi les bergers, elle doit être un des plus anciens genres de la poésie, la profession de berger ayant été celle des premiers hommes. Heureux et paisibles, ils durent chanter leur reconnoissance et leur bonheur en vers naïfs, et peindre les objets dont ils étoient entourés: de là ils intéressèrent à leurs sentimens les fleuves, les prairies, les bois, les ruisseaux, et les tranquilles plaisirs de leur vie champêtre. Telle est la matière de la poésie pastorale. Plus les hommes se civilisèrent, plus ils s'éloignèrent de la nature, et plus ce genre de poésie perdit de cette simplicité qui en fait le charme. Il exista, sans doute, des poésies pastorales avant celles de Théocrite; mais, comme les siennes étoient

plus parfaites que les autres, elles firent oublier celles qui les avoient précédées, et l'on prit les chefs-d'œuvre nouveaux pour une époque au-delà de laquelle il ne falloit pas remonter. C'est, d'ailleurs, dans un climat favorisé par la nature, sous un beau ciel, et dans une condition douce et aisée, que les bergers peuvent ressembler à ceux de Théocrite. On se plaît à voir naître la poésie pastorale sur les bords délicieux de l'Anapus, dans les belles vallées d'Elore, où se jouent les zéphirs, et dont la scène est toujours rafraîchie par le voisinage de la mer.

Les combats de la flûte, tels que nous les voyons décrits dans les églogues grecques et latines, sont encore en usage en Sicile; il ne faut donc pas croire qu'ils soient un jeu de l'imagination des poëtes : la poésie est imitatrice; et les bergers, tels que nous les voyons dans les campagnes, n'auroient pu inspirer l'idée d'une églogue.

THÉOCRITE.

Ce seroit une faute de chronologie, que de placer Théocrite au siècle de Périclès, puisqu'il naquit à Smyrne, 270 ans avant J.-C., c'est-à-dire, près de deux cent cinquante ans après ce grand homme : la décadence de la Grèce étoit déja sensible sous ce poëte, tandis que cette république étoit au plus haut de sa perfection pendant le siècle de Périclès. Ne pouvant rattacher les poëtes buco-

liques à aucune des grandes époques littéraires, je les place dans l'intervalle qui les sépare.

Les compositions de Théocrite sont remplies de sensibilité, de graces, de naturel; on y remarque le talent de peindre les sentimens doux, et même quelquefois celui d'exprimer fortement les passions. L'églogue de Timète, ou l'enchanteresse, est regardée, par Racine même, comme un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Il règne dans son idylle du Cyclope une douceur, une mollesse, une naïveté à laquelle aucun de ses imitateurs n'a pu atteindre. Sa versification est admirable, pleine de feu, d'images, et sur-tout d'une mélodie pastorale qui lui donne la supériorité sur tous les poëtes de ce genre. Théocrite entreprend, dans l'idylle 11, de prouver à son ami que l'étude et le travail sont les seuls remèdes contre les peines du cœur, et lui cite l'exemple du Cyclope Polyphème, dans l'idylle onzième.

LE CYCLOPE.

« Ce fut ainsi que le Cyclope, qui vint parmi nous, l'antique Polyphème, adoucit la rigueur de son sort, dans le temps qu'il aimoit la nymphe Galatée, et que le poil follet commencoit seulement à fleurir sur son menton. Son amour n'étoit pas, comme on dit, des fleurs et des roses; il oublioit tout le reste :

souvent ses brebis revenoient doucement au bercail. Assis sur la cime d'un rocher, et regardant la mer tous les jours, dès l'aurore il chantoit ses ennuis.

« O charmante Galatée! pourquoi rejetez-vous un cœur qui vous aime ? Vous êtes plus blanche que le lait, plus tendre qu'un agneau, plus légère que la chèvre qui bondit; mais plus âpre que le raisin vert. Vous venez ici quand le doux sommeil a fermé mes yeux; et, quand il m'abandonne, vous fuyez comme la timide brebis à la vue du loup cruel. Je commençois à vous aimer lorsque vous vîntes avec ma mère pour cueillir des feuilles d'hyacinthe sur la montagne. C'est moi qui vous conduisois : depuis ce temps-là je n'ai pu cesser de vous aimer, et je vous aime encore; mais vous n'en êtes point touchée. Je sais pourquoi vous me fuyez, je le sais; c'est parce que j'ai un sourcil hérissé qui me couvre le front, et qui me descend jusqu'aux oreilles; c'est parce que je n'ai qu'un œil, et que mon large nez me tombe sur les lèvres; mais aussi, tel que je suis, je fais paître un troupeau de mille brebis dont je bois le lait délicieux. Dans l'été, en automne, dans la plus rigoureuse saison, j'ai toujours des fromages frais; mes éclisses sont toujours pleines. Il n'est point de Cyclope qui joue mieux que moi du chalumeau; souvent je chante vos attraits et mes peines jusqu'au milieu de la nuit; je vous nourris onze chèvres et quatre petits ours :

venez me voir, vous les aurez tous. Quittez les flots, ô Galatée! laissez-les se briser contre le rivage; ma grotte est ombragée de lauriers et de hauts cyprès, elle est tapissée de lierre et de pampres mêlés de raisins; une fontaine, formée de neige fondue de l'Etna, y apporte une eau digne d'abreuver les Immortels. Peut-on préférer la mer et les flots à des lieux si riants? Si je vous parois trop hérissé, j'ai du bois et du feu qui vit sous la cendre. Je souffrirai tout; vous brûlerez mon œil si vous le voulez; mon œil unique, ce que j'ai de plus précieux. Que ne puis-je vous suivre dans les eaux! j'irois vous offrir, tantôt des lis, tantôt des pavots vermeils. Sortez des ondes, Galatée, sortez; et, quand vous serez sortie, oubliez, comme je le fais ici, de retourner dans votre demeure: venez, nous ferons paître ensemble les troupeaux; vous tirerez le lait des brebis, vous presserez le fromage...... Cyclope, malheureux Cyclope! qu'est devenu ton esprit? tu ferois beaucoup mieux de tresser l'osier, et de cueillir des fleurs pour tes agneaux; jouis de ce que tu as, sans désirer ce que tu ne peux avoir.»

Voici un de ces combats de chants que nous retrouverons dans Virgile, idylle onzième.

MÉNALQUE ET DAPHNIS.

Ménalque, faisant paître ses brebis, rencontra sur les montagnes l'aimable Daphnis,

qui y faisoit paître aussi son troupeau; ils étoient tous deux blonds, tous deux jeunes; ils savoient tous deux jouer du chalumeau, tous deux chanter.

Ménalque, ayant vu Daphnis le premier, lui proposa d'entrer en lice avec lui; ce défi accepté, les gages déposés, ils commencèrent.

MÉNALQUE.

« Bois épais, et vous, fleuves, enfans des Dieux, si jamais Ménalque eut le bonheur de vous plaire par les doux sons de sa flûte, prêtez-vous à mes chants; mes brebis paissent: et, si Daphnis conduit ici ses génisses, qu'il reçoive de vous ces mêmes faveurs.

DAPHNIS.

Claires fontaines, et vous, herbes tendres, s'il est vrai que le chant de Daphnis égale celui du rossignol, engraissez mon troupeau; et, si celui de Ménalque vient dans ces lieux, qu'il puisse jouir aussi de tous vos biens.

MÉNALQUE.

Le printemps rit, les pâturages abondent, les chèvres sont remplies de lait, tous les troupeaux sont gras dans tous les lieux où passe ma bergère: et aussitôt qu'elle se retire, les pâturages languissent, et le berger aussi.

DAPHNIS.

Les brebis et les chèvres donnent des jumeaux, les abeilles remplissent leurs rayons, les chênes portent plus haut leurs têtes, quand Milon porte ses pas en quelque lieu; mais,

quand il disparoît, il afflige également et le troupeau, et le pasteur.

MÉNALQUE.

O toi, qui es le chef de mon troupeau, et vous, forêts immenses, où Milon s'égare, tendres chevreaux, qui venez boire cette onde, dites-lui que Protée fut un Dieu, et qu'il garda les troupeaux.

DAPHNIS.

Je ne souhaite point de posséder le royaume de Pélops, ni d'avoir des talens d'or, ni de devancer les vents à la course; j'aime mieux chanter avec vous au pied de ce rocher, et voir d'un côté nos troupeaux qui paissent ensemble, et de l'autre côté la mer de Sicile.

MÉNALQUE.

Epargne mes chevreaux, loup cruel; épargne mes brebis qui doivent me donner des agneaux; ne viens pas m'attaquer, parce que je suis un petit berger, et que mon troupeau est grand. Et toi, Lampure, mon chien, tu dors profondément: doit-on dormir ainsi avec un si jeune berger?

DAPHNIS.

Un jour je faisois passer mon troupeau auprès de la grotte d'une jeune bergère; elle me regarda, et dit deux fois: Il est beau; je baissai les yeux, et continuai ma route.»

Tels furent les chants des bergers. Alors le chevrier, que l'on avoit choisi pour juge du combat, prononça ainsi:

«Que votre voix est charmante, ô Daph-

« nis ! il est aussi doux de vous entendre que « de sucer le miel : prenez ce chalumeau, je « vous déclare vainqueur. » Le jeune berger, transporté de joie, sautoit, battoit des mains; on eût dit un tendre chevreau bondissant autour de sa mère.

MOSCHUS ET BION.

Ces deux poëtes furent contemporains, et fleurirent peu après Théocrite. L'un étoit de Smyrne, l'autre de Syracuse.

Les compositions de Moschus sont plus brillantes, plus ingénieuses que celles de Théocrite ; aussi ont-elles moins de naïveté, moins de sensibilité, c'est un autre genre dans le même genre ; on y voit peu de bergers; ce sont de fines allégories, et des récits ornés. Nous en donnerons pour exemple ce fragment de l'enlèvement d'Europe par Jupiter transformé en taureau.

« Dès que la princesse fut arrivée avec ses compagnes dans les prairies émaillées de fleurs, elles se mirent à cueillir, chacune selon son goût : l'une, la narcisse odoriférante; l'autre, l'hyacinthe ; celle-ci, la violette ; une autre, le serpolet : elles moissonnèrent toutes les richesses du printemps : d'autres, à l'envi, cueilloient le souci doré ; mais la princesse cueilloit, de ses belles mains, les roses vermeilles; elle brilloit parmi ses compagnes, comme Vénus au milieu des Graces.

« Jupiter, métamorphosé en taureau, se présente à ses yeux, se couche à ses pieds,

et, tournant la tête pour la regarder, lui montroit en même temps son large dos.

« O venez! mes chères compagnes! s'écria Europe; essayons, par amusement, de nous asseoir sur le dos de cet animal qui paroît si doux; nous pouvons y être toutes assises comme sur un navire.... Elle s'assied en riant, les autres alloient l'imiter; mais le taureau se lève brusquement, emporte la princesse, et court vers la mer. Europe tend ses bras à ses compagnes, elle les appelle; en vain elles s'efforcent de l'atteindre, le taureau est déja au milieu des flots : il s'avance; on diroit un dauphin. Alors sortent des eaux les Néréides assises sur des monstres marins pour lui servir de cortége; le redoutable Neptune aplanit le liquide empire, et devient le guide de son frère. Les Tritons, habitans de la mer profonde, s'assemblent autour d'eux, et, avec leurs conques, ils célèbrent l'hyménée. »

Bion est encore plus paré que Moschus, et a inventé une troisième espèce d'idylle. On y sent par-tout le désir de plaire, et quelquefois de l'affectation. On reproche à son tombeau d'Adonis, qui est si beau et si touchant, trop de recherches et d'antithèses. Le chant que nous allons transcrire dut être composé pour les jeux funèbres, transportés des Egyptiens chez les Grecs, et institués en l'honneur de Vénus et d'Adonis. Ce chant peut être regardé comme une élégie pastorale.

« Pleurons Adonis; le bel Adonis n'est plus,

il n'est plus, le bel Adonis; tous les Amours le pleurent. Déesse de Cythère, il n'est plus temps de prendre un doux repos: levez-vous, infortunée, prenez vos vêtemens de deuil, frappez votre sein, et dites à tout l'univers, Adonis n'est plus; *pleurez Adonis, tous les Amours le pleurent.*

« Frappé d'une dent meurtrière, il est étendu sur la montagne; il pousse à peine un dernier soupir; son sang noir coule sur une chair plus blanche que la neige; ses yeux s'enfoncent et s'éteignent; les roses de ses lèvres sont flétries, il ne vit plus.

« Les Nymphes des montagnes versent des larmes, Vénus ne se connoît plus; échevelée, les pieds nus, elle se perd dans les bois; les ronces font jaillir son sang, le sang d'une Déesse! Elle se perd dans les vallées, et appelle à grand cris son époux.

« Cependant le sang qui jaillit de la blessure d'Adonis a rejailli sur la poitrine de Vénus; et cette peau, plus blanche que le lait, a pris la couleur de la pourpre.

« Hélas! hélas! Vénus, s'écrient les Amours, Vénus a perdu son époux, et, en le perdant, elle a perdu sa beauté: quand Adonis respiroit, rien n'étoit si éclatant que sa beauté; elle a disparu avec Adonis. Les montagnes, les chênes antiques répètent ses plaintes douloureuses; les fleuves, les fontaines y répondent; les fleurs ont perdu leurs couleurs naturelles. Vénus, sur toutes les collines, dans

toutes les vallées, s'écrie : Vénus ! ah, Vénus ! le bel Adonis n'est plus : l'Echo a répété ces dernières paroles ; qui pourroit retenir ses larmes ? »

Ce fragment suffit pour prouver que rien n'est plus tendre et plus touchant que cette idylle ; et, pour donner une idée du genre qu'a créé son auteur, on peut dire que Théocrite a peint la nature simple, et quelquefois négligée ; que Moschus l'a arrangée avec art ; que Bion l'a parée.

Le mot d'*Eglogue* signifie, en grec, *recueil de pièces choisies* ; on l'a donné depuis aux petits poëmes sur la vie champêtre.

Le mot *Idylle* signifie, en grec, *une petite image, une peinture dans le genre gracieux et doux.*

DE L'HISTOIRE.

HÉRODOTE.

Le soin de transmettre à la postérité les événemens mémorables, le nom et les actions des grands hommes, fut long-temps confié à la poésie, qui se grave plus facilement dans la mémoire, et dont il est plus difficile d'altérer les expressions. C'est pourquoi les Grecs donnèrent le nom de *neuf Muses* aux neuf livres d'Hérodote, que l'on a surnommé le *Père de l'Histoire.* C'est à lui que nous devons ce que nous savons sur les anciennes dynasties des Mèdes, des Perses, des Lydiens,

des Phéniciens, des Egyptiens, et des Scythes.

Hérodote lut son histoire de la Grèce, pendant les jeux olympiques, au milieu des applaudissemens de toute la multitude. On raconte que Thucydide, présent à cette lecture, versant des larmes d'admiration, conçut le noble désir d'imiter celui qui obtenoit un si beau triomphe, et que l'impression qu'il reçut alors développa l'essor de son génie.

La haine qu'Hérodote vouoit à la tyrannie l'avoit forcé à fuir de son pays, où Lygdamis avoit usurpé l'autorité. Il y revint, chassa ce tyran; mais, loin de lui savoir gré de ses services, le peuple en fut irrité; et le libérateur de sa patrie se vit contraint à l'abandonner une seconde fois. Il se retira dans Samos; c'est là qu'il écrivit l'histoire des Grecs et des Perses, qu'il commence à Cyrus, et termine à la bataille de Micale sous Xerxès; ce qui fait un espace de 120 ans. Mais Hérodote y a inséré une foule d'autres histoires, entre autres celles des Mèdes, des Egyptiens, etc.

On accuse la véracité d'Hérodote, dont on admire la clarté, l'élégance, et l'agrément. Il paroît qu'il s'étoit moins proposé d'écrire en historien véridique qu'en poëte. De son temps brilloient Sophocle, Euripide; et, tandis que leurs vers charmoient la Grèce entière, Hérodote voulut les égaler par la beauté de sa prose vraiment poétique.

THUCYDIDE.

Thucydide étoit d'Athènes; il fut général

d'armée en Thrace; mais n'ayant pas secouru à temps la ville d'Amphipolis, attaquée et prise par Brasidas, général des Lacédémoniens, les Athéniens lui ôtèrent le commandement, et le bannirent. Ce fut pendant son exil qu'il écrivit la guerre du Péloponnèse, dont la durée fut de 27 ans, et dont il avoit partagé les premiers exploits : son histoire n'est conduite que jusqu'à la 21e année de cette guerre. Nous sommes redevables des six années qui la complètent, à Théopompe et à Xénophon.

Le sujet de cet ouvrage a moins d'intérêt que celui qu'a traité Hérodote, qui avoit à décrire les efforts de la Grèce entière contre la puissance des Perses; au lieu que Thucydide s'étoit borné à peindre les malheurs de sa patrie se déchirant elle-même par une guerre intestine. Son histoire n'offre point, comme celle d'Hérodote, des épisodes, des digressions variées : ne voulant rien écrire qui ne fût vrai, il s'est privé des ressources que le fabuleux fournit à l'imagination. Quant au style, celui de Thucydide est mâle, élevé, sévère; sa diction est serrée et nerveuse; un mot sous sa plume devient presque une sentence. Le style d'Hérodote est doux, coulant, harmonieux; celui de Thucydide a plus de précision et de véhémence. *L'un*, dit Cicéron, *est semblable à un fleuve tranquille qui roule ses eaux avec majesté; l'autre, est un torrent impétueux*. On peut juger par le pas-

sage suivant de la justesse de cette dernière comparaison.

Digression de Thucydide sur les factions qui agitèrent la Grèce après la sédition de Corcyre.

Ce mal se répandit dans la Grèce, à cause des diverses factions, dont celle du peuple appeloit les Athéniens, et l'autre, les Lacédémoniens; chacun cherchant à s'agrandir pendant la guerre, par la ruine de ses ennemis, parce que la paix n'en fournit point le prétexte, ni l'occasion : outre que les deux États fomentoient la discorde par l'intérêt qu'ils y avoient, cela causa des désordres dans les villes, et en causera toujours de semblables tant qu'il y aura des hommes au monde. Mais les séditions sont tantôt plus douces, tantôt plus cruelles, selon les diverses occasions; car, en temps de paix, les hommes, souffrant moins, sont plus raisonnables; au lieu que la guerre, aigrissant leur mauvaise humeur, les rend conformes aux malheurs qui la causent; mais les dernières sont toujours les plus furieuses, parce que la vengeance n'est jamais satisfaite si elle ne surpasse l'injure, outre que l'on est déja instruit ou corrompu par l'exemple des autres, et qu'on se plaît à inventer de nouveaux supplices. Ce mal ne changea pas seulement les esprits, mais l'usage ordinaire des mots. Une hardiesse inconsidérée se nommoit un zèle ardent pour ses amis; une promptitude étourdie étoit le

signe d'un grand courage; la colère, une preuve de fidélité et de franchise, et l'on devenoit suspect en s'y opposant. La fourbe passoit pour une marque d'esprit, particulièrement lorsqu'elle étoit heureuse; la défiance passoit pour une marque de bon sens: on appeloit, au contraire, la retenue une crainte palliée; la prudence, un prétexte à la lâcheté; la considération, un obstacle aux grands desseins; la sûreté des conseils, une honnête excuse pour ne point agir. Celui qui ménageoit sa conduite pour ne point s'engager témérairement, étoit tenu pour mauvais ami et pour timide; et celui qui attaquoit le premier, et portoit les autres au mal, étoit estimé le plus judicieux et le plus prudent. La parenté étoit un obstacle à la société, parce que ceux qui n'ont point de parens sont plus hardis à entreprendre, et qu'on ne s'associoit pas dans des vues légitimes, mais par une avarice et une ambition déréglées; et le crime commun lioit plus la société que la foi ou les sermens. Quand un ennemi proposoit quelque chose de bon, on regardoit, avant de l'approuver, s'il étoit utile, et l'on n'avoit pas tant d'égards à ce qui étoit bon en soi, qu'à ce qui l'étoit à ceux qui en jugeoient. On songeoit encore plus à se venger qu'à se défendre, et à faire du mal qu'à s'empêcher d'en recevoir. Dans les réconciliations, les sermens n'avoient de force qu'autant qu'on étoit dans l'impossibilité de les violer, et ne

servoient pas d'assurance, mais de piége pour surprendre son ennemi au dépourvu, et l'attaquer sans danger; et cela passoit pour un stratagême. On remportoit par-là la gloire d'être plus adroit que son compagnon; comme ceux qui sont fins passent plutôt pour prudens, que les gens simples pour gens de bien; c'est pourquoi l'on se vante de l'un, tandis qu'on a honte de l'autre. La source de tous ces maux étoit dans le désir de commander, causé par l'avarice et l'ambition, et dans le plaisir qu'il y a de vaincre. On n'avoit devant les yeux ni la justice, ni l'intérêt de l'Etat, mais seulement la passion, que l'on tâchoit d'assouvir par des cruautés inouïes. Ni la foi, ni la religion n'avoient lieu dans les traités; on n'essayoit qu'à se surprendre l'un l'autre sous ce prétexte, et celui qui le savoit faire le mieux étoit le plus estimé. Ceux qui n'étoient d'aucun parti étoient persécutés par tous les deux, ou par jalousie de ce qu'ils n'avoient point de part aux maux publics, ou pour les obliger à se déclarer. Ainsi, la diversité des factions introduisit toutes sortes de maux dans la Grèce; la franchise et la probité en furent bannies, avec une envie perpétuelle de s'opposer les uns aux autres: rien n'étoit plus capable de réunir les esprits; ni promesse, ni serment, chacun penchoit à la défiance, à l'incrédulité, et ne songeoit qu'à prévenir son compagnon. S'il y avoit quelque consolation en

ce malheur, c'étoit de voir que les esprits les plus grossiers avoient souvent l'avantage; car, se défiant de leur incapacité et de la suffisance de leurs ennemis, ils avoient recours à des remèdes prompts et violens, de peur d'être surpris par leurs artifices: au lieu que les plus fins, pensant pénétrer dans les secrets des autres, étoient attrapés en attendant le temps d'agir.

XÉNOPHON.

Xénophon, que l'on a surnommé l'*Abeille attique*, à cause de la douceur de son style, naquit à Athènes; il fut disciple de Socrate. Dès sa jeunesse, il s'étoit engagé dans les troupes de Cyrus, frère d'Artaxerxès. Il commandoit dans la fameuse retraite des Dix Mille, dont il fut à-la-fois le héros et l'historien. Depuis son retour, il servit jusqu'au temps d'Agésilas. Les Athéniens l'exilèrent, le soupçonnant de favoriser les Lacédémoniens, parce qu'il aimoit les lois de Sparte. Retiré à Scyllonte, il y composa ses ouvrages.

On a de Xénophon sept livres qu'il ajouta à l'histoire d'Hérodote, un recueil des pensées de Socrate, l'Apologie de ce même philosophe, l'Éloge d'Agésilas, et la Cyropédie, ou l'Histoire du Grand Cyrus, que quelques écrivains comparent à notre Télémaque. C'est une question entre les savans, de décider si l'on doit regarder la Cyropédie comme un roman moral, ou comme une histoire véritable.

Telle est la manière simple et touchante dont l'auteur raconte, dans la Cyropédie, la mort d'Abradate, roi de la Susiane, et celle de Panthée, sa femme.

« Cependant Cyrus, s'étant aperçu qu'il ne voyoit plus Abradate, demanda à ses gardes si quelqu'un d'entre eux ne l'avoit point vu : car, ajouta-t-il, comme il est assez soigneux de venir ici, je m'étonne pour quelle raison il ne paroît point. « Seigneur, lui répondit un de la compagnie, il n'est plus : il a été tué par les Egyptiens, après avoir poussé son chariot à travers leurs bataillons. Ceux qui étoient sur les chariots, voyant le danger évident, tournèrent bride à droite et à gauche; ses amis seuls ne l'ont point quitté, et sont demeurés sur la place avec lui; on dit que sa femme a retrouvé son corps, et qu'après l'avoir fait mettre sur le chariot où elle va ordinairement, elle l'a porté dans quelque lieu le long du Pactole, où ses officiers et quelques autres serviteurs lui creusent un tombeau, sur un petit tertre qui s'est rencontré dans cet endroit-là. Ceux qui l'ont vue racontent qu'elle est assise contre terre, et qu'elle tient la tête du mort sur ses genoux, après l'avoir fait revêtir de ce qu'elle a de plus précieux. » Cyrus, ayant ouï ce discours, frappa sur sa cuisse, tout transporté de douleur, et partit avec mille chevaux, pour accourir à ce triste spectacle. Il donna ordre aussi à Gobryas et à Gadatas, de le suivre

avec les plus riches présens que l'on pouvoit faire à ce vertueux ami, qui étoit mort au lit d'honneur; il commanda encore à ceux qui avoient des troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux même, de les amener, afin de faire un sacrifice aux mânes d'Abradate. D'aussi loin que Cyrus aperçut Panthée auprès de son mari étendu par terre, il se mit à pleurer; et, s'étant approché de plus près, il s'écria : O âme généreuse et fidèle, pourquoi nous as-tu sitôt abandonnés? et, en disant ces mots, il voulut lui prendre la main droite : mais cette main lui demeura entre les siennes; car elle avoit été coupée d'un coup de cimeterre dans la mêlée. Cet accident redoubla sa douleur, et Panthée, après avoir fait de grands cris, reprit la main de son mari, la baisa, et la rejoignit au poignet le mieux qu'elle put; puis, se tournant vers Cyrus : Le reste, lui dit-elle, n'est pas en meilleur état; mais que serviroit-il de te le montrer? C'est pour l'amour de toi qu'il s'est exposé de la sorte; mais certes, ce n'est pas moins pour l'amour de moi. Combien de fois lui ai-je dit.... insensée que j'étois! qu'il prît garde à paroître digne de ton amitié! hélas! je sais bien qu'il a plutôt songé à te servir qu'à se conserver. Enfin, il est mort, et c'est moi qui l'ai exhorté à combattre; je vis encore après lui. Cyrus étoit si saisi de douleur, qu'il fut long-temps sans lui répondre : mais, après avoir versé force larmes, il lui dit :

Princesse, la mort d'Abradate est glorieuse, puisqu'il est mort victorieux. Maintenant, continua-t-il en lui offrant les présens que Gobryas et Gadatas avoient apportés, reçois de moi d'autres honneurs. Je veux qu'on lui dresse un sépulcre magnifique, qu'on lui fasse des sacrifices dignes de sa naissance et de sa valeur. Quant à toi, ne crains point de demeurer sans support : je respecterai éternellement ta chasteté et tes autres vertus, et je te donnerai des gens pour te conduire partout où tu désireras d'aller, sitôt que ta volonté me sera connue. Sois en repos de ce côté-là, lui répondit Panthée; tu sauras bientôt le lieu où je veux aller. Cet entretien fini, Cyrus se retira, ne pouvant se lasser de les plaindre l'un et l'autre : elle, pour avoir perdu un tel mari; lui, pour avoir quitté une si vertueuse femme. Quand Panthée fut seule, elle ordonna à sa suite de se retirer, afin, disoit-elle, de pouvoir pleurer en liberté. Elle ne retint auprès de soi que celle qui l'avoit élevée; elle lui donna la charge que, quand elle seroit morte, elle la couvrît auprès de son mari. Cette femme fit ce qu'elle put par ses prières pour la détourner de ce dessein; mais voyant qu'elle n'avançoit rien, et que ce qu'elle disoit l'irritoit, elle s'assit en pleurant. Aussitôt Panthée tira un poignard qu'elle gardoit depuis long-temps, et s'en frappa; et, s'étant appuyé la tête sur la poitrine d'Abradate, elle expira. »

On lira avec le même intérêt plusieurs apophthegmes qui terminent l'Éloge d'Agésilas, roi de Sparte, du même auteur : ils sont admirables par le sens et la concision.

Il disoit (Agésilas) que les actions innocentes ne plaisoient pas moins aux Dieux que les victimes pures.

Quand la fortune lui étoit favorable, il n'en devenoit pas plus superbe avec les hommes; mais il se montroit plus reconnoissant envers les Dieux; et, quand il avoit fait un vœu, il donnoit toujours plus, quand il étoit en sûreté, qu'il n'avoit promis dans le péril.

Il ne haïssoit point ceux qui se vengeoient d'une injure, mais il haïssoit ceux qui sont ingrats après un bienfait reçu.

Il conversoit avec tout le monde, mais il n'employoit que les gens honnêtes.

Quand quelqu'un avoit été trompé par son ami, il ne l'en blâmoit point; mais, s'il s'étoit laissé tromper par son ennemi, il se moquoit de lui : il disoit qu'il y avoit de l'esprit à tromper ceux qui se défient de nous, mais que c'étoit une injustice de tromper ceux qui se fient. Jamais il ne s'est fâché qu'on lui ait parlé avec liberté; mais il s'est toujours donné de garde des dissimulés, comme d'une embuscade toute dressée.

Il ne voulut jamais qu'on lui élevât de statue, quoique plusieurs désirassent lui rendre cet honneur : il aimoit mieux laisser une image de son âme, et disoit que les sculpteurs

faisoient celle du corps, mais qu'il falloit soi-même faire l'autre; que l'une étoit la dépense des riches, l'autre l'ouvrage des vertueux.

Il n'y eut jamais d'homme plus doux à ses amis, ni plus terrible à ses adversaires; et, quoiqu'il sût si bien résister aux uns, il ne cédoit pas moins facilement aux autres. Dans la prospérité il paroissoit humble; jamais il n'étoit plus résolu que dans une fortune douteuse: il disoit que, pour être honnête homme, il suffisoit de ne pas prendre le bien d'autrui; mais que, pour être généreux, il falloit donner le sien.

On a dit de Xénophon, que les grâces reposoient sur ses lèvres: on peut ajouter, dit La Harpe, qu'elles y étoient près de la sagesse.

ÉLOQUENCE.

ARISTOTE.

Aristote appartient à la poésie, à la philosophie, à l'éloquence, à l'histoire naturelle, à la politique; son génie embrassoit tout le domaine du talent. Né à Stagyre en Macédoine, il quitta sa patrie dès sa jeunesse, pour étudier la philosophie sous Platon. Chacun sait qu'à la naissance d'Alexandre, Philippe, roi de Macédoine, lui écrivit: *Je vous apprends qu'il m'est né un fils, et j'en remercie les Dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote.* Chargé de l'éducation du jeune prince, le

philosophie revint à la cour : il y composa un Traité de logique, le plus étonnant de ses ouvrages. Cette science, qui est celle du raisonnement, devient la base de toutes les autres ; et l'on ne peut assez admirer avec quelle sagacité l'auteur a réduit tous les raisonnemens possibles à un si petit nombre.

Dans sa poétique, il définit la poésie et l'éloquence, en peint l'origine et les progrès, en fixe les règles générales et particulières.

Sa rhétorique a servi de modèle à Quintilien, qui a emprunté ses idées principales, ses définitions, ses subdivisions. Tous les ouvrages et les traités de politique d'Aristote furent composés pour l'éducation d'Alexandre ; et ces deux noms, dit La Harpe, forment après tant de siècles une belle association de gloire.

Aristote écrivit une histoire des animaux, l'un des plus beaux, comme l'un des plus grands monumens de l'antiquité. Alexandre fournit à son maître cinq cents talens (environ cinq millions de notre monnoie), et donna des ordres pour faire chercher les animaux les plus rares, dans toutes les parties de la terre, pour la composition de ses ouvrages. M. le comte de Buffon lui-même a dit dans un de ses discours : *L'histoire naturelle d'Aristote est encore aujourd'hui la meilleure.*

Lorsqu'Alexandre partit pour la conquête des Perses, Aristote revint, à Athènes, professer de nouveau la philosophie ; les Athéniens lui donnèrent un lycée pour y établir

son école ; et ses disciples prirent le nom de *Péripatéticiens.*

ISOCRATE, ESCHYNE ET DÉMOSTHÈNES.

Il y a trois genres d'éloquence : l'éloquence délibérative, l'éloquence judiciaire, et l'éloquence démonstrative.

Le genre démonstratif renferme les panégyriques, les oraisons funèbres, les discours académiques, les complimens faits aux rois, aux princes, etc.

Le genre judiciaire appartient au barreau.

Le genre délibératif a dû naître et se développer dans les républiques : aussi tenons-nous d'Athènes et de Rome les modèles éternels de l'éloquence.

L'orateur, dans les assemblées délibératives, proposoit au peuple la paix, la guerre, une loi nouvelle, ou autre objet important au salut de la patrie ; il en exposoit les dangers et les avantages : souvent un autre orateur opposoit des raisons contraires à celles qui venoient d'être exprimées ; la multitude en décidoit ; et, le plus éloquent devant naturellement l'emporter, l'art de la parole devenoit le plus important de tous.

Isocrate établit en Grèce une école d'éloquence ; la foiblesse de sa voix et sa timidité naturelle ne lui permettant pas de parler en public, il s'appliqua d'abord à la composition, et prit pour sujet de ses plaidoyers les matières qui concernent le Gouvernement et la

politique. Cicéron a dit que son style étoit doux, coulant, harmonieux; l'amour du bien public domine dans ses discours : ils ne tendent qu'à inspirer aux grands et au peuple des sentimens de bonne foi, de probité, et d'amour de la patrie; la douleur que lui causa la perte de la bataille de Chéronée termina sa vie dans sa plus grande vieillesse.

Isée fit éclater ses talens après la guerre du Péloponnèse; mais sa plus grande gloire est d'avoir eu pour disciples Eschyne et Démosthènes.

Ces deux célèbres orateurs furent contemporains et rivaux; ils occupèrent la tribune avec un succès long-temps balancé. L'éloquence n'a jamais été déployée avec plus d'art, de force et de sentimens, qu'elle ne l'est dans les harangues de Démosthènes intitulées *les Philippiques*, sur-tout dans celle de la Chersonèse.

Les Athéniens jouissoient d'une paix générale, et s'abandonnoient aux plaisirs : Philippe, le troisième fils d'Amyntas et frère de Perdiccas roi de Macédoine, élevé dans la maison d'Epaminondas, n'avoit que trop profité, pour le malheur de la Grèce, des leçons qu'il avoit reçues d'un tel maître. Ce jeune ambitieux, ayant appris la mort de son frère, tué dans une bataille contre les Illyriens, s'échappe de Thèbes, se rend en Macédoine, se fait déclarer tuteur de son neveu, fils de Perdiccas, et parvient bientôt à s'emparer de

la couronne : comme il craignoit alors la puissance d'Athènes, il négocia la paix avec elle, et l'obtint, tout en méditant sa ruine. Mais Démosthènes devoit, par la seule puissance de son esprit et de son éloquence, arrêter souvent ses desseins.

Démosthènes, né à Athènes, se sentit épris du genre de gloire dont brille l'art oratoire; mais il avoit à vaincre les obstacles que la nature avoit mis à ses succès : une voix foible, un bégaiement, une déclamation sans goût, enfin des difficultés qui paroissent insurmontables, ne firent qu'exciter son obstination à les vaincre, et il recueillit bientôt les fruits d'un travail opiniâtre. On accourut en foule pour l'entendre; son éloquence étoit grave, sévère, hardie, impétueuse et sublime; ses harangues sont pleines de métaphores et d'apostrophes; il invoque tour-à-tour les Dieux, les astres, les mânes de Salamine et de Marathon : la véhémence forme son caractère distinctif; ce genre d'éloquence étoit nécessaire : les Athéniens avoient besoin d'être fortement agités pour qu'ils renonçassent à leur indolence, et ouvrissent les yeux sur les préparatifs du roi de Perse, et sur les projets de Philippe. Sa harangue en faveur de Mégapolis, ville d'Arcadie, dans laquelle il fait sentir aux Athéniens qu'ils doivent s'opposer à l'agrandissement de Lacédémone; celle par laquelle il fit refuser à Philippe le passage des Thermopyles, qui l'eût introduit dans l'At-

tique, éclipsèrent toutes celles de ses rivaux. « Voulez-vous, disoit-il aux Athéniens dans cette dernière, voulez-vous vous promener éternellement dans la place publique en vous demandant les uns aux autres, *dit-on quelque chose de nouveau?* Et quoi de plus nouveau qu'un homme de Macédoine, vainqueur d'Athènes et arbitre de la Grèce?

Philippe, forcé de renoncer au passage des Thermopyles, attaqua Olinthe; Démosthènes parla avec une telle éloquence en faveur des Olynthiens, que, malgré les orateurs gagnés par Philippe, Athènes envoya 30 galères au secours de la ville.

Mais bientôt après, Eschyne, gagné par Philippe, parla en sa faveur. Démosthènes, pour cette fois, ne fut point écouté : Philippe s'empara des Thermopyles, pénétra dans la Phocide, et répandit par-tout la terreur. Les Athéniens se repentirent d'avoir abandonné leurs alliés, et d'avoir méprisé les conseils de Démosthènes.

Philippe, poursuivant ses conquêtes, voulut s'emparer de la Chersonèse, presqu'île fort riche; ce fut alors que Démosthènes prononça sa fameuse harangue intitulée: *La Chersonèse.* Il redoubla de zèle lorsque Philippe entra en Laconie. Il avoit à combattre Eschyne, qui étoit vendu à cet ennemi d'Athènes. Enfin, le roi de Macédoine ayant attaqué Bysance, cette entreprise réveilla toute la Grèce, et donna comme une nou-

velle éloquence à Démosthènes, dont le talent sembloit s'accroître avec les dangers de sa patrie, qui occupoient constamment son âme. Philippe lui-même disoit que cet orateur pouvoit plus contre lui que toutes les flottes de la Grèce. Aussi politique qu'éloquent, Démosthènes fut envoyé en ambassade aux Thébains, pour les engager à défendre leur liberté; et, triomphant de leurs vieilles inimitiés, il les fit entrer dans les vues d'Athènes.

La perte de la bataille de Chéronée ne fit point perdre à Démosthènes l'estime et la confiance des Athéniens; il l'avoit trop justement acquise; et, quoique lui-même eût pris la fuite, et jeté ses armes pendant le combat, ayant été accusé des malheurs de cette journée, qu'il avoit provoquée par ses discours, il fut renvoyé absous. On le chargea de pourvoir aux vivres; on lui décerna même une couronne d'or, pour avoir fourni une somme qui devoit servir à réparer les murs. Eschyne attaqua ce décret, sous prétexte que Démosthènes étoit comptable: la cause fut plaidée avec beaucoup d'appareil. On lira avec le plus vif intérêt une partie de la défense de ce grand homme; après avoir parlé long-temps avec sagesse, il s'écrie en s'adressant à Eschyne: « Malheureux! si c'est le désordre public qui te donne de l'audace, quand tu devrois en gémir avec nous, essaie donc de faire voir, dans ce qui a dépendu

de moi, quelque chose qui ait contribué à notre malheur, ou qui n'ait pas dû le prévenir. Par-tout où j'ai été en ambassade, les envoyés de Philippe ont-ils eu quelque avantage sur moi? Non, jamais, non, nulle part, ni dans la Thessalie, ni dans la Thrace, ni dans Thèbes, ni dans Bysance, ni dans l'Illyrie. Mais ce que j'avois fait par la parole, Philippe l'a détruit par la force; et tu t'en prends à moi! et tu ne rougis point de m'en demander compte! Ce même Démosthènes dont tu fais un homme si foible, tu veux qu'il l'emporte sur les armées de Philippe! Et avec quoi? avec la parole, car il n'y avoit que la parole qui fût à moi; je ne disposois ni des bras, ni de la fortune de personne; je n'avois aucun commandement militaire; et il n'y a que toi d'assez insensé pour m'en demander raison. Mais que pouvoit, que devoit faire l'orateur d'Athènes? Voir le mal dans sa naissance, le faire voir aux autres; et c'est ce que j'ai fait: prévenir, autant qu'il étoit possible, les retards, les obstacles de toute espèce, trop ordinaires dans les républiques alliées et jalouses; et c'est ce que j'ai fait: opposer à toutes les difficultés le zèle et l'empressement, l'amour du devoir, l'amitié, la concorde; et c'est ce que j'ai fait: sur aucun de ces points, je défie qui que ce soit de me trouver en défaut. Et, si on me demande comment Philippe l'a emporté, tout le monde répondra pour moi:

Par ses armes, qui ont tout envahi; par son or, qui a tout corrompu. Il n'étoit pas en moi de combattre ni l'un ni l'autre; je n'avois ni trésors, ni soldats. Mais, pour ce qui est de moi, j'ose dire que j'ai vaincu Philippe; et comment? en refusant ses largesses, en résistant à la corruption. Quand un homme s'est laissé acheter, l'acheteur peut dire qu'il a triomphé de lui; mais celui qui demeure incorruptible peut dire qu'il a triomphé du corrupteur. Ainsi donc, autant qu'il a dépendu de Démosthènes, Athènes a été victorieuse, Athènes a été invincible.»

Quoique le parti des Macédoniens fût grand à Athènes, Eschyne succomba dans son accusation, et fut envoyé en exil: il se réfugia à Rhodes: mais, comme il alloit partir, Démosthènes l'obligea d'accepter une forte somme d'argent; sur quoi Eschyne s'écria: *Comment ne pas regretter une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de trouver ailleurs un ami qui lui ressemble!*

Étant arrivé à Rhodes, Eschyne y ouvrit une école d'éloquence; il y lut d'abord la harangue qu'il avoit faite contre Démosthènes, et qui fut vivement applaudie: mais, quand il lut celle de Démosthènes, les applaudissemens devinrent universels; et Eschyne s'écria: *Et que seroit-ce si vous l'aviez entendu lui-même!*

Malgré l'avantage que remporta sur lui son rival, Eschyne plaisoit aux Athéniens, qui

donnèrent le nom des trois Grâces aux trois harangues qui restèrent de lui. Ce peuple inconstant, après avoir tour-à-tour comblé d'honneur, exilé et rappelé Démosthènes, promit de le livrer à Antipater, roi de Macédoine, qui ne vouloit faire la paix qu'à ce prix; et le plus grand orateur dont s'illustre la Grèce, l'homme qui aimoit le mieux sa patrie, fut contraint de s'empoisonner, dans l'île de Calourie, pour échapper à la cruauté d'Antipater, et à l'ingratitude de ses concitoyens.

SIÈCLE D'AUGUSTE.

La Grèce n'étoit plus qu'une province romaine; Athènes cédoit à Rome tous les genres de gloire; et, quoiqu'elle demeurât encore le centre des sciences, et que l'on y vînt de toutes parts puiser ce *sel attique*, dont les Romains sur-tout sentoient le prix, Rome devoit opposer au siècle de Périclès un siècle rival.

Octave étoit neveu de Jules César; il avoit réuni sous sa puissance les trois gouvernemens qu'il partageoit d'abord avec Antoine et Lépide: il avoit reçu du sénat le nom de César Auguste, et les attributs de l'autorité impériale. Maître d'un empire immense, et victorieux, Auguste voulut, en protégeant les arts, donner un nouveau lustre à sa patrie. La nature, secondant ses grands desseins, fit naître, presque en même temps, les hommes de génie dont nous allons admirer les chefs-d'œuvre divers, et qui forment, par leur éclatante réunion, cette seconde époque littéraire, célèbre sous le nom de *Siècle d'Auguste.*

POÉSIES LYRIQUES.

Les Latins ont tout emprunté des Grecs, comme nous avons tout emprunté des uns et des autres. Il semble qu'Homère, Pindare, Sophocle, Euripide, Anacréon, etc., se soient emparés de tous les trésors de l'imagination, et qu'il ne reste à ceux qui les suivent aucune idée qui ne leur ait appartenu.

HORACE.

Horace, le premier et le seul des poëtes latins qui ait réussi dans l'ode, s'étoit nourri de la lecture des lyriques grecs. Il réunit la mollesse d'Anacréon à l'élévation de Pindare; mais la sagesse de ses idées, la précision de son style, l'harmonie de ses vers, la variété de ses idées, le placent au-dessus de l'un et de l'autre. Auguste l'aima, et lui offrit la place de son secrétaire; mais Horace, préférant l'indépendance à la fortune, la refusa. Auguste ne lui en sut point mauvais gré, et lui écrivit ces mots : « J'ai parlé de vous devant votre ami Septimus; il vous dira quel souvenir j'en conserve; et, quoiqu'il vous ait plu de faire avec moi le fier et le renchéri, je ne vous en veux pas plus pour cela. »

Les odes d'Horace sont traduites par nos meilleurs poëtes : nous placerons ici une partie de celle qu'il adresse à la Fortune, et dont le grand Rousseau n'a rien emprunté.

On parloit alors à Rome d'une descente

en Angleterre. Le poëte invoque la Fortune, et lui recommande Auguste et les Romains; mais il commence par se réconcilier avec les Dieux, qu'il avoit long-temps négligés. Cette traduction est de La Harpe.

ODE A LA FORTUNE.

D'Épicure élève profane,
Je refusois aux dieux des vœux et de l'encens;
Je suivois les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne;
Je reconnois les dieux; c'en est fait, je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montroit à la terre;
J'ai vu, dans un ciel pur, voler l'éclair brillant,
Et les voûtes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançoit Jupiter de son char foudroyant.
Le Styx en a mugi dans sa source profonde;
Du Tartare trois fois les portes ont tremblé;
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois:
La Fortune, agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Au destin des états son caprice préside;
Elle seule dispense et la gloire et l'affront,
Enlève un diadême, et, d'une aile rapide,
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale!
Fortune! à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine!
Tu places les humains au trône, ou sur l'écueil;

Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La foiblesse en puissance, et le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde;
Et l'avide marchand, sur les gouffres de l'onde
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et lui demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier Latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups.
De l'Orient les tyrans invincibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.
Tu peux (et c'est l'effroi dont mon ame est troublée),
Heurtant, de leur grandeur, la colonne ébranlée,
Frapper les demi-dieux;
Et, soulevant contre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.
La Nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté,
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte, dans sa main sanglante,
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.
L'Espérance la suit, compagne plus propice;
Et la Fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant ses bras,
Un voile sur le front, accompagne ses pas;
Lorsqu'annonçant les alarmes
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,

Et le courtisan avide,
Et le convive sans foi,
Qui, dans un temps favorable,
Du mortel tout-puissant par le sort adopté,
Venoient environner la table,
Et s'enivroient du vin de la prospérité.

Je t'implore à mon tour, déesse redoutée;
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'univers (1);
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Les peuples de l'Aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.
Ah! Rome, vers les dieux lève ces mains coupables!
Ils ne sont point lavés, ces forfaits exécrables
Qu'ont vus les Immortels;
Elles saignent encor, nos honteuses blessures;
La fraude, les parjures,
L'inceste, l'homicide, entourent les autels.

N'importe! c'est à toi, Fortune, à nous absoudre;
Porte, aux antres brûlans où se forme la foudre,
Nos glaives émoussés:
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,
Il faut que Rome expie
Les flots de sang romain qu'elle-même a versés.

On place l'ode suivante parmi les meilleures de celles qu'a composées Horace; elle est adressée à Virgile, qui avoit perdu son ami Quintilius. Horace, après avoir pleuré avec lui, fait entendre qu'il faut mettre un terme à ses larmes :

« Peut-on rougir de pleurer, et de pleurer long-temps une tête si chère ? O vous ! à qui

---

(1) Les Romains regardoient l'Angleterre comme une des extrémités de la terre.

Jupiter accorda les charmes de la voix et les accords de la lyre, Melpomène, inspirez-moi des sons de douleur. C'en est donc fait: Quintilius est enseveli dans un sommeil qui ne finira point; la pudeur, la bonne foi, sœur incorruptible de la justice, la candeur, retrouveront-elles jamais un mortel qui lui ressemble? Tous les gens de bien ont pleuré; mais, cher Virgile, il n'y en a pas un qui le pleure plus amèrement que vous. Hélas! c'est en vain que votre tendresse le redemande aux Dieux; ils ne l'ont pas voulu ainsi; vous tireriez de votre lyre des accords plus touchans que ceux d'Orphée, dont les arbres entendoient la voix, vous ne rappelleriez pas à la vie l'ombre vaine que Mercure a une fois remise, sous la verge fatale, dans le noir troupeau; ce dieu exécute les destins, il n'écoute pas nos vœux: destins cruels! mais la patience adoucit les maux qu'on ne sauroit guérir. »

ÉPOPÉE.—POÈMES ÉPIQUES.

VIRGILE.

Les Grecs et les Latins n'ont rien de plus beau et de plus parfait dans leurs langues, que les poëmes d'Homère et de Virgile. En lisant Homère, il paroît dans son siècle comme une lumière au milieu des ténèbres; il y paroît seul et abandonné à son génie. En lisant Virgile, on sent qu'il est dans une

nation éclairée où règnent le goût, la magnificence, les arts, et qu'il a profité de ces avantages; toujours correct, toujours élégant, ses tableaux ont un coloris aussi juste que brillant. Virgile étoit l'adorateur d'Homère, au point qu'on l'appeloit l'Homérique; s'il ne l'égale pas toujours, quelquefois il le surpasse. Le seul défaut que l'on puisse reprocher à l'Énéïde, c'est le caractère de son héros, qui, n'étant jamais passionné, répand sa froideur sur tout l'ouvrage. Il étoit différent d'avoir à mettre en scène les héros de la fable, ou de simples mortels. Virgile vouloit flatter les Romains et Auguste: les uns par la fable de leur origine; l'autre par le double rapport qu'il établit entre Auguste et Énée, tous deux fondateurs et législateurs. Homère, en chantant la guerre de Troie, avoit choisi pour sujet ce qu'il y avoit alors de plus grand dans le monde: Virgile, en célébrant l'origine de Rome, s'est obligé à s'enfoncer dans les antiquités de l'Italie, aussi obscures que celles de la Grèce étoient éclatantes. Cette différence ne sert qu'à rehausser le talent qui sut en triompher, et qui mérita si justement à Virgile le titre de *prince* des poëtes latins.

Le second, le quatrième, le sixième chant de l'Énéide, sont regardés comme ce que l'Épopée a produit de plus beau; la perfection du style de Virgile est telle, qu'il ne paroît pas possible au génie de l'homme d'aller

plus loin : on en jugera par ce fragment de la traduction de Delille, surnommé le *Virgile français*. L'éloge suivant de Marcellus est généralement cité comme un des plus beaux passages de l'Énéide.

SIXIÈME LIVRE.

« Anchise alors reprend : Regarde ce héros ;
C'est Marcellus ; son front, paré par la Victoire,
Domine tout le peuple, orgueilleux de sa gloire ;
Seul, du malheur de Rome il soutient tout le poids ;
Il arrête Annibal, enchaîne les Gaulois ;
Présente à Jupiter, de ses mains triomphantes,
D'un chef des ennemis les dépouilles sanglantes :
C'est lui qui, le troisième, au monarque des Dieux
Offrira, de ses mains, les dons victorieux. »
Alors s'offre à ses yeux un guerrier plein de charmes,
Joignant l'éclat des traits à l'éclat de ses armes :
Tout respire dans lui la grâce et la vertu ;
Mais son regard est triste et son front abattu.
« O mon père ! excusez ma vive impatience !
« Auprès de Marcellus quel jeune homme s'avance ?
« Mon père, est-ce son fils, ou quelqu'un de son sang ?
« Que ce nombreux cortége annonce bien son rang !
« Entre ces deux guerriers quel air de ressemblance !
« Mais seul, parmi le bruit, il garde le silence.
« La nuit autour de lui jette son crêpe affreux.
« Mon fils, dit le vieillard, d'un accent douloureux,
« Ces traits de Marcellus sont la brillante image....—
« Mais, pourquoi sur son front ce lugubre nuage ?
« Lui seul à tant d'honneurs demeure indifférent.
« Ah ! que demandes-tu, dit Anchise en pleurant ?
« Cette fleur d'une tige en héros si féconde,
« Les destins ne feront que la montrer au monde.
« Dieux ! vous auriez été trop jaloux des Romains,
« Si ce don précieux fût resté dans leurs mains.
« Pleure, cité de Mars ; pleure, Dieu des batailles :
« O ! combien de sanglots suivront ses funérailles !

« Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs,
« Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs !
« Quel enfant mieux que lui promettoit un grand homme?
« Il est l'orgueil de Troie, il l'eût été de Rome.
« Quelle antique vertu ! quel respect pour les Dieux !
« Nul n'eût osé braver son bras victorieux,
« Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
« Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
« Ah ! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
« Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux,
« Tu seras Marcellus.... Ah ! souffrez que j'arrose
« Son tombeau de mes pleurs. Que le lis, que la rose,
« Trop stérile tribut d'un inutile deuil,
« Pleuvent à pleines mains sur son triste cercueil !
« Et qu'il reçoive au moins ces offrandes légères,
« Brillantes comme lui, comme lui passagères ? »

Virgile, dont nous retrouverons plusieurs fois le grand nom, ainsi que celui d'Horace, dans les différens genres de littérature où ils brillèrent l'un et l'autre, naquit à Pétula, près de Mantoue, sous le consulat de Crassus et de Pompée. Il fut témoin de la mort de Jules César, et comblé d'honneurs, comme de récompenses, par Auguste et Mécène.

POÈMES MYTHOLOGIQUES.

OVIDE. — LES MÉTAMORPHOSES.

Ovide, dont nous ne parlerons ici que comme auteur du poëme mythologique des Métamorphoses, a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie. Son poëme, dont il dut l'idée à celui d'Hésiode intitulé *la Théogonie* ou *la Naissance des Dieux*, est un des plus beaux présens que nous ait faits

l'antiquité. Nous en avons plusieurs traductions. C'est ainsi que le poëte dépeint les effets de la tête de Méduse, quand Persée, s'étant défendu long-temps contre Phinée et ceux de son parti, s'est écrié :

« Puisque c'est vous qui m'y forcez, j'emprunterai, pour vous vaincre, le secours de « l'ennemi que j'ai vaincu ; s'il me reste quel« que ami parmi vous, qu'il détourne les « yeux. » Et il présente à ses ennemis la tête de la Gorgone. « Cherchez ailleurs, dit Tes« cèle, quelqu'un qui se laisse effrayer par de « vains prodiges ! » et, levant ses mains pour lancer le trait fatal, il devient marbre et garde son attitude. Ampyx étoit auprès de lui : il alloit frapper de son glaive le vaillant et généreux Lyncide ; son bras s'arrête immobile, et durcit étendu. Nilée, qui se vantoit faussement d'être fils du Nil, et qui portoit sur son bouclier les sept bouches du fleuve gravées en or et en argent, s'avance sur Persée : « Regarde, lui disoit-il, les marques de « ma superbe origine, et emporte aux enfers « la consolation de mourir de ma main. » Il ne peut achever ces mots à demi prononcés ; sa bouche reste ouverte, mais ne peut plus faire entendre aucun son.

« Lâches, leur crie Éryx, ce n'est point la « tête de la Gorgone, c'est l'effroi qui glace « vos cœurs et vos bras : avancez avec moi, « et faites mordre la poussière à ce jeune au« dacieux, qui n'a d'autres armes que de vains

« enchantemens : » il vouloit s'élancer ; ses pieds s'attachent à la terre ; ce n'est plus qu'un rocher inanimé, qu'un simulacre de guerrier.

Ils avoient tous mérité ce châtiment ; mais un soldat qui suivoit le parti de Persée, l'imprudent Acontel, regarde par hasard, au milieu des combats, la tête de la Gorgone ; et soudain il demeure immobile et transformé. Astéage, qui le croit encore vivant, le frappe de son épée, qui rebondit et rend un son aigu ; et, tandis qu'il s'étonne de ce prodige, il est marbre lui-même, et conserve encore dans ses traits un air de surprise et d'étonnement, etc. »

POÈME DIDACTIQUE.

VIRGILE. — LES GÉORGIQUES.

Virgile, retiré à l'âge de trente-quatre ans sous le beau ciel de Naples, composa les Géorgiques à la prière de Mécène, ministre et favori d'Auguste, qui désiroit ramener les grands à l'utile plaisir de l'agriculture. Ce chef-d'œuvre de la langue latine a été transporté dans la nôtre avec la même pureté, la même précision, la même élégance, par M. Delille : nous citerons ce fragment du livre second :

Ah ! loin des fiers combats, loin du luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs s'il connoît son bonheur !

Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas, au retour du soleil,
De leur patron superbe adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;
Il n'a point tous les arts qui trompent notre ennui;
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui;
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse.
La Justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porte ses derniers pas.

O vous! à qui j'offris mes derniers sacrifices!
Muses, soyez toujours mes plus chères délices:
Dites-moi quelle cause éclipse dans leurs cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde?
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde?
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été?
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leurs cours entretient l'harmonie?

Les Latins ont encore plusieurs poëtes épiques moins parfaits, mais non sans talens.

Italicus, consul sous Néron, fut auteur d'un poëme historique, intitulé : *La seconde Guerre Punique*. Stace, qui vivoit sous Domitien, composa la Thébaïde et deux chants du poëme de l'Achilléide. Ses vers, remplis

de bouffissure et de monotonie, ont de la verve. Son Achilléide a été traduite en vers français par MM. Cournand, Luce de Lancival, etc.

Le déclamateur Claudien écrivit, sous les enfans de Théodose, un poëme contre Ruffin, et celui de l'enlèvement de Proserpine, traduit, en très-beaux vers français, par M. Michaut.

Lucain, victime, à l'âge de vingt-sept ans, des fureurs de Néron, a laissé; malgré cette mort prématurée, dans son poëme historique de la Pharsale, non-seulement la preuve des talens qu'il avoit déja, mais celle du talent qu'il auroit acquis. Ce poëme est semé de traits de force et de grandeur; parmi les beautés dont à travers les défauts étincelle cet ouvrage, on admire sur-tout les Noces de Marcie, sa Marche dans les déserts d'Afrique, les Portraits suivans de César et de Pompée mis en opposition :

Pompée avec douleur voit ses travaux passés
Par de plus grands exploits tout près d'être effacés.
Par dix ans de combats la Gaule assujettie
Semble faire oublier le vainqueur de l'Asie;
Et des braves Gaulois le hardi conquérant
Pour la seconde place est désormais trop grand.
De leurs prétentions la guerre enfin va naître;
L'un ne veut point d'égal, et l'autre point de maître:
Le fer va décider, et ces héros fameux
D'un suffrage imposant s'autorisent tous deux.
Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.
L'un contre l'autre enfin prêts à tirer l'épée,
Dans le champ des combats ils n'entroient pas égaux.

Pompée oublia trop la gloire et les travaux;
La voix de ses flatteurs endormit sa vieillesse;
De la faveur publique il savoura l'ivresse;
Et, livré tout entier aux vains amusemens,
Aux jeux de son théâtre, aux applaudissemens,
Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière;
Le besoin d'ajouter à sa grandeur première;
Et, fier de son pouvoir, sans crainte et sans soupçon,
Il vieillit en repos à l'abri d'un grand nom.
Tel un vieux chêne, etc. . . . .
. . . .
César a plus qu'un nom, plus que sa renommée;
Il n'est point de repos pour son ame enflammée;
Attaquer et combattre, et vaincre et se venger;
Oser tout, ne rien craindre, et ne rien ménager,
Tel est César: ardent, terrible, infatigable;
De gloire, de succès, toujours insatiable,
Rien ne remplit ses vœux, ne borne son essor;
Plus il obtient des Dieux, plus il demande encor:
L'obstacle et le danger plaisent à son courage,
Et c'est par des débris qu'il marque son passage.
Tel, échappé du sein d'un nuage, etc. . . . .
. . . .

Lucrèce étudia la philosophie d'Épicure sous Zénon le Sidonien, et sous Phèdre; son poëme de la *Nature des choses* (*rerum naturâ*), n'est que la philosophie de son maître, mise en vers. Son style se distingue par la chaleur et l'énergie, mais en y joignant la dureté et l'incorrection : la meilleure traduction de ce poëme est de la Grange.

Nous n'avons que cinq chants du poëme de l'astronomie de Manilius, qui, écrivant sous Tibère, paroît déja loin du siècle d'Auguste. La physique en est mauvaise, et la diction dure, quoique poétique.

POÉSIE DRAMATIQUE.

LA TRAGÉDIE.

La tragédie fut connue à Rome du temps de la seconde Guerre Punique ; la conquête de la partie méridionale de l'Italie, appelée la grande Grèce, sur-tout celle de la Sicile, familiarisèrent les Romains avec les beaux arts. Aocius et Pacuvius, contemporains de Scipion, passent pour être les premiers qui aient écrit des tragédies. Moins heureuse que l'épopée, la tragédie latine n'eut point de Virgile : on sait qu'Ovide fit une Médée, César un OEdipe ; que Cicéron a traduit en vers latins plusieurs scènes de Sophocle ; que Sénèque a mis sur la Scène dix des tragédies d'Euripide ; qu'il a composé aussi un OEdipe rempli de descriptions, d'oracles, de sacrifices symboliques, d'ombres, de harangues : on lui attribue et on lui dispute tour-à-tour la tragédie d'Octavie, ainsi que tous les ouvrages que nous venons de citer. On voit que les poëtes tragiques latins n'ont laissé aucun monument, et n'ont sû qu'imiter foiblement les poëtes Grecs.

LA COMÉDIE.

PLAUTE ET TÉRENCE.

La comédie latine est encore un larcin fait

aux Grecs. Les Romains avoient cependant essayé des tentatives dans le comique avant de connoître leurs œuvres dramatiques. Des histrions, des farceurs, amusèrent le peuple, jusqu'au moment où Livius Andronicus leur enseigna la comédie à-peu-près telle qu'elle étoit alors à Athènes; mais, prenant l'expression d'une nation toujours sous les armes, la comédie n'étoit qu'une sorte de combat d'injures. Après Andronicus parurent Névius, Cécilius, Statius. Enfin vinrent Plaute et Térence, qui portèrent la comédie aussi loin qu'elle alla jamais chez les Latins.

PLAUTE.

Plaute étoit né à Sarsine, petite ville de l'Ombrie, au pied des Apennins. Il composa ses comédies avant Auguste; mais elles appartiennent à son siècle, par le succès qu'elles acquirent alors, ainsi que celles de Térence.

Plaute, doué, comme Aristophane, d'un génie libre et gai, a répandu par-tout le sel et la plaisanterie, mais avec quelques restes de cette rouille grossière du siècle précédent. Ses vers sont de toutes espèces et de toutes mesures; mais ses défauts n'empêchent pas qu'il ne soit le premier des comiques latins.

Il nous reste 21 pièces de Plaute; Molière lui doit son Amphytrion, l'original de Scapin, et l'Avare tiré de l'*Aululaire:* ce mot signifie *pot de terre.* L'Avare Euclion, de

Plaute, a trouvé un trésor dans un pot de terre que son grand père avoit enfoui.

Pour donner une idée du comique de cet auteur, nous offrirons la scène suivante tirée de l'Aululaire.

Scène de l'Avare de Plaute.

EUCLION, STAPHILA.

EUCLION.

Sors, te dis-je; veux-tu sortir? Ah, tu sortiras, j'en jure, espionne maudite, avec tes yeux de furet.

STAPHILA.

Eh! pourquoi me frapper ainsi? Que je suis malheureuse!

EUCLION.

C'est afin que tu le sois encore plus, et que tu enrages toute ta vie comme tu le mérites.

STAPHILA.

Pour quelle raison me jeter ainsi dehors?

EUCLION.

Que je te rende compte, coquine, qui mérites mille coups; quitteras-tu cette porte? Voyez comme elle marche.. Sais-tu ce qui va t'arriver? Si je prends un bâton, un nerf de bœuf, je te ferai hâter ton pas de tortue.

STAPHILA.

Puissé-je être pendue à un gibet, plutôt que de servir un tel maître à ce prix!

EUCLION.

Eh ! comme cette friponne marmotte toute seule ! Oh ! je te les arracherai, ces yeux ; tu n'examineras plus ce que je fais. Retire-toi au plustôt. Hé bien, holà ! demeure : si tu bouges, si tu remues d'un travers de doigt, de l'épaisseur d'un ongle ; si tu tournes la tête sans que je te le dise, je t'envoie sur-le-champ à la potence pour t'apprendre....... Je n'ai jamais rien vu de si scélérat que cette vieille sorcière. Je tremble qu'elle ne me joue quelque tour, qu'elle ne se doute de l'endroit où j'ai caché mon argent. Elle a des yeux au dos. Je m'en vais voir s'il est comme je l'ai mis ; cela m'inquiète horriblement.

STAPHILA, *seule*.

Je ne sais, en vérité, ce qui peut être arrivé à mon maître, quelle maladie l'a pris pour me chasser ainsi, souvent jusqu'à dix fois par jour ; il veille les nuits entières, et, pendant tout le jour, il ne se meut non plus qu'un cordonnier boiteux.

(*L'avare revient.*) EUCLION.

Enfin, me voilà en repos ; je sors sans inquiétude. J'ai fait ma visite, tout va bien. Rentre à-présent, et reste là pour garder la maison.

STAPHILA.

Qu'est-ce qu'il y a à garder dans cette maison ? Avez-vous peur qu'on ne l'emporte ? Ma foi, les voleurs n'ont que faire chez nous ; tout est plein de rien, et de toiles d'araignées.

EUCLION.

Vraiment ne faudroit-il pas, pour te plaire, que Jupiter me fît aussi riche que Philippe et Darius, triple empoisonneuse que tu es? Ce sont les araignées que je veux que tu me gardes. Je suis pauvre, je l'avoue; je prends patience, je souffre le mal que Dieu m'envoie. Entre là-dedans, ferme la porte; dans le moment je serai ici. Prends garde de ne laisser entrer qui que ce soit. Comme on vient quelquefois chercher du feu, je veux que tu l'éteignes, afin qu'on n'ait point de prétexte pour te rien demander. S'il y en a une étincelle, c'est fait de toi dans le moment. Tu diras que l'eau s'est enfuie; si on vient demander un couteau, une hache, un pilon, un mortier, et les autres ustensiles que les voisins ont coutume d'emprunter, dis qu'il est venu des voleurs qui ont tout emporté: enfin, je ne veux pas qu'il entre ici un chat durant mon absence: la bonne Fortune viendroit, je te défends de la laisser entrer.

STAPHILA.

Ma foi, elle n'a garde d'y venir; jamais elle n'y est entrée, quoiqu'elle soit bien près de nous.

EUCLION.

Tais-toi, et rentre tout à l'heure.

STAPHILA.

Je me tais, et me voilà rentrée.

EUCLION, *seul.*

Ferme les portes avec les deux verroux;

je serai ici bientôt. J'enrage d'être obligé de sortir : c'est toujours à regret que je quitte ma maison : cependant je sais bien ce que je fais. Le commissaire de notre quartier distribue aujourd'hui de l'argent à chaque père de famille ; si je n'allois pas demander ma part, on me soupçonneroit d'avoir de l'argent; car, quelle apparence qu'un homme pauvre néglige un petit gain, ne fût-ce qu'un écu? Il me semble même que, malgré tout ce que je fais pour ne point me déceler, tout le monde le sait ; on me salue plus honnêtement qu'à l'ordinaire ; on m'aborde ; on s'arrête ; on me tend la main ; on me demande comment je me porte, comment vont mes affaires, ce que je fais. Je m'en vais donc vîte, et aussitôt je reviendrai à la maison le plus promptement qu'il me sera possible.

Regnard doit encore à Plaute les Ménechmes et le Retour imprévu ; mais les imitations sont au-dessus de l'original : par une de ces bizarreries du sort qui étonnent la réflexion, cet homme de génie étoit si pauvre, qu'il fut réduit à travailler au moulin.

TÉRENCE.

Térence n'a pas un des défauts de Plaute; il a mis sur la Scène la conversation des honnêtes gens, et le vrai ton de la nature; son dialogue réunit la clarté à l'élégance; il naquit à Carthage, fut élevé à Rome par les soins de Terentius Lucanus, dont il étoit

l'esclave, et auquel il dut le développement de son génie, et la liberté; son maître en l'affranchissant lui donna son nom suivant l'usage.

Il nous reste six pièces de cet auteur, qui mourut à l'âge de 35 ans : son Andrienne a été transportée sur notre théâtre. Molière doit à ses Adelphes l'École des Maris; Brueys et Palaprat, leur comédie du Muet.

Térence, poli, délicat, élégant, manquoit de vrai comique; ses pièces se rapprochent du drame; il emprunta beaucoup de Ménandre.

POÉSIE PASTORALE.

VIRGILE.

Virgile, imitateur de Théocrite, est plus varié, plus élégant; ses bergers ont plus d'esprit sans en avoir trop; son harmonie est d'un charme inexprimable; il a un mélange de douceur et de finesse qu'Horace regarde, avec raison, comme un présent que lui ont fait les Muses champêtres. On en jugera par cette églogue, traduite en vers par M. de Langeac.

ÉGLOGUE CINQUIÈME.

DAPHNIS, MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Au gré de nos désirs quand ce lieu nous rassemble,
Pourquoi, mon cher Mopsus, ne point unir ensemble

Les soupirs de ta flûte et les sons de ma voix ?
Viens, portons nos accens sous l'ombre de ces bois.

MOPSUS.

C'est à moi d'obéir, commande à mon jeune âge ;
Choisis, ou cette grotte, ou ce mobile ombrage
Que d'un souffle incertain balance le Zéphyr.
Mais la grotte, Ménalque, invite à la choisir :
Vois le pampre à l'entour y régner sans culture,
Et les raisins pourprés épars sous la verdure.

MÉNALQUE.

Mopsus n'aura jamais de rival qu'Amyntas.

MOPSUS.

A le croire, Apollon ne l'égaleroit pas.

MÉNALQUE.

Commence, et de Phyllis chante-nous la tendresse,
Ou des flèches d'Alcon la courageuse adresse,
Ou Codrus en victime offert à son pays ;
Commence, Palémon gardera tes brebis.

MOPSUS.

Je t'offrirai des vers mieux inspirés peut-être ;
On les retrouvera sur l'écorce d'un hêtre ;
Je les chantois, Ménalque, et traçois tour-à-tour ;
Entre Amyntas et moi prononce dans ce jour.

MÉNALQUE.

Mon choix sera facile : autant le goût préfère
La rose éblouissante à la mousse légère,
A l'arbuste ignoré l'olivier de Pallas,
Autant je vois Mopsus au-dessus d'Amyntas.

MOPSUS.

Il suffit : dans la grotte Apollon nous appelle :
« Enlevé sous nos yeux par une mort cruelle,
« Daphnis, quel bois désert ignora nos douleurs ?
« Les Nymphes, comme nous, répandirent des pleurs,
« Au tableau déchirant qui frappa notre vue,
« Quand, auprès de son fils, une mère éperdue
« Le couvroit de baisers, le serroit dans ses bras,
« Et reprochoit aux Dieux son barbare trepas !
« Ainsi que les bergers, troublés des mêmes peines,
« Les troupeaux, chaque jour négligeant les fontaines,
« Retournoient au bercail sans regretter les champs.

« Les coursiers, loin des eaux, l'œil éteint, languissans,
« Refusoient d'effleurer la pointe de l'herbage ;
« Nos douleurs s'étendoient de rivage en rivage :
« Et des lions d'Afrique et les monts et les bois
« Prolongeoient en soupirs la formidable voix.
« Daphnis est le premier dont l'intrépide adresse,
« Des monstres d'Arménie employant la vitesse,
« Montra soumis au frein des monstres inconnus,
« Et, le thyrse à la main, nous fit chanter Bacchus.
« Oui, comme des moissons la soigneuse culture
« Du champ qu'elle enrichit fait encor la parure :
« De même qu'en nos prés un superbe taureau
« Est à-la-fois la force et l'orgueil du troupeau ;
« Que l'ormeau s'embellit de la vigne fidèle ;
« Que, de raisins chargée, une vigne est plus belle ;
« Ainsi de tous les siens Daphnis, heureux pasteur,
« Est lui seul, et l'amour, et l'éternel bonheur.
« Mais, depuis qu'il n'est plus, le deuil nous environne ;
« Apollon nous a fui, Palès nous abandonne :
« Les monts, jadis parés d'une riche moisson,
« N'offrent que la maigreur d'un aride gazon ;
« Et par-tout, sous nos pas, au lieu d'un beau Narcisse,
« De ses dards acérés le chardon se hérisse.
« Mais, Daphnis le commande : Ah! de fleurs, de berceaux,
« Pasteurs, couvrez la terre et le cristal des eaux !
« Que sa tombe, du moins, soit ici notre ouvrage,
« Et qu'à l'entour ces vers attestent nos hommages.
« *C'est moi qui fus Daphnis ; que ce gazon léger*
« *Dans ces bois que j'aimois protége encor ma cendre :*
« *De ces bois jusqu'aux cieux ma gloire doit s'étendre ;*
« *Berger d'un beau troupeau, moins beau que son berger.* »

MÉNALQUE.

O ! de nos cœurs émus comme ta voix dispose !
Moins doux est le sommeil aux membres qu'il repose,
Et, pour la soif ardente, une eau vive en été.
Par ses doubles talens également cité,
Mopsus au premier rang suivra de près son maître :
Dans la lice, après lui, j'ose à peine paroître.
Mais que l'Olympe s'ouvre à nos chants réunis !
Plaçons Daphnis aux cieux ; je fus cher à Daphnis.

MOPSUS.

Quelle offre en ce moment me plairoit davantage?

MOPSUS.

Du charme que j'éprouve, ô! quel sera le gage?
Non, le flot qui de loin vient mourir sur la plage,
Le ruisseau qui, la nuit, roule en paix sur les fleurs,
A la mélancolie offrent moins de douceurs.

MÉNALQUE.

Accepte le premier cette flûte champêtre;
C'est par elle qu'ici mon art s'est fait connoître;
Elle a de Corydon chanté les nouveaux feux,
Et d'un autre pasteur le troupeau malheureux.

MOPSUS.

Le présent d'un berger doit être sa houlette;
Le bronze orne la mienne, et c'est moi qui l'ai faite:
Aux graces d'Antigène elle avait résisté,
Mais tes vers ont des droits que n'a point la beauté.

L'ÉLÉGIE.

L'ÉLÉGIE est consacrée au mouvement du cœur; et les Latins, en ce genre de poésie, ont encore été imitateurs des Grecs. Quoique le mot *Élégie* signifie *Complainte*, l'Élégie autrefois n'étoit pas toujours plaintive. Les Latins appeloient *poëme élégiaque*, celui qui étoit en vers hexamètres et pentamètres entrelacés. Nous voulons, dans nos vers, que l'Élégie ait les cheveux épars, qu'elle soit habillée de deuil, qu'elle gémisse, et qu'elle pleure : les Latins n'attachoient pas les mêmes idées à l'Élégie.

POÈTES ÉLÉGIAQUES.

CATULLE.

Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grace et de naturel, ont mis Catulle au rang des poëtes les plus aimables. Racine le citoit souvent avec admiration; son Élégie sur le moineau de Lesbie, son épithalame de Thétis, sont des morceaux délicieux. Ce poëte ayant fait quelques épigrammes contre César, ce grand homme ne s'en vengea qu'en invitant le critique à souper.

OVIDE.

Les ouvrages et les malheurs d'Ovide l'ont rendu également célèbre; la postérité jouit des uns, sans avoir pu expliquer les autres. Les causes de son exil, sous Auguste, sont un mystère; son art d'*aimer* en fut le faux prétexte. Tibère ne le rappela point : exilé, à cinquante ans, de la délicieuse Rome, aux bords de la mer Noire, dans un climat sauvage et rigoureux, il mérite qu'on lui pardonne d'avoir été accablé de ses maux. Les Élégies qu'il composa dans son exil sous le nom *des Tristes*, sont assez foibles, si on en excepte celle de ses adieux à sa femme, qu'il adoroit.

PROPERCE ET TIBULLE.

Les Élégies de Properce sont pleines de feu; on le trouve trop érudit : ses vers sont presque tous adressés à Cynthia, qu'il aimoit. Nous ne dirons rien de Gallus, plus connu par sa liaison avec les beaux esprits de son temps, et sur-tout par les vers que Virgile lui a adressés, que par ses ouvrages. Il n'en est pas de même de Tibulle; s'il a moins de feu que Properce, il est plus tendre et plus délicat; c'est le poëte du sentiment; et, comme écrivain, il est supérieur aux deux autres : il a un charme d'expression qu'aucune traduction ne peut rendre; cependant ce fragment de sa première Élégie, imitée par la Harpe, peut donner une idée de son imagination tendre et flexible.

Première élégie de Tibulle sur les plaisirs champêtres.

Qu'un autre, poursuivant la gloire et la fortune,
    Troublé d'une crainte importune,
Empoisonne sa vie et trouble son sommeil;
Que, dévouant à Mars sa pénible carrière,
La trompette sinistre, et le cri de la guerre,
    Retentissent à son réveil.
Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée,
Puissé-je sans rien craindre, et sans rien envier,
Cacher tranquillement, près d'un humble foyer,
    Ma pauvreté désoccupée!
    Que, souriant à mes loisirs,
    Toujours la flatteuse espérance
M'offre dans le lointain la champêtre abondance,

Ornant l'étroit enclos qui borne mes désirs;
Que des biens que j'attends l'agréable promesse
Suffise à mes amusemens;
Je soignerai ma vigne et mes arbres naissans;
Armé de l'aiguillon, de mes bœufs mugissans
J'irai gourmander la paresse.
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein
L'agneau s'égarant sur la rive,
Le chevreau qu'en courant sa mère inattentive
A délaissé sur le chemin.
J'offrirai de mes biens les rustiques prémices
Aux Dieux de la vendange, aux Dieux du laboureur;
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur,
Vous recevrez toujours mes premiers sacrifices.
J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès;
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone;
Et des épis que je moissonne
J'assemble et tresse une couronne
Que ma main va suspendre à l'autel de Cérès.
Vous, jadis les gardiens d'un plus ample héritage,
Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage,
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs,
O pénates consolateurs!
Jadis le sang d'une génisse
Vous payoit le tribut de mon nombreux troupeau;
Aujourd'hui, le sang d'un agneau
Est mon plus riche sacrifice.
Vous l'aurez, cet agneau, le plus beau de mes dons.
Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse
Autour de la victime exprimant l'allégresse
Demander en chantant des vins et des moissons.
Ah! prêtez à leurs chants une oreille facile,
Et ne dédaignez pas notre simple cité.
Le premier vase aux Dieux autrefois presenté
Fut pétri d'une simple argile.
Je n'ai point regretté le bien de mes aïeux,
Content de mon champêtre asile,
Content de reposer sur la couche tranquille
Où le sommeil ferme mes yeux.

M. Mollevault vient de faire paroître une traduction des Élégies de Tibulle, dans laquelle il se fait admirer comme traducteur et comme poëte.

POÉSIE SATIRIQUE.

La satire n'a eu ni le même fond, ni la même forme chez les Romains que chez les Grecs. Nous avons vu que, sous Périclès, on donnoit ce nom à un spectacle représenté par des Satyres ou Chèvre-pieds : ces pièces tenoient le milieu entre la tragédie et la comédie ; il ne nous reste, de ce genre de drame, que le Cyclope d'Euripide. À Rome, on donna le nom de satire aux premières poésies, parce que le mot latin *satura* veut dire *mélange* de toutes sortes de sujets. Par la suite, on l'appliqua plus particulièrement aux ouvrages qui avoient pour objet la raillerie et la critique. Quintilien, dans son Traité de l'institution oratoire, dit que la satire appartient tout entière aux Latins : en effet, ils excellèrent dans ce genre ; les Grecs n'en firent qu'un essai malheureux pour leurs auteurs. Hipponax fut chassé de son pays ; et Archiloque, inventeur des vers ïambes, non moins justement puni qu'Hipponax, fut poignardé pour prix de ses libelles.

POETES SATIRIQUES.

HORACE.

Le plus aimable des moralistes, Horace, dans des vers remplis de facilité et de précision, nous enseigne à devenir meilleurs. Il montre la satire avec toutes ses graces, et ne l'assaisonne qu'autant qu'il le faut pour plaire aux goûts délicats, et pour rendre méprisables les méchans. Ses satires ne présentent qu'un philosophe poli, qui voit avec peine les travers des hommes et quelquefois s'en divertit. Ami du vrai, du bon, il croyoit les hommes plus dignes de compassion et de risée que de haine; aussi donnoit-il à ses satires et à ses épîtres le titre de *Sermones*. Boileau, son admirable imitateur, l'égale souvent dans ses traductions; quelquefois même le mérite de la copie balance celui de l'original, particulièrement dans la satire du Repas, dont nous ne citerons que quelques vers......

Mais qui l'auroit pensé? Pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace;
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été,
Au mois de juin! Pour moi j'étois si transporté,
Que, donnant de bon cœur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler, et fantasque, et bourru,
J'allais sortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de deux poulets étiques

S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnoit un long cordon d'alouettes pressées;
Et, sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentoient, pour renfort, leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier vert, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans les flots d'un vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur, les prioit d'excuser;
Sur-tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui se dit profès dans l'ordre des coteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers;
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage, etc.

PERSE.

Après Horace vint Aulius Persius Flaccus qui naquit à Volaterre, petite ville d'Étrurie, d'une maison noble, et alliée aux plus grandes familles de Rome; il étoit d'un caractère doux, et aimoit ses parens avec une tendresse que l'on citoit pour exemple.

La gravité du style; la sévérité de la morale; beaucoup de précision et de sens: tels sont les attributs distinctifs de Perse; on lui reproche des allégories trop recherchées, et

des ellipses trop fréquentes, qui obscurcissent son style, et le rendent pénible à étudier, difficile à entendre.

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens,

a dit Boileau, qui cependant lui a emprunté sa belle Prosopopée de la volupté et de l'avarice, dont malheureusement il n'a imité que la moitié.

Perse mourut à 30 ans, la huitième année du règne de Néron. Voici comme il parle à un jeune homme élevé trop mollement :

« Que vous êtes à plaindre ! mais vous le « serez plus encore dans la suite. Voilà donc « où nous en sommes réduits ! que ne de- « mandez-vous qu'on vous traite comme les « petits des colombes, qu'on vous empâte, « qu'on vous serve comme les enfans des « Princes ? Fâchez-vous contre votre nour- « rice, et dites que vous ne dormirez point « au son de ses chansons.

« Puis-je travailler avec cette plume ?

« Qui croyez-vous tromper ? pourquoi ces « vaines excuses ? c'est à vos propres dépens « que vous jouez le temps précieux qui s'é- « coule ; vous serez méprisé : le vase de terre, « quand il est mal cuit, rend un mauvais « son, qui annonce le défaut. Vous êtes une « terre molle : il faut lui donner la forme, « et se hâter tandis que la roue tourne, etc. »

PÉTRONE.

Nous n'avons que quelques fragmens de Pétrone, soit en prose, soit en vers ; il écrivit sous Néron, auquel il plut d'abord ; mais cette faveur ne dura qu'autant que Néron fut vertueux : l'empereur, devenu coupable, rougit devant le poëte, comme le vice rougit devant la vertu ; Tigelin, ministre et flatteur de son maître, profita de cette disposition pour faire condamner à mort un homme dont il redoutoit le caractère et les talens ; cette mort est célèbre par le sang-froid qui l'accompagna.

JUVÉNAL.

Perse a peut-être plus de vigueur qu'Horace, mais il est presque froid auprès de Juvénal ; celui-ci est plein de feu ; l'hyperbole est sa figure favorite, ce qui a fait dire à Boileau dans son Art poétique :

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés.

Juvénal avoit une force de génie extraordinaire, et une bile qui, seule, auroit presque suffi pour le rendre poëte satirique. Ayant obtenu un emploi militaire, qui, sous quelque apparence de grace, l'exila au fond de l'Égypte, il eut le temps de déclamer contre les torts de la fortune, et contre l'abus que

les grands font de leur pouvoir. Voici comme il traite les mauvais poëtes :

« Écouterai-je toujours? Ne répliquerai-je « jamais? Il y a si long-temps que l'enroué « Codrus me fait mourir avec sa Théséide! « Ce sera donc impunément que l'un m'aura « récité de plates comédies, un autre ses « tragédies larmoyantes. L'immense Télèphe « m'aura enlevé un jour entier, aussi bien « que l'Oreste qui remplit des volumes et ne « finit point? Nous ne sommes plus sous la « férule ; n'épargnons pas le papier; c'est sot- « tise. On rencontre tant de poëtes, qu'il ne « peut manquer d'être mal employé. »

L'excès des vices et le triomphe du crime le mettent en fureur.

« Commettez des crimes qui méritent le « rocher de Cyare, ou la prison, si vous vou- « lez devenir homme d'importance. On loue « la probité, et elle meurt de faim. C'est aux « crimes que sont dus les jardins, les charges, « les beaux meubles, l'argenterie ciselée et « qui présente les chevreaux en relief. Nos « vices sont à leur comble; je défie la pos- « térité d'y ajouter; la satire peut prendre « son essor et aller à toutes voiles.

« Qu'il y ait des mânes, un enfer, des gre- « nouilles dans le marais Stygien, et que tant « de milliers d'ames passent la même barque, « c'est ce qu'à peine croient les enfans, ex- « cepté ceux qui ne paient pas même au bain. « Mais vous, croyez-le; de quelle horreur

« sont saisis Curius, les deux Scipion, Fabri-
« cius! Que pensent l'ombre de Camille, la
« Légion Crémère, cette brave jeunesse qui
« se sacrifia à la journée de Cannes, toutes
« ces ames guerrières, que pensent-elles
« quand elles voient arriver de pareilles om-
« bres? Elles se purifieroient si elles avoient
« du feu, du soufre et du laurier vert. »

Quand il déclame contre Crispin, favori de Domitien, pour arriver à Domitien lui-même, ce n'est plus la satire d'Horace qui badine avec enjouement, ni celle de Perse qui argumente : c'est la satire armée d'un glaive, et qui frémit de rage. Cette quatrième satire présente les traits les plus mordans, et l'invective la plus animée. L'endroit où, dans sa satire 10e, il brise la statue de Séjan, est un de ses plus beaux morceaux. Sa satire contre les femmes est pleine de fiel; Boileau n'eût pas dû l'imiter.

M. Dussaulx a fait une excellente traduction des satires de Juvénal.

DE L'ÉPIGRAMME ET DE L'INSCRIPTION.

Le mot *Epigramme*, en grec, est le même mot que celui d'*Inscription* en français, et autrefois signifioit la même chose. L'épigramme est une pensée exprimée en peu de mots, et

qui, se rapprochant de la satire, pique ou amuse.

Planude, moine grec du 14e siècle, qui recueillit les fables d'Ésope, a fait aussi une collection d'épigrammes grecques, sous le nom d'*Anthologie*, ou bouquet de fleurs; ce Recueil n'offre que des inscriptions pour des statues, des tombeaux, ou des monumens. Il y a cependant quelques pensées très-fines, entre autres celle-ci : *Les Muses dictoient, Homère écrivoit.*

CATULLE ET MARTIAL.

Catulle a composé un grand nombre d'épigrammes, parmi lesquelles il y a peu de choix à faire, si l'on consulte l'honnêteté et la décence. Martial, né en Espagne, et qui vint à Rome à l'âge de vingt ans, sous Domitien, en a fait aussi un Recueil fort ample, dont il a dit lui-même :

De mes épigrammes les unes
Sont bonnes, les autres communes;
Beaucoup ne valent rien, tant pis; mais franchement
Je m'en rapporte au plus habile :
En ce genre il est difficile
De faire un volume autrement.

La Harpe a traduit celle-ci, adressée à un avocat :

Épigramme.

On m'a volé, j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause

Pour deux chevreaux, et non pour autre chose;
Il ne s'agit de fer, ni de poison:
Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre punique,
Et d'Annibal, et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes;
Eh! laisse là tes grands noms et tes gestes:
Ami, de grace, un mot de mes chevreaux.

Les anciens plaçoient des inscriptions sur les temples, sur les arcs de triomphe, sur les colonnes, au bas des statues, sur les tombeaux, en un mot sur tout ce qui pouvoit fixer les yeux de la postérité. Quand Auguste eut subjugué les Alpes, le sénat et le peuple romain lui firent élever un arc de triomphe, avec une inscription admirable par sa briéveté.

DE LA FABLE.

PHÈDRE.

PHÈDRE, affranchi d'Auguste, fut, après Ésope, le fabuliste qui eut le plus de réputation. Il réunit à la moralité du poëte Phrygien l'élégance, la pureté, la grace, la délicatesse. Ses pensées sont mesurées, ses expressions choisies, ses vers soignés. Il ne se contente pas de raconter, il peint, et souvent d'un seul trait. Qui pourroit croire qu'un aussi parfait ouvrage que le sien, fût tombé dans l'oubli à Rome même dès le temps de Sénèque, c'est-à-dire, tout au plus cinquante ans après la mort de l'auteur. Les fables de

Phèdre demeurèrent dans cet oubli jusqu'au seizième siècle, que François Pithou leur rendit le jour, en tirant le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Remi de Reims. Aussitôt qu'il reparut, tous ceux qui avoient le vrai goût de l'antiquité reconnurent le siècle d'Auguste, et rendirent au fabuliste les honneurs dont il avoit été privé si long-temps. La Fontaine pouvoit seul ajouter aux fables de Phèdre cette douce mollesse, ce gracieux tendre, cette simplicité élégante et naïve qui l'ont placé au-dessus des fabulistes grecs et latins, comme nous le verrons au Siècle de Louis XIV.

La fable du loup et de l'agneau, de Phèdre, est une des plus célèbres, quoiqu'elle soit généralement connue; nous allons la représenter encore à nos jeunes lectrices sans craindre de les ennuyer.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

« Le loup et l'agneau, pressés par la soif, « étoient venus boire à un même ruisseau. « Le loup étoit au-dessus, et l'agneau beau-« coup plus bas. Alors l'assassin, poussé par « son injuste avidité, lui chercha querelle. « Pourquoi troubles-tu cette eau, dit-il, tan-« dis que je bois? L'agneau tremblant lui ré-« pondit : Comment puis-je faire ce dont vous « vous plaignez? L'eau coule de vous à moi. « Le loup, repoussé par la force de la vérité, « réplique : Il y a six mois que tu médis de

« moi. Hélas ! dit l'agneau, je n'étois pas né ! « C'est donc ton père ? oui, j'en jure par « Hercule ! Et aussitôt il se jette sur lui, et « le déchire. »

Cette fable, claire, marquée, touchante, et dont le sens moral sort du dénouement même, le foible oppressé par le plus fort, a été, comme presque toutes celles de Phèdre, imitée par La Fontaine ; et, pour donner le plaisir de les comparer, nous allons transcrire ici celle que La Fontaine a écrite, quoiqu'elle n'y soit pas à sa place.

LE LOUP ET L'AGNEAU,

Fable de La Fontaine.

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survint à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage ;
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette point en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je vais me désaltérant,
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau, je tette encor ma mère.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère?
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens?
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit, il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

DE L'HISTOIRE.

SALLUSTE.

Salluste fut questeur et tribun du peuple. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, dont il fut témoin, et ensuite celle de Jugurtha. Il composa les guerres civiles de Marius et de Sylla; mais il ne nous reste que quelques fragmens de cet ouvrage. Sévère sur les vices des grands, on accusa ses mœurs; et il fut chassé du sénat, où César le fit rentrer. Il paroît que son style serré le rend difficile à traduire, et qu'il s'étoit proposé d'imiter la gravité de Thucydide. C'est ainsi qu'il peint César et Caton:

« Mais, lorsque le luxe et l'oisiveté corrompirent l'État, la puissance de la république se soutint, à son tour, contre les vices des généraux et des magistrats; et Rome, semblable à une mère épuisée, de long-temps n'enfanta un homme grand par la vertu.

« Cependant cette époque vit briller deux

hommes illustres, de caractères bien divers, Marcius Caton, et César. Puisque mon sujet m'y invite, je ne veux point les oublier; et je vais, autant que mon talent me le permet, faire connoître leur génie et leurs mœurs.

« Tous deux d'une naissance, d'un âge, d'une éloquence presque les mêmes, égaux en grandeur d'ame, avoient une gloire égale, mais différente. César étoit grand par ses bienfaits et sa munificence; Caton par l'intégrité de sa vie. La douceur, la clémence du premier l'illustrèrent; la sévérité du second l'entoura de respect. Les bienfaits, la pitié, le pardon de César et les refus de Caton occupoient la renommée. L'un étoit le refuge des malheureux; l'autre, le fléau des méchans. L'indulgence de celui-ci, l'inflexibilité de celui-là, étoient vantées. César avoit résolu d'être laborieux, actif, occupé des intérêts de ses amis, peu soigneux des siens, et de ne jamais refuser un service qu'il pouvoit accorder; il ambitionnoit pour lui un grand commandement, une armée, une guerre nouvelle où pût briller son courage. Caton cultivoit la modestie, la décence, et sur-tout l'austérité. Il ne combattoit point de richesse avec le plus riche, d'intrigue avec l'intrigant, mais de valeur avec le plus brave, de retenue avec le plus modeste, et d'intégrité avec le plus vertueux. Il aimoit mieux être honnête homme que de le paroître; et moins il recherchoit la gloire, plus il l'obtenoit. »

TITE-LIVE.

Tite-Live écrivit sous Auguste, auquel il lisoit son histoire à mesure qu'il la composoit. On l'a sans cesse comparé à Salluste, quoiqu'ils n'aient rien de commun que d'avoir écrit l'histoire. Les couleurs de Salluste sont fortes, celles de Tite-Live sont douces. L'un se fait admirer par son énergie rapide; l'autre, par sa facilité brillante. L'histoire de Tite-Live embrasse depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste; il ne nous reste que 35 livres de 140 qu'il avoit écrits. Ses harangues sont de la plus grande éloquence; nous citerons celle de Pacuvius à son fils Perolla, au moment où ce jeune homme, ayant obtenu sa grace d'Annibal et ayant été admis à un repas donné à ce grand général par les deux frères Teucer et Pacuvius lors de la reddition de Capoue, fit part à son père du projet qu'il avoit formé d'assassiner leur vainqueur.

« Mon fils, répond Pacuvius, je vous prie et je vous conjure, par tous les droits les plus sacrés de la nature et du sang, de ne point entreprendre de commettre, sous les yeux de votre père, une action également criminelle en elle-même, et funeste par les suites qu'elle aura pour vous.

« Il n'y a que peu de momens que nous sommes liés par les sermens les plus solennels, que nous avons donné à Annibal les

marques les plus saintes d'une amitié inviolable; et, sortis à peine de cet entretien, nous armerions contre lui cette même main que nous lui avons présentée pour gage de notre fidélité! Cette table où président les Dieux vengeurs des droits de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent avec vous, vous ne la quitteriez, cette table sacrée, que pour la souiller, un moment après, du sang de votre hôte! Hélas! après avoir obtenu d'Annibal la grace de mon fils, seroit-il possible que je ne pusse obtenir de mon fils celle d'Annibal!

« Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes; violons tout ensemble la foi, la religion, la piété; rendons-nous coupables de l'action du monde la plus noire, si notre perte ne se trouve pas ici infailliblement jointe avec le crime.

« Seul, vous prétendez attaquer Annibal? Mais quoi! cette foule d'hommes libres et d'esclaves qui l'environnent, tous les yeux attachés sur lui pour veiller sans cesse à sa sûreté, tant de bras toujours prêts à s'employer à sa défense, espérez-vous qu'ils demeureront glacés et immobiles au moment que vous vous porterez à cet excès de fureur? Soutiendrez-vous le regard d'Annibal, ce regard redoutable que ne peuvent soutenir des armées entières, et qui fait trembler le peuple romain?

« Et, quand même tout autre secours lui manqueroit, aurez-vous le courage de me frapper moi-même lorsque je le couvrirai de mon corps, et que je me présenterai entre lui et vos coups ? Car, je dois le déclarer, ce n'est qu'en me perçant le flanc que vous pouvez aller jusqu'à lui. Laissez-vous fléchir en ce moment, plutôt que de vouloir vous perdre dans une entreprise si mal concertée; souffrez que mes prières aient sur vous quelque pouvoir, après qu'elles ont été aujourd'hui si puissantes en votre faveur. »

TACITE.

Tacite, né vertueux, forcé de renfermer au fond de son cœur l'horreur que lui inspiroient les mœurs de Néron, de Galba, de Vitellius, les brigandages d'Othon, la tyrannie de Domitien, confia au papier ses plaintes et l'indignation d'une ame honnête, délicate et sensible. Chacune de ses lignes porte le sentiment dans l'ame du lecteur; il ne déclame pas, mais il peint, et ses couleurs sont aussi vraies que touchantes. Malheureusement le temps a dévoré une grande partie de ses écrits; il ne nous reste que cinq livres de son Histoire, ses Annales, la Vie du fameux Agricola, dont il avoit épousé la fille, et les Mœurs des Germains. On trouve dans la vie d'Agricola cette leçon si belle et si utile :

« L'exemple d'Agricola nous apprend qu'on

peut être grand sous un mauvais prince, et que la soumission modeste, jointe au talent et à la fermeté, peut donner une autre gloire que celle où sont parvenus des hommes plus impétueux, qui n'ont cherché qu'une mort illustre et inutile à leur patrie. »

QUINTE-CURCE.

Nous devons à Quinte-Curce l'Histoire d'Alexandre-le-Grand, dont les deux premiers livres ont été perdus et suppléés par Freinshemius, historiographe de la reine Christine. On croit que Quinte-Curce écrivoit sous Vespasien : il excelloit dans la description des batailles, et dans les harangues; celle du Scythe à Alexandre est admirable. On accuse cet historien d'erreurs chronologiques et géographiques.

ABRÉVIATEURS.

JUSTIN, FLORUS ET PATERCULE.

Justin, qui vivoit sous les Antonins, abrégea l'*Histoire du Monde du temps d'Auguste,* écrite par *Trogue Pompée;* c'est un tableau rapide des événemens. Justin est un bon narrateur.

Nous devons à Florus, parent de Sénèque et de Lucain, l'Abrégé de l'Histoire romaine jusqu'au règne d'Auguste.

La conjuration de Catilina y est racontée en deux pages, et rien n'est oublié. Patercule a traité le même sujet avec autant de précision et plus d'esprit; le président Hénault l'appelle le modèle des abréviateurs.

Nous devons citer encore quelques historiens moins célèbres, mais non sans mérite. Polybe, qui fut conduit prisonnier à Rome, où il devint l'ami de Scipion et de Fabius, composa une histoire grecque, dont il ne reste que cinq livres, et quelques fragmens.

Denys d'Halicarnasse composa plusieurs livres sur les antiquités, mais il n'en reste que onze.

Diodore de Sicile écrivit, à peu près dans le même temps, sur les anciens empires.

Appien est auteur des Guerres civiles de Rome. Arrien écrivit les Guerres d'Alexandre. Dion composa une Histoire romaine.

BIOGRAPHES.

CORNELIUS NEPOS ET SUÉTONE.

Les biographes latins sont : Cornelius Nepos et Suétone. Le premier écrivit les Vies des hommes illustres, et les a semées de réflexions judicieuses; l'autre n'offre que des sommaires curieux à consulter.

PLUTARQUE.

Le plus justement estimé des biographes

est Plutarque, né à Chéronée en Béotie : il fut consul sous Trajan. Le parallèle qu'il établit entre des personnages célèbres chez les deux nations qui avoient jusque-là donné le plus de grands hommes, est, en morale et en histoire, une idée remplie de génie.

ÉLOQUENCE.

HORTENSIUS ET CICÉRON.

Hortensius (Quintus) fut regardé comme le premier des orateurs romains jusqu'à ce que Cicéron parût. Il plaida sa première cause à l'âge de 19 ans, au milieu d'une multitude transportée d'admiration; mais il quitta le barreau pour prendre les armes, et fut tribun militaire, préteur et consul.

Cicéron ne dut le consulat qu'à son éloquence. Il parut à la tribune lorsqu'Hortensius y régnoit encore; car on appeloit ce dernier *le roi du barreau;* Cicéron lutta d'abord contre cet illustre adversaire, dont il obtint l'estime et l'amitié.

Les deux Verrines, dans lesquelles Cicéron développa les crimes de Verrès, la Milonienne, les Catilinaires, la seconde Philippique, la Harangue pour la loi Manilia, les Remercîmens à César pour Marcellus, sont des morceaux admirables dans l'éloquence judiciaire.

Ses harangues en faveur de Muréna, d'Ar-

chias, de Sextius, avec une égale perfection, étalent toutes les beautés de l'éloquence. Nous en donnerons pour exemple ce fragment de sa harangue en faveur de Sextius.

Clodius, sénateur romain, voué à l'infamie, à la tête des gladiateurs, avoit attaqué le Forum, où Sextius resta pour mort. L'autorité légale rétablie, Clodius osa faire accuser de violence Sextius par Albinovanus. Cicéron prit la défense de l'accusé avec cette véhémence impétueuse qui caractérisoit Démosthènes. Après avoir rappelé le combat qui pensa être si fatal à Sextius, il peint, des couleurs les plus vives, un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à la mort que par l'erreur de ses assassins, qui croient l'avoir vu expirer; alors il s'écrie:

« Et c'est Sextius, c'est lui que l'on accuse de violence ! Et pourquoi ? quel est son crime ? c'est de vivre encore. Mais Clodius même ne peut pas le lui reprocher. S'il vit, c'est qu'on ne lui a pas porté le dernier coup, le coup qui devoit lui être mortel. A qui t'en prends-tu, Clodius ? Accuse donc le gladiateur Lentidius, qui n'a pas frappé où il falloit. Accuse ton satellite Sabinus de Réate, qui cria si à propos pour Sextius: *Il est mort*. Mais toi, que lui reproches-tu? s'est-il refusé au glaive ? ne l'a-t-il pas reçu dans ses flancs, comme les gladiateurs du Cirque, à qui l'on ordonne de recevoir la mort ? De quoi donc est-il coupable Ro-

mains? Est-ce de n'avoir pu mourir? d'avoir couvert du sang d'un tribun les marches du temple de Castor? est-ce de ne s'être pas fait rapporter sur la place, lorsqu'il fut rendu à la vie; de ne s'être pas remis sous le glaive? Mais, je vous le demande, Romains, si Sextius, que l'on crut mort, fût mort en effet, n'auriez-vous pas pris les armes pour venger le sang d'un magistrat, dont la personne est inviolable? pour venger la République des attentats d'un brigand? Verriez-vous tranquillement Clodius paroître devant votre tribunal? et celui dont la mort eût fait pousser un cri de vengeance, pour peu que vous vous fussiez souvenus de vos droits et de vos ancêtres, peut-il craindre quelque chose de vous, quand vous avez à prononcer entre la victime et l'assassin? etc. »

Cicéron, au titre du plus grand orateur qui ait illustré la Tribune romaine, joignit celui de *Père de la Patrie*, après la découverte de la conjuration de Catilina; mais des titres sacrés, ses vertus, son éloquence, n'empêchèrent point Auguste de le sacrifier au ressentiment d'Antoine : ce grand homme, compris dans la proscription, partit de Tusculum, dans l'espoir d'y échapper; ses assassins le poursuivirent, et il périt sous le fer du tribun Popilius Léna.

Pour bien connoître à la fois les règles de l'éloquence et le talent de Cicéron, il faut

lire son Traité des *Orateurs célèbres*, où il s'entretient avec Atticus et Brutus, et l'excellent Traité de l'institution de l'orateur, par Quintilien, traité de Rhétorique le plus complet que nous fournisse l'antiquité. Quintilien, né sous Tibère, conçut le projet courageux de faire revivre la saine éloquence, qui avoit disparu de la tribune avec Cicéron, Messala, et Pollion; son livre des Causes de la corruption de l'Eloquence n'est point parvenu jusqu'à nous, et celui de l'Institution de l'orateur fait sentir toute l'étendue de cette perte. Quintilien fut appelé la gloire de la toge romaine.

SIÈCLE DES MÉDICIS
ET DE FRANÇOIS PREMIER.

De la renaissance des Lettres après l'irruption des Barbares. (Extrait du discours de La Harpe.)

Nous avons parcouru les beaux siècles d'Athènes et de Rome; nous avons suivi des yeux les chantres d'Achille et d'Énée dans la carrière immense de l'Épopée, et mêlé nos applaudissemens à ceux de la Grèce assemblée, lorsqu'elle couronnoit sur le théâtre les Euripide et les Sophocle, et que, dans les jeux Olympiques, elle décernoit les palmes au courage, à l'adresse, et à la force, au son de la lyre de Pindare; nous avons cru voir l'éloquence elle-même sous les traits de Démosthènes et de Cicéron; la muse de l'histoire s'est montrée à nous entourée des héros qu'elle a fait revivre : mais, en descendant à l'âge suivant, la décadence nous a déja frappés. La Grèce ne peut plus se glorifier que de son Plutarque; Rome, que de son Quintilien et de son Tacite; depuis Trajan, jusqu'au dernier

des Antonins, le génie resta muet. Il y eut encore quelques hommes d'esprit et de goût: Longin, ministre de la reine Zénobie et l'une des plus mémorables victimes d'Aurélien, auteur du Traité du sublime; le moraliste, le satirique Lucien; et par la suite quelques historiens du second ordre, tels qu'Ammien, auteur d'une Histoire romaine depuis Néron jusqu'à Valens; Hérodien, également auteur d'une Histoire romaine, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à Maximien; et quelques autres: mais, dans la poésie et dans l'éloquence, la Grèce et Rome n'eurent plus que des déclamateurs et des sophistes, les uns occupés à vendre des louanges, les autres enfoncés dans les disputes de l'école.

Cependant, vers le milieu du quatrième siècle, une éloquence nouvelle parut avec une religion nouvelle, qui des prisons et des échafauds venoit de monter avec Constantin sur le trône des Césars. Saint Basile, Saint Chrysostôme, Tertullien, Saint Ambroise, Saint Cyprien, Saint Augustin, Saint Grégoire, peuvent être comparés à ce que l'éloquence de l'antiquité avoit de plus sublime.

Le Paganisme eut aussi ses philosophes rhéteurs; Libanus et Themistius, qui avoient plus de littérature que de talent. Le premier eut pour disciples Saint Grégoire et Saint Basile, qui reçurent de leurs contemporains le nom de *Grand*, et furent admirés des païens même.

Après cet éclat passager, que la religion seule rendit aux Lettres, l'irruption des Barbares, depuis le cinquième siècle jusqu'au dixième, étendit de plus en plus, sur notre occident, les ténèbres de l'ignorance. Ces barbares du Nord inondèrent, de leurs torrens dévastateurs, la Germanie, les Gaules, l'Italie, les Espagnes, et même l'Afrique. Si, dans ce long intervalle, on aperçoit un Photius, qui composa un Commentaire sur les auteurs, et plus de 200 Épîtres, un Saint Bernard, qui fut l'oracle de son temps, aucun des deux ne put relever les lettres dégradées, ni les arts corrompus. Constantinople en étoit encore le centre, même dans son abaissement; mais la scholastique et les controverses décourageoient les autres études chez tous les peuples qui avoient assis des trônes sur les débris de l'empire romain. Théodoric, qui fit pour les Lettres, en Italie, beaucoup plus qu'on ne devoit attendre d'un roi goth, ne put parvenir à les relever; et Charlemagne, comme lui conquérant, politique et législateur, mais qui avoit sur lui une grande supériorité, fit entrer les sciences et les arts dans le vaste plan de gouvernement dont il vouloit faire la base d'une puissance, et qui ne survécut point à son génie. Il fonda, à cet effet, l'université de Paris, mais ce ne fut que bien long-temps après lui qu'elle obtint une célébrité digne de son origine. Malgré ses grandes vues, Charlemagne retarda peut-être les progrès de la

langue française, en faisant régner dans ses vastes états la langue latine, qui fut généralement en France celle des lois et des actes publics jusqu'à François Ier. Si nous jetons les yeux sur l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, nous les voyons, pendant près de 600 ans, foulées tour-à-tour sous le choc des barbares qui s'en disputoient la possession; et, lorsque les nations formées de ce mélange d'indigènes asservis ou conquérans, eurent pris quelque consistance, l'Europe entière, entraînée par l'enthousiasme des croisades, se jeta sur l'Asie mineure, sur la Palestine et l'Égypte, et ces violentes secousses éloignèrent encore le moment où ces peuples du Nord, qui des provinces romaines avoient fait tant de royaumes, purent se dégager de cette grossièreté de mœurs et de langage incompatible avec la culture des arts.

Dans cet état de trouble, c'est encore aux gens d'église que nous devons la conservation des matériaux dispersés, qui servirent dans la suite à reconstruire l'édifice des connoissances humaines. Eux seuls avoient quelque teinture des lettres; et de là vient que le nom de *Clerc* est le synonyme d'homme lettré : il se donnoit à quiconque savoit lire; ce qui pendant long-temps fut assez rare pour être un titre privilégié. On dut aux clercs les manuscrits, trésors uniques avant l'imprimerie; on leur dut encore la connoissance des langues

grecque et latine, sans lesquelles ces trésors eussent été inutiles. La plupart furent tirés, en différens temps, des bibliothèques monastiques; et ce ne fut que depuis le 12ᵉ jusqu'au 15ᵉ siècle, que les copies devinrent moins rares, et firent renaître l'érudition, qui ne s'exprima d'abord qu'en latin, aucun peuple n'osant encore assez se fier à sa langue pour la croire capable de faire revivre les productions du génie. La poésie seule avoit tenté quelques essais informes; mais deux hommes pourtant, avant que l'on connût l'imprimerie, furent assez heureux pour produire, dans leur idiôme naturel, des ouvrages que leur mérite réel a transmis jusqu'à nous; et l'Italie eut cette gloire : ce qui prouve que, de toutes les langues modernes, la langue italienne fut perfectionnée la première, et que, dans les temps de barbarie, ce fut le pays de l'Europe où se conserva encore le plus d'esprit et de goût pour les arts. Ces deux hommes célèbres sont le Dante et Pétrarque. Le premier, auteur d'un poëme divisé en trois parties, le Paradis, le Purgatoire, et l'Enfer; ouvrage rempli d'extravagances et de beautés de style et d'expression : l'autre, né peut-être avec moins de génie, mais avec plus de goût, a le défaut de faire de l'amour un jeu d'esprit presque continuel; mais cet esprit a souvent le ton et le langage du sentiment, sur-tout dans ses odes, appelées *Canzoni* : ce poëte a su, dans des sujets plus relevés, tirer de sa

lyre des sons assez nobles pour rappeler ceux d'Homère.

Le milieu du 15e siècle fut l'époque mémorable de l'imprimerie. Cette invention, en multipliant avec tant de facilité les images de la pensée, a établi d'un bout du monde à l'autre la correspondance continuelle et rapide de la raison et du génie; elle a tiré la science et la vérité de la retraite des lettrés, et les a répandues dans l'univers.

Les premiers ouvrages que fit éclore l'imprimerie durent la naissance aux Muses latines, qui revenoient avec plaisir, sous le beau ciel de l'Ausonie, respirer l'air de leur ancienne patrie. Vida, auteur du poëme de la Christiade, de ceux des vers à soie et des échecs; Fracastor, qui composa plusieurs ouvrages sur la médecine, et un poëme; Ange Politien, professeur des langues grecque et latine, qui composa des vers dans ces deux langues; Sadolet, savant remarquable par la pureté de son style; Érasme, qui fit imprimer en langue grecque l'ancien Testament, et fut auteur d'une facétie intitulée, *Eloge de la Folie;* Sannazar, célèbre par les graces de son esprit; et une foule d'autres, firent reparoître dans leurs écrits le goût et l'élégance de l'ancienne latinité. Cette heureuse révolution, qui appartenoit de droit à l'Italie, s'étendit à tous les genres, grace à l'influence bienfaisante des Médicis, qui, tout puissans dans Florence et dans Rome, y recueillirent

les arts bannis de Constantinople par les Ottomans, et par la chûte entière de l'Empire grec, réduit depuis long-temps aux murs de Byzance.

Les Médicis eurent la gloire de marquer de leur nom, à jamais cher aux lettres, cette grande époque du 16e siècle, le premier depuis Auguste qui se distingua, et ne fut pas moins remarquable dans la sculpture, dans l'architecture, dans la peinture, que dans la poésie.

La magnificence et le goût des Médicis encouragèrent une foule de talens supérieurs qui naissoient de toutes parts; l'Italie se remplit de chefs-d'œuvre sans nombre : Laurent de Médicis, gouverneur de Florence, Jean de Médicis, devenu pape, sous le nom de Léon X, firent chercher dans toutes les bibliothèques les manuscrits des anciens; et les presses les reproduisirent. Alors fut déchiré le voile épais qu'une longue barbarie avoit étendu sur la belle antiquité; alors parurent l'Arioste et le Tasse, qui, tous deux assez versés dans la poésie des Romains, aimèrent mieux illustrer celle de l'Italie moderne. L'Arioste fit oublier le Bojardo et le Pulci, en immortalisant leurs fictions qu'il embellissoit des charmes de son style. Le Tasse, qui fut précédé dans l'Épopée par le Trissin, ne prit de l'auteur du poëme de l'*Italia liberata dei Gothi*, en composant sa Jérusalem Délivrée, que la simplicité du plan, l'unité d'ac-

tion enseignée par les anciens, et, rempli du beau feu qui les animoit, vint se placer à côté d'Homère et de Virgile. Guarini, auteur du *Pastor fido*, le disputoit au Tasse, auteur de l'Aminte, dans la pastorale dramatique; Guichardin atteignoit à la dignité de l'histoire; Fra Paolo, défendant la liberté et la constitution de sa patrie contre la politique ambitieuse du pontificat, finit par devenir un des disciples de Machiavel. Ce Florentin, nourri dans les conspirations, et qui n'échappa au dernier supplice qu'en résistant aux tortures, s'est acquis une déplorable célébrité par son livre intitulé, *du Prince;* imbu de la politique italienne de son temps, qui n'étoit guère que la perfidie et la scélératesse, Machiavel employa tout ce qu'il avoit d'esprit et de talent à réduire en système les crimes qu'il voyoit pratiquer tous les jours. On trouve, dans les OEuvres de J. B. Rousseau, une imitation de sa comédie de la *Mandragore*. Tout imparfaite qu'est cette pièce, elle donna aux modernes la première idée du dialogue et de l'intrigue comique, comme la tragédie de Sophonisbe du Trissin, que Léon X fit représenter à Rome avec la plus grande pompe, fut la première tragédie composée d'après les règles prescrites par Aristote. Mais la poésie dramatique resta dans son enfance chez ces mêmes Italiens, qui dans tous les autres arts furent les précepteurs des nations; cependant elle prenoit, non un vol bien

soutenu et bien réglé, mais quelquefois un heureux essor, chez des peuples que l'Italie regardoit comme barbares. L'Espagne, qui tenoit des Maures sa galanterie chevaleresque, ses tournois, sa poésie, son tour oriental et ses romances, eut alors son Lope de Véga, et depuis son Caldéron, qui montrèrent de l'élévation, de la fécondité, et un génie théâtral. L'Angleterre eut son Shakespeare, le Portugal son Camoëns, que l'admiration nationale surnomma le Virgile portugais. Son poëme de la Lusiade manque d'invention; mais il retrace dans plusieurs endroits l'élévation d'Homère, et, dans l'épisode d'Inès de Castro, l'expression touchante de Virgile. Nous ne jetons ici qu'un coup-d'œil rapide sur ces auteurs, nous proposant de traiter de la littérature étrangère dans le second volume de ce cours.

Le Nord n'avoit rien produit dans les arts de l'imagination : mais il s'illustroit par les services qu'il rendoit aux sciences. Copernic plaçait le soleil au centre du monde; Galilée rendoit sensibles aux yeux les vérités enseignées par Copernic. Le hollandais Métius venoit d'inventer les verres d'optique; Galilée, à l'aide de cette découverte, montra de nouveaux astres dans les cieux; Toricelli, son disciple, fit connoître la pesanteur de l'air. En Allemagne, Tycobrahé et Képler, dignes précurseurs de Newton, dédommagèrent leur patrie de ce qui lui manquoit du côté des

arts d'agrément; et l'Angleterre opposoit à ces savans le chancelier Bâcon, surnommé le *Père* de la Physique expérimentale.

La France se distingua plus tard dans tous les genres; mais elle surpassa dans plusieurs les nations qui l'avaient précédée. Descartes n'étoit pas né; l'historien de Thou pouvoit être réclamé par les Latins, dont il avoit emprunté le langage et l'élégance; le théâtre français, devenu le premier du monde, n'existoit pas alors. Amyot, traducteur de Plutarque, le poëte Marot, se firent remarquer par un caractère de naïveté qui est encore senti aujourd'hui parmi nous. Les malheureux efforts de Ronsard, pour transporter dans le français le grec et le latin, prouvoient qu'inutilement rempli du génie des anciennes langues, il n'étoit pas en état de saisir celui qui étoit propre à la sienne : deux hommes seuls, mais sous des rapports aussi éloignés que les degres de leur mérite, peuvent attirer l'attention; Rabelais et Montaigne. Le premier, aussi naturellement gai que le second est naturellement raisonnable, abusa presque toujours de sa gaîté, qu'il laissa aller jusqu'à la plus basse, la plus licencieuse bouffonnerie.

Montaigne avoit un esprit d'une trempe supérieure; il avoit voyagé et beaucoup lu; il fondit son érudition dans la philosophie; il attaqua non-seulement les vices et les abus de son temps, mais l'homme tout entier, tel qu'il est par-tout, et qu'il vouloit examiner

en s'examinant lui-même. Que d'idées sur tous les sujets! quel trésor de bon sens! que de confidences où son histoire est aussi celle des lecteurs! heureux qui trouvera la sienne propre dans le chapitre sur l'amitié, qui a immortalisé Montaigne et son ami!

Nous avançons vers le dix-septième siècle, qui fut enfin celui de la France. La langue commençoit à s'épurer; elle prenoit des formes plus exactes, un ton plus noble et plus soutenu dans les vers de Malherbe et dans la prose de Balzac; mais ce dernier, seulement occupé de l'arrangement des mots, est tombé dans l'oubli malgré les services qu'il rendit à notre langue. Cependant l'enflure espagnole et l'affectation italienne régnèrent encore long-temps en France. La Marianne de Tristan, dit L'Hermite, la Sophonisbe de Mairet, sont infectées de ce vice de style; et c'étoient encore les merveilles de notre théâtre au moment où Corneille donna le Cid. La comédie, également calquée sur celle d'Italie et d'Espagne, n'étoit qu'une espèce de roman dialogué, une suite d'incidens sans vraisemblance et sans décence; elle n'étoit que ce qu'on appelle encore aujourd'hui *imbroglio*, et régna ainsi jusqu'à Molière. Le style n'étoit pas meilleur que le fond; c'étoient des farces italiennes, le jargon de Trivelin et de Scaramouche. Ce bas comique, fait pour la populace et non pour les honnêtes gens, étoit en profession de plaire au point

que, même dans les comédies héroïques, ou tragi-comédies, il y avoit toujours un bouffon qui étoit le *gracioso* espagnol. Ce goût pour la bouffonnerie donna naissance au genre burlesque dont Scarron fut le héros. Mais, pour réunir ces deux extrêmes du mauvais goût, il régnoit en même temps une autre sorte de travers, le style précieux, qui est l'abus de la délicatesse, comme le burlesque est l'abus de la gaîté. La société de l'hôtel de Rambouillet contribua à mettre en faveur ce langage obscur et affecté qu'on prenoit pour l'exquise politesse. On se rappelle que Richelieu, Condé, Montausier, fréquentoient cette société, et que les gens de lettres à la mode étoient Chapelain, Ménage, Voiture, etc.

Le goût ouvrit enfin son école à Port-Royal; malheureusement les grands hommes qui la composoient se livrèrent, par esprit de secte, à des querelles qui troublèrent leur siècle: mais, héritiers et disciples de la littérature des anciens, nous ne voyons en eux que les bienfaiteurs des lettres; les études qu'ils dirigeoient, leurs principes de grammaire et de logique, leurs livres élémentaires, enfin tous leurs ouvrages écrits sainement et avec pureté, voilà ce qui servit à consommer la révolution que le goût attendoit pour éclairer le génie. C'est de Port-Royal que sont sortis Pascal et Racine: Pascal, qui nous donna le premier ouvrage où les règles de la langue française furent fixées; Racine, le modèle éternel de la poésie française.

Après avoir placé sous les yeux de nos jeunes lectrices ce tableau général de la restauration des lettres, nous allons revenir sur nos pas pour connoître les chefs-d'œuvre qui illustrèrent nos trois grands siècles littéraires.

TROUBADOURS.

L'IDIÔME provençal, auquel le Dante trouvoit tant de charme, est le premier langage que la poésie ait parlé parmi nous; et les Troubadours furent nos premiers poëtes. Ils empruntèrent la rime des Arabes ou Maures d'Espagne: nous avons vu, dans notre Introduction, qu'elle est de la plus haute antiquité.

Les Troubadours professoient *la gaie science*, ou *le gai savoir;* c'est ainsi qu'ils nommoient la poésie: ils s'appeloient encore *Ménestriers*, ou *Jongleurs*, ou même *Trouvères;* ceux qui portèrent ces derniers noms n'étoient point nés sous le beau ciel de la Provence, mais en Picardie. Les Troubadours étoient à la fois poëtes, musiciens et guerriers, et couroient le monde en chantant les dames; ils furent honorés et recherchés; leur profession eut bientôt tant d'éclat et d'avantages, que plusieurs souverains se glorifièrent du titre de Troubadour.

On nommoit leurs poésies, tour à tour, Sirventes, Tensons ou Jeux-Parties, Pastourelles, Novelles ou Contes. Les Sirventes

sont des poésies historiques dont l'éloge ou la satire est le fond; leurs Pastourelles se distinguent par la naïveté, par des entretiens remplis de tendresse et d'innocence : la Tenson ou Jeu-Partie est un dialogue en couplets alternatifs; ils s'attaquoient, se défendoient, et soutenoient une opinion qu'ils avoient avancée sur le sentiment. Pour donner une idée du génie des Troubadours, nous citerons le Sirvente de Rambaud de Valquieras, extrait par Millot dans son histoire des Troubadours. Ce Sirvente est adressé au marquis de Montferrat, frère du fameux Conrad qui, dans les croisades, étoit devenu prince de Tyr; Boniface de Montferrat fut, comme son père, choisi pour être chef d'une croisade; Valquieras lui parle ainsi :

SIRVENTE.

« On peut voir maintenant que Dieu se plaît à récompenser les bons; il a élevé la gloire du marquis de Montferrat par-dessus les plus braves; que les Croisés de Champagne et de France l'ont demandé au ciel comme le meilleur de tous pour recouvrer le sépulcre. Ce preux monarque, Dieu lui a donné de courageux vassaux, de grandes terres, de grandes richesses, pour leur assurer le succès. Vaillant marquis, seigneur de Montferrat, je remercie Dieu dont vous avez reçu autant d'honneur; car nul chrétien,

portant couronne, n'a plus conquis, plus dépensé, plus donné que vous.

« En vous j'ai trouvé un bon seigneur qui m'a nourri, équipé, élevé d'un bas état assez haut; qui de rien m'a fait un chevalier prisé, agréé en tout, et loué des dames. Je vous ai servi de bonne foi et de bon cœur; en maint lieu, j'ai défendu les dames avec vous; j'ai, avec vous, chevauché en mainte guerre. J'ai perdu et gagné, reçu et donné des coups.... Je vous ai aidé à conquérir des empires, des royaumes, duchés, terres étrangères, îles et comtés; à prendre des princes, des rois; à vaincre chevaliers armés, à forcer villes et palais; avec vous j'ai chassé l'empereur de Romanie, que vous avez dépouillé pour donner l'empire à un autre; et, si par vous je n'étois élevé en grande richesse, il ne paroîtroit pas que j'eusse été avec vous, ni que je vous eusse servi : vous savez, seigneur, que c'est la pure vérité.

« Quand nous assaillîmes Azastrigo, 400 chevaliers vous poursuivirent à force d'éperons; avec dix compagnons seulement, vous retournâtes sur eux, et ils vous craignirent plus que la grue ne craint le faucon; j'allois à vous, vous aviez grand besoin de moi; nous relevâmes le marquis d'Albert qu'on avoit désarçonné. J'ai été en dure prison pour vous avoir servi utilement dans vos guerres. J'ai livré beaucoup d'assauts, brûlé nombre de maisons, fait quantité de bons

coups, et, vous le savez, je n'en ai guère été payé. A Messine, je vous couvris de mon manteau; je vins bien à propos au combat, tandis que vous aviez au visage et à la poitrine carreaux, lances, épées, flèches et coutelas; et, quand vous prîtes Rondasse, Falerno, Palerme, Calatagiao, je fus le premier sous votre bannière.

« Puis, quand vous allâtes à la croisade, je n'avois point envie, Dieu me le pardonne, de passer outre-mer; mais, pour me rendre à vos instances, je pris la croix, et je fis ma confession.... J'allai sous votre étendard vers Bluquerue (palais de Constantinople); je portois des armes aussi lourdes que celles d'un Brabançon; je combattis sur le perron au-dessus de la tour, et je fus blessé au travers de mon armure; je combattis si près de Pulau, que ce félon empereur grec fut abattu, ce méchant, qui avoit tué son frère en trahison. Quand il vit la flamme et la fumée, les murailles percées en plusieurs endroits; quand il vous vit, dans la campagne, combattre à outrance, gaiement et sans vous épargner (vous étiez un contre cent); quand il vit les comtes de Flandre, Français, Bretons, Allemands, Lombards, Bourguignons, Espagnols, Gascons, Provençaux, tous en bataille, infanterie et cavalerie, cet empereur ayant le cœur aux talons, ces vils Grecs se sauvèrent de toute leur force sans tourner bride, pendant une lieue; nous les pour-

suivîmes comme le loup l'agneau; c'étoient les aiglons, et nous les vautours. L'empereur s'enfuit à la dérobée, nous laissant le palais de Bucaléon, et sa fille si gentille. Vous savez, et tous ceux qui sont avec vous le savent, que je ne dis pas un mot qui ne soit vrai. J'ajoute que votre renommée s'est tellement accrue par mes vers et par mes chansons, qu'elle ira jusqu'à la dernière postérité : lorsque bon vassal sert bon seigneur, il lui en revient honneur et profit, récompense; c'est pourquoi j'attends de vous bon profit et bons présens.

« Seigneur marquis, je veux rappeler tous les hauts faits de vos premières campagnes : donner des leçons est notre devoir; et les faits éclatans de votre jeunesse doivent servir d'instruction à ceux qui voudront marcher dans le chemin de la gloire, etc. »

Le Sirvente est beaucoup trop long pour être rapporté ici tout entier; et même nous n'en offrons une si grande partie que parce qu'elle prouve à la fois l'esprit de chevalerie qui animoit les Troubadours, et les mœurs du temps.

A l'histoire des Troubadours se rattache celle de la première de nos académies, nommée *les Jeux floraux*. Plusieurs citoyens de la ville de Toulouse s'assemblèrent dans un jardin du faubourg des Augustines, et, à l'exemple du fameux Académus d'Athènes, qui réunissoit dans ses vastes jardins tous les

hommes célèbres de la Grèce, ils convoquèrent, par une lettre écrite en langue provençale, les poëtes des différentes villes de France, à venir réciter les meilleures productions, le premier mai suivant, dans la ville de Toulouse, promettant à l'auteur qui réuniroit le plus de suffrages, une violette d'or. L'assemblée n'eut lieu que le 3 mai 1325; elle fut nombreuse, et le prix fut adjugé à une Hymne à la Vierge, composée par Vidal de Castelnaudari. Dans les assemblées suivantes, on ajouta deux nouveaux prix au premier; c'étoit une églantine et un souci d'argent. Cette institution étoit presque anéantie lorsque Clémence Isaure, que l'on fait descendre des comtes de Toulouse, donna par son testament, au quinzième siècle, une partie de ses biens à l'académie des Jeux floraux, dont elle fut, dit-on, la restauratrice. Cette académie s'assemble encore le 3 mai de chaque année, et distribue cinq fleurs d'or ou d'argent aux pièces de vers jugées dignes de cette faveur.

Les Troubadours fleurirent depuis le onzième siècle jusqu'au quatorzième; ce fut le terme de leur prospérité : ils firent place alors aux poëtes français, c'est-à-dire à ceux qui écrivirent en langue *romance*, formée d'un mélange du celte et du latin, et qui, par la suite, s'appela *Langue française*. Il paroît que, vers le douzième siècle, elle commença à avoir des articles.

Des chansons et des fabliaux, voilà nos essais poétiques; plusieurs auteurs du Siècle de Louis XIV ont emprunté, de ces premières productions, le sujet de leurs ouvrages. Pétrarque en a tiré un grand nombre de ses nouvelles, et Molière quelques scènes. Si leur langage est aujourd'hui difficile à entendre, on y trouve une manière de raconter qui n'est pas sans agrémens. Nos chansons s'appellent encore *Romances*, du nom que l'on donnoit à la langue française, et que l'on distinguoit ainsi de l'idiôme provençal.

Nous avons des chansons provençales de Guillaume, comte de Poitou, et des chansons en langue romance, de Thibaut, comte de Champagne, qui célébra la reine Blanche. Ce fut au treizième siècle que parut le roman de la Rose, commencé par Lorris, et fini par Jean de Meun. Cet essai de notre poésie, encore dans son enfance, est celui qui eut le plus de réputation.

La ballade, le rondeau, le triolet, toutes ces sortes de poésies à refrain, furent en vogue jusqu'au seizième siècle. Charles d'Orléans, père de Louis XII, et Villon, tournèrent le rondeau et la ballade avec facilité. Voici des vers de Charles d'Orléans sur le retour du printemps : il faut, en les lisant, se rappeller de quelle date ils sont.

Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure, et de pluie;

Il s'est vêtu de broderie,
D'un soleil luisant, clair et beau.
Il n'est ni bête, ni oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie:
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure, et de pluie.

Toutes les mesures de vers étoient alors en usage, excepté l'hexamètre ou alexandrin, nommé ainsi, à ce que l'on croit, d'un poëme intitulé *Alexandre*, qui parut au douzième siècle, dans lequel ce vers fut employé pour la première fois. On trouve, dans Crétin et dans Martial de Paris, des vers de quatre ou cinq syllabes. Ce Martial vivoit sous Charles VII; il composa une Élégie sur la mort de ce prince.

SEIZIÈME SIÈCLE,

OU

SIÈCLE DES MÉDICIS ET DE FRANÇOIS Ier.

Nous avons déjà dit que les Médicis avoient rappelé les arts à Florence; Jean de Médicis, élu pape en 1513, porta sur un plus vaste théâtre le goût des sciences, et la libéralité dont Cosme et Pierre de Médicis avoient donné l'exemple lorsqu'ils gouvernoient leur république. Une protection éclatante et généreuse accordée aux talens, un génie qui sait les apprécier, des récompenses qui les secondent, des distinctions qui les encouragent, méritèrent à Léon X la gloire de donner son nom à son siècle, qui dut aussi, aux mêmes titres, porter celui de François Ier. Ce roi, surnommé le père des lettres, aussi spirituel que courageux et galant, cultiva lui-même la poésie. L'esprit de chevalerie qui l'animoit, la dignité et la grâce de ses manières, la magnificence de ses fêtes, polirent sa cour, tandis que les gens de lettres, cherchant à mériter les regards d'un prince à qui les arts savoient plaire, faisoient chaque jour de nouveaux efforts. Ce monarque, qui réunissoit

dans sa personne les dons heureux qui font les héros, et qui forment les génies aimables, invita à sa cour les savans de toutes les nations, fonda des colléges, établit des imprimeries, et fit adopter à la jurisprudence la langue française au lieu de la langue latine, qui étoit encore en usage dans les arrêts et dans les contrats. Quelques pièces de vers qui nous restent de ce roi prouvent que si les soins du gouvernement, que si la guerre et la gloire lui eussent permis de cultiver davantage la poésie, il eût brillé avec éclat parmi les bons poëtes de son siècle; on en jugera par cette épitaphe, dont il honora le tombeau de la belle Laure, déjà si célèbre par les chants de Pétrarque :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue, et le savoir,
Furent vaincus de l'amant par l'aimée.
O gentille ame! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surpasse le disant.

Il est à remarquer que ces vers n'ont aucun des défauts qui régnèrent encore long-temps après Marot dans la poésie française, comme nous le verrons par la suite.

CLOTILDE DE SURVILLE.

Eléonore Clotilde de Surville avoit écrit, pendant le quinzième siècle, sous Charles VIII. Ce roi aimoit les vers, et en composa lui-même.

Des héroïdes, des rondeaux, des ballades, des chansons, forment ce recueil de poésie qui n'a paru que de nos jours, et qui fut publié par M. Vanderbourg. Ces vers, pleins de graces et de sentiment, ont, malgré leur vieux langage, un charme inexprimable. Clotilde écrivait dans le même temps que Jean Marot, dont la réputation fut éclipsée par celle de son fils Clément Marot. Elle fut recherchée par Marguerite d'Écosse, belle-fille de Charles VII. Alain Chartier l'attaqua dans ses écrits; Catherine de Pisan l'admira dès son enfance. Malgré les preuves du talent reconnu de cette muse, une foule de littérateurs se refusent à lui attribuer les vers qui nous sont donnés pour avoir été composés par elle. Sans entrer dans une discussion sur laquelle il seroit difficile, et même impossible, de prononcer d'une manière certaine, nous nous bornerons à supposer qu'elle a écrit, que ses ouvrages ont pu être retouchés, que peut-être même on y a ajouté quelques pièces qui ne sont point d'elle, et nous citerons cette Chanson si naïve et si tendre, où l'on retrouve toute la délicatesse et l'amour maternel qui caractérisent les écrits des femmes.

Verselets à mon premier né.

REFRAIN.

O cher enfantelet! vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé;

Dors, petiot; clos, ami, sur le seyn de ta mère
  Ton doux œillet par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
  Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moi!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre...
  Ainz il m'est doulx ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
  Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
  Bien ton soubriz cent fois m'ait enchanté.

O cher enfantelet! etc.

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre,
  Tu soubriraz à mes regards joyeulx...,
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
  Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore!
  Cher enfançon, mon soulcy, mon amour!
Te voy toujours, et veux te voir encore;
  Pour ce trop brief me sembleut nuit et jour.

O cher enfantelet! etc.

Quand te voyra cestuy dont tu reçus la vie,
  Mon jeune époux, le plus beau des humains!
Oui, deja cuyde voir ta mère aux cieulx ravie,
  Que tends vers lui tes innocentes mains!

Comme ira se duysant à ta prime caresse!
  Aux miens baisers com't'ira disputant!
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyser sa tendresse,
  A sa Clotilde en garde tout autant.

Qu'aura plaisir, en toi, de cerner son ymaige,
  Ses grands yeulx vairs, vifs, et pourtant si doulx!
Ce front noble, et ce tour gracieulx d'ung vizaige,
  Dont l'amour mesme eût fort esté jaloux!

O cher enfantelet! etc.

Te parle et ne m'entends.... Eh! que dis-je? insensée!
  Plus n'oyroit-il, quand fût moult éveillé...
Povre chier enfançon! des fils de ta pensée
  L'eschevelet n'est encor débroillé....

Tretous avons esté, comme ez toi, dans ceste heure;
  Triste rayzon que trop tost n'adviendra!
En la paix dont jouys, s'est possible, demeure;
  A tes beaux jours même il t'en souviendra.

O cher enfantelet, etc.

CLÉMENT MAROT.

Marot étoit valet de chambre de Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre. Le nom de Marot est plus remarquable dans l'histoire de notre poésie, par le talent qui brille dans ses ouvrages, que par les progrès qu'il fit faire à notre versification : ces progrès furent très-lents jusqu'à Malherbe. On trouve dans ses vers les deux vices qui dominèrent avant et après lui; l'*hiatus*, ou rencontre de deux voyelles, et le manque de l'alternative nécessaire entre les rimes masculines et les rimes féminines. Cependant il contribua à l'harmonie du vers en supprimant l'*e* muet au premier hémistiche. Marot fut très-supérieur à ceux qui l'ont précédé, et à ceux qui l'ont suivi, jusqu'à Malherbe. La nature l'avait doué de la grace; son style est plein de charme, et ce charme tient à une naïveté de tournure et d'expression qui se joint à la délicatesse des idées et des sentimens : personne n'a mieux connu le vrai ton de l'épigramme, du madrigal, du style épis-

tolaire; c'est dans le beau siècle de Louis XIV que Boileau a dit :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

Rien n'est plus galant et plus tendre que ses chansons, dont les pensées sont sans cesse retournées par nos rimeurs, mais avec moins de grace et de naïveté. Malgré l'imperfection du langage, ses poésies sont légères, agréables, et d'une finesse qui séduit le goût.

Le chef-d'œuvre de Marot, dans le genre de l'épître, est celle où il raconte à François I[er] comment il a été volé par son valet; ôtez ce qui a vieilli dans les termes et la construction, c'est d'ailleurs un modèle de narration, de finesse et de bonne plaisanterie. Nous citerons ce fragment :

On dit bien vrai : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en amène une,
Ou deux, ou trois avec elle : vous, Sire,
Votre cœur noble en sauroit bien que dire;
Et moi, chétif, qui ne suis roi, ni rien,
L'ai éprouvé, et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment va la besogne.
J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne, et assuré menteur,
Pipeur, voleur, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent lieues à la ronde :
A cela près, le meilleur fils du monde.
Ce vénérable Illot fut averti
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume.
Il se leva plutôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Et vous la met très-bien sous son aisselle;

Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne crois pas que ce fût pour la rendre;
Car onc depuis n'en entendis parler.
Bref, le villain ne s'en voulut aller,
Pour si petit; mais encore il me happe,
Saye et bonnets, chausse, pourpoint, et cape.
De mes habits en effet il pilla
Tout le plus beau, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi être,
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maître.
Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique, et s'en va . . . .
, ...
Si, cependant, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requête ou demande.
Je ne veux pas à ces gens ressembler,
Qui n'ont souci autre que d'assembler;
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter;
Je ne dis pas, si vous voulez prêter,
Que ne le prenne; il n'est point de prêteur
Qui, s'il le veut, ne rencontre un depteur.
Et, savez-vous, Sire, comment je paye?
Nul ne le sait à moins qu'il ne l'essaye.
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et je vous veux faire encore un beau tour.
A cette fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule
A vous payer, sans usure s'entend,
Quand on verra tout le monde content;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre los et renom finira, etc., etc.
. . . .
. . . .

Marot, ayant d'abord fait des vers pour Diane de Poitiers, en composa ensuite contre

cette fameuse beauté, qui profita de l'absence de François Ier, et de son crédit sur Henri, alors dauphin de France, pour faire renfermer Marot comme criminel d'état. C'est du fond de son cachot qu'il adressa au roi sa pièce de l'Enfer; car sa verve et sa gaîté ne l'abandonnèrent jamais : ces vers, et la protection de Marguerite de Valois, lui obtinrent bientôt sa liberté. Comme rien n'est si aisé que de trouver des torts à ceux qui ont la tête vive et le cœur bon, Marot fut souvent accusé par la jalousie. Il étoit d'ailleurs protestant, et fut plusieurs fois contraint à sortir du royaume : il mourut à Genève, après une vie agitée, mais qui ne fut point malheureuse, parce qu'il conserva le goût de la poésie et une imagination riante.

Si Marot n'eut pas la gloire de perfectionner ses contemporains, sinon son ami St. Gelais, dont il nous reste quelques épigrammes, il eut une singulière destinée. Plus de 200 ans après sa mort, et lorsque la langue étoit si différente de la sienne, vint la mode de ce qu'on appela le *marotisme*. Rousseau, dont on admire le beau langage dans ses poésies lyriques, s'avisa, dans ses épîtres et dans ses allégories, de rétrograder jusqu'au quinzième siècle; et cet exemple eut une foule d'imitateurs.

DUBELLOY ET RONSARD.

Dubelloy et Ronsard furent les premiers

qui essayèrent de donner à la poésie un ton plus noble, et d'y transporter quelques-unes des beautés qu'ils avaient aperçues chez les Latins et chez les Grecs. On étudioit cette dernière langue, en France, depuis environ quarante ans. Ce fut Tiferne ou Tiphernes, né à Tipherne en Italie, très-savant dans la connaissance du grec, qui en donna les premières leçons, à Venise et à Paris, vers l'an 1480.

Ronsard est aussi décrié aujourd'hui, qu'il fut admiré. On ne peut réciter de lui quatre vers de suite, tandis que l'on sait par cœur ceux de Marot, qui vivoit trente ans avant lui; cela tient à son étrange diction, car il étoit né avec du talent, de la verve poétique. On trouve, dans ses vers, des traits d'esprit, qui, revêtus d'expressions moins baroques, feraient honneur aux meilleurs poëtes; ce qui le jeta dans le galimatias, ce fut l'envie de devenir le législateur du Parnasse. Boileau a très-bien jugé ce poëte, lorsqu'il a dit:

Ronsard, qui le suivit (Marot), par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Jamais poëte ne reçut plus d'honneur que Ronsard. L'Académie des jeux floraux de Toulouse, au lieu du prix ordinaire, décida qu'on lui feroit présent d'une Minerve d'argent massif. Marie Stuart, reine d'Écosse, lui

fit un magnifique présent. Les rois de France, Henri II, François II, partagèrent cette admiration. Charles IX lui fit des vers. Cependant rien n'est plus ridicule que ses idylles; son poëme de la Franciade est un exemple de la platitude où peut tomber un homme qui s'essaie dans tous les genres, sans consulter celui auquel il est propre; l'admiration qu'il inspira tient à la pompe de ses vers qui éblouit alors, parce qu'elle ressembloit au grec et au latin, qui étoient ce qu'on estimoit le plus. Voici quelques-uns des vers de Ronsard, adressés au cardinal de Lorraine, que l'on peut lire encore avec intérêt.

Il ne faut pas toujours languir embesogné
Sous le souci public, ni porter refrogné
Toujours un triste front; il faut qu'on se défâche,
Et que l'arc trop tendu quelquefois se délâche.
Après un fâcheux soir vient un beau lendemain;
Et le grand Jupiter, de cette même main
Dont il lance la foudre, il prend la pleine coupe,
Et s'assied tout joyeux au milieu de sa troupe.
Après un triste hiver, un printemps radouci
Renaît avec les fleurs : il nous faut vivre ainsi,
Et chercher les plaisirs aux ennuis tout contraires,
Pour retourner après plus dispos aux affaires.

DESPORTES.

Desportes*, chanoine de la Sainte Chapelle, lecteur de Henri III, écrivit plus purement que Ronsard. Ses poésies annoncent une imagination douce et brillante; les expressions en sont naturelles et délicates, le style simple et gracieux; son caractère étoit aimable, fa-

cile, doux, et son cœur bienfaisant. Charles IX le combla de bienfaits, qu'il se plut à répandre à son tour sur les gens de lettres. On lira de lui ce sonnet avec plaisir :

Je vous entends fort bien ; ce propos gracieux,
Ce regard dérobé, cet aimable sourire,
Sans me le déchiffrer, je sais ce qu'il veut dire ;
C'est qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans, Titan n'est pas plus vieux ;
Je vois déja pour moi s'ouvrir le sombre empire :
Toutefois votre cœur à mon amour soupire ;
Vous en faites la triste, et vous plaignez des Cieux.

Le peintre étoit un sot, qui, selon son caprice,
Nous peignit Cupidon un enfant sans malice,
Garni d'arcs et de traits, mais nu d'accoutremens.

Il falloit pour carquois une bourse lui pendre,
L'habiller de clinquant, et lui faire répandre
Rubis à pleines mains, perles, et diamans.

ODES.

MALHERBE.

Malherbe fut parmi nous le créateur de la poésie lyrique ; il en a l'enthousiasme. Au bout de trois siècles, on cite encore nombre de morceaux de lui qui sont d'une grande beauté ; voici ce qu'en a dit Boileau :

Enfin Malherbe vint, qui le premier en France
Fit sentir dans ses vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit sa muse aux règles du devoir.

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut, ses lois et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Malherbe étudia les anciens, mais il n'y puisa que cette douce harmonie, cette simplicité qui les distinguent; il imita les mouvemens de Pindare et la raison d'Horace. Telle est cette belle paraphrase sur la grandeur périssable des rois :

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Là se perdent les noms de maître de la terre,
D'arbitre de la paix, de foudre de la guerre:
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que la fortune
A faits leurs serviteurs.

Voici un exemple du beau feu qui doit animer l'ode. Ces vers sont adressés à Louis XIII partant pour l'expédition de La Rochelle : on peut cependant reprocher à la première strophe une inversion vicieuse, et l'on trouvera dans la troisième quelques expressions qui ont vieilli.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,

Est au bord du Charente, en son habit de gloire,
    Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
    Il est temps de marcher.

Que sa *façon* est *brave*, et sa *mine* assurée!
Qu'elle a fait richement son armure *étoffer*,
Et que l'on connoît bien, à la voir si parée,
    Que tu vas triompher!

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre,
La rage ambitieuse à ses yeux apparut,
Elle sauva le ciel, et lança le tonnerre
    Dont Briare mourut. etc.

. . . .

Le charme de ses vers à son ami Dupérier est inexprimable. Les premiers vers sont foibles; mais les derniers sont d'une parfaite beauté.

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle!
    Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
    L'augmenteront toujours!

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
    Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
    Ne se retrouve pas?

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
    On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
    Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
    Est sujet à ses lois;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Elle étoit de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

POËTES TRAGIQUES.

Nous ne parlerons pas du premier âge du Théâtre français; on ne doit pas même donner ce nom aux tréteaux des Pères de la Passion, des Enfans Sans Souci, et des Clercs de la Bazoche, quoique la nomenclature des auteurs des *Mystères et des Moralistes* (titres de nos anciennes pièces) soit presque aussi nombreuse que celle de nos poètes dramatiques depuis Corneille.

JODELLE.

Avant Jodelle, à l'imitation des Grecs, qui célébroient leurs Dieux par des récits ou des chants, nos premiers poètes prétendus tragiques s'attachèrent à représenter les mystères de notre religion, sans s'assujettir à aucune des règles de l'art dramatique. Jodelle a le premier distribué les tragédies en actes, les actes en scènes, et rappelé les trois unités prescrites par Aristote. Sans prendre ses sujets chez les Grecs, il traita à leur manière ceux de Cléopâtre, de Dion, sa comédie d'Eugène.

Sa Cléopatre fut jouée par plusieurs auteurs devant Henri II et toute sa cour. Jodelle, jeune alors et d'une figure aimable, représentoit la reine d'Égypte; cette représentation eut un grand succès; le roi accorda au poëte une pension de 500 écus : s'il fut effacé par ses rivaux, il a le mérite de faire époque dans notre littérature dramatique. Son ami, Jean de la Péruze, composa une Médée imitée de Sénèque. Grévin fit jouer au collége de Beauvais une mort de César, dont la versification est meilleure que celle de Jodelle. Jean de la Taille imita dans sa pièce des Gabaonites les Troyennes d'Euripide; un autre, dans une pièce intitulée *Jephté*, transporta quelques scènes de l'Iphigénie en Aulide: Garnier composa une Thebaïde; mais toutes ces imitations étoient défigurées par le mauvais goût des imitateurs. Pour donner une idée du style de nos premiers poëtes tragiques, nous citerons ces vers de Grévin dans la mort de César :

Alors qu'on parlera de César et de Rome,
Qu'on se souviénne aussi qu'il a été un homme,
Un *Brute* (Brutus), ce vengeur de toute cruauté,
Qui auroit d'un seul coup gagné la liberté.
Quand on dira : César fut maître d'un empire,
Qu'on dise quand et quand *Brute* le sut occire.
Quand on dira : César fut premier empereur,
Qu'on dise quand et quand *Brute* en fut le vengeur.

Tristan, dit l'Ermite, composa une tragédie de Marianne, dans laquelle l'acteur Mondory pensa mourir des efforts qu'il fit

pour rendre les fureurs d'Hérode. Ainsi s'exprime le poëte dans la scène où Narbal apprend au roi que le supplice de Marianne est exécuté. Hérode dit au soleil :

Astre sans connoissance et sans ressentiment,
Tu portes la lumière avec aveuglement.
Si l'immortelle main qui te donne la flamme,
En te donnant un corps, l'avoit pourvu d'une ame,
Tu serois plus sensible au sujet de mon deuil ;
De ton lit aujourd'hui tu ferois ton cercueil, etc.

Il ajoute, en s'adressant à Narbal :

Auroit-on dissipé ce recueil de miracles ?
Auroit-on fait cesser mes célestes oracles ?
Auroit-on de la sorte emporté tout mon bien ?
Et ce qui fut mon tout, ne seroit-il plus rien ?
. . . .
Tu dis qu'on a détruit ce chef-d'œuvre des cieux !

A quoi Narbal répond :

Sire, avecque regret je l'ai vu de mes yeux.
HÉRODE.
Viens m'en conter au long la déplorable histoire.

En lisant ces essais informes, on ne peut assez admirer Corneille, dont la savante main écarta les lambeaux qui rendoient Melpomène méconnoissable, et la revêtit d'une robe majestueuse.

COURS
DE LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

SECONDE PARTIE.

COURS DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE.

SIÈCLE DE LOUIS XIV, DIT LE GRAND.

Ce fut en 1643, et dès l'âge de cinq ans, que Louis XIV commença ce long règne qui réunit tous les genres de gloire.

Cinq jours après que le jeune roi fut monté sur le trône, ses armées étoient déja victorieuses : le duc d'Enghien battoit les Espagnols dans les plaines de Rocroi, s'emparoit de Thionville, tandis que l'amiral de Brézé dissipoit leurs flottes devant Carthagène, que le duc d'Orléans soumettoit Gravelines, et que le maréchal de Turenne, triomphant des Bavarois, prenoit Philisbourg, et trente villes d'Allemagne.

Louis XIV, vaillant, beau, spirituel et magnifique, se présente aux yeux de la postérité comme un génie protecteur autour duquel se rassemblent une foule de héros, de poëtes, d'orateurs, d'historiens, de peintres célèbres : des triomphes, des chefs-d'œuvre,

des monumens brillent de toutes parts; l'académie des sciences et belles-lettres, celle de peinture, l'Observatoire, les Invalides, Saint-Cyr, les châteaux des Tuileries, de Trianon, de Marly, le canal du Languedoc, prouvent à-la-fois la splendeur, le goût, la bienfaisance et la sagesse du monarque, et lui ont mérité, autant que ses conquêtes, le surnom de *Grand*, et la gloire de donner son nom au plus beau siècle dont s'honore la France.

POÉSIE LYRIQUE.

L'ÉLÉGIE.

ROUSSEAU.

Rousseau, surnommé *le grand Rousseau*, naquit en 1669. Si ses querelles avec Voltaire nous ont fait croire qu'il appartenoit au dix-huitième siècle, c'est une erreur. Rousseau avoit composé presque tous ses ouvrages avant la mort de Louis XIV; ses Psaumes et ses Cantates parurent en 1710.

Dans le genre lyrique, ce poëte n'a point de rival. Beaucoup de gens de lettres regardent ses Psaumes comme ce qu'il a écrit de plus parfait. A l'élégance, à la noblesse, à l'harmonie, à la richesse qu'on y admire, il faut joindre l'onction qu'il avoit puisée dans l'original. Tant que l'on aura parmi nous l'idée

de la belle poésie, Rousseau sera regardé comme le génie le plus étonnant que notre nation ait produit. L'ode, cette épreuve des grands talens, a été sur-tout le genre où il a déployé toutes les richesses de son imagination. Son pinceau, tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, et toujours facile, réunit le beau désordre de Pindare, les graces d'Anacréon, la saine raison d'Horace, et la pompe majestueuse de Malherbe. Peut-on lire la plupart de ses Cantiques sans être attendri par la douceur, l'énergie et la chaleur qui y règnent? Jamais la poésie fut-elle plus touchante que dans ce Cantique d'Ézéchias?

CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
. . . .
A cette image sanglante,
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,

Je suis comme l'hirondelle
Sous la griffe du vautour.

Grand Dieu! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Et de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

. . . .

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir,
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la Nuit sombre:
O Nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisois à l'Aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame, etc., etc.

L'ode de Rousseau au prince Eugène, son ode à la Fortune, sa belle cantate de Circé, sont généralement connues et admirées. Ses cantates sont des morceaux achevés, et c'est un genre de poésie dont Rousseau a enrichi notre langue. Les Italiens s'étoient exercés avant lui dans la Cantate. Mais, en les imitant, il les a tellement surpassés par la justesse du plan, les graces du récit, le coloris des images, la richesse des descriptions, la vivacité d'une poésie toujours harmonieuse,

qu'on peut le regarder comme un modèle, et oublier qu'il dut à l'Italie la première idée de ce beau genre de poésie.

POÉSIE ÉPIQUE.

La seule couronne qui ait manqué au siècle de Louis XIV, est celle de l'Épopée. C'est sans contredit le genre d'ouvrage le plus difficile de tous. Malgré ses difficultés, les poëtes épiques parurent en foule pendant le dix-septième siècle. C'étoit, à la vérité, des hommes à peu près sans talent. L'Alaric de Scudéry, le Clovis de Desmarets, la Pucelle de Chapelain, le Childebrand de Sainte-Garde, le Moïse de Saint-Amant, furent appréciés à leur juste valeur, même par leurs contemporains. Parmi ces poëmes ensevelis dans l'oubli, on distingue pourtant le Saint-Louis, ou la Sainte-Couronne reconquise, de Lemoine; mais une imagination trop impétueuse et trop féconde, une verve sans règle et sans frein, un style trop brillant et sans correction, et le mauvais goût qui régnoit encore, privent Lemoine de se voir placé parmi les grands poëtes de sa nation. Son poëme offre des richesses qui, souvent barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise et l'admiration.

POÉSIE DRAMATIQUE.

LA TRAGÉDIE.

LE GRAND CORNEILLE.

Pierre Corneille fut le plus étonnant de nos poëtes, et le père de notre tragédie. Avant lui, la barbarie régnoit encore sur notre Théâtre. Jamais personne n'a porté plus loin que lui les ressources de l'imagination, et l'énergie du sentiment; jamais personne ne l'a surpassé dans l'art unique de créer des plans hardis, de varier le choix du sujet, de donner à ses personnages une ame, une dignité, une chaleur, un caractère, toujours conformes à leur siècle, à leur nature, à leurs mœurs. Placer ses héros dans une situation embarrassante; les en tirer sans efforts; étonner les spectateurs par des sentimens, des réponses, des raisonnemens imprévus; réunir tout à-la-fois l'élévation des pensées, la grandeur des images, la variété et l'énergie du style, n'étoit qu'un jeu pour un génie devant lequel les difficultés s'aplanissoient d'elles-mêmes.

La première tragédie de Corneille, Médée, n'eut qu'un médiocre succès, malgré le beau monologue imité de Sénèque. Mais cette pièce, mal écrite et mal conçue, annonçoit

déja le talent qui ne tarda pas à se développer. Tel est le privilége des grands hommes; leurs momens d'imperfection sont pour eux des momens de courte durée, qui leur servent de leçon profitable. Le Cid fut donné en 1637. La littérature espagnole étoit alors en vogue parmi nous; Corneille lui emprunta son sujet, que *Diamanté* et Guilan de Castro avoient traité tour à tour. Cette pièce, comme tous les ouvrages d'éclat, eut un grand nombre d'admirateurs, et autant de critiques. L'Académie s'éleva contre elle : on peut lui reprocher, avec justice, le rôle inutile de l'Infante; l'imprudence du roi de Castille qui, prévenu de la descente des Maures, ne prend aucune mesure pour s'y opposer; l'invraisemblance de la méprise de Chimène à la vue de don Sanche apportant à ses pieds son épée; la monotonie des scènes entre Rodrigue et Chimène : mais un siècle et demi de succès a répondu aux critiques mieux que nous ne pourrions le faire.

Le sujet des Horaces étoit plus difficile à manier. Il ne s'agit que d'un combat, d'un événement très-simple, qu'à la vérité le nom de Rome a rendu fameux, mais dont il semble impossible de tirer une fable dramatique. C'est aussi, de tous les ouvrages de Corneille, celui où il a dû le plus à son génie.

On reproche à cette belle tragédie un vice capital. Horace est vainqueur, et la pièce devroit finir. Le meurtre de Camille, ajouté

à l'action principale, est non-seulement une faute contre les règles de l'art, mais il rend odieux le beau caractère d'Horace. Le péril auquel il est exposé, lorsqu'il est mis en jugement devant le roi, n'excite point d'intérêt; Horace, qui vient de sauver la patrie, ne peut être condamné. Ces défauts sont rachetés par d'admirables beautés. Le caractère étonnant et original du vieil Horace, le beau contraste des caractères d'Horace le fils, et de Curiace, sont de sublimes créations du génie de Corneille, qui couvrent de leur éclat quelques défauts mêlés à tant de perfections. C'est ainsi qu'en peu de vers Corneille peint ces deux héros :

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière.
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et, comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un ennemi s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour son pays est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si noble mort.
Mais vouloir *au public* immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même ;
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme, et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous les nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie !
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous :

L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point balancé pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour et l'alliance
N'ont pu mettre un instant mon esprit en balance;
Et, puisque, par ce choix, Albe prouve en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome *vous a fait,*
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon; mais enfin je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère;
Et que pour mon pays *j'ai le sort si contraire,*
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a terminé la vie;
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
Et, si vous m'égalez, faites-le mieux connoître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,
Que, dès le premier pas, regarder en arrière.
Notre malheur est grand; il est au plus haut point;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.

Celle de recevoir un tel commandement
Doit étouffer en nous tout autre sentiment.
Qui, prêt à le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose.
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien:
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher ici tous discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue:
Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connue;
Comme notre malheur, elle est au plus haut point:
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

Jamais les Grecs même n'ont porté plus loin les sentimens dont l'ame humaine est susceptible.

Cinna, qui suivit les Horaces, est un drame beaucoup plus régulier; l'unité d'action, de jour et de lieu, y est observée. Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, sont le sublime de la grandeur d'âme. Ces vers, qu'une admiration constante a gravés dans la mémoire, et que nous allons offrir à nos jeunes lectrices, et la beauté du dénouement, font regarder cette pièce comme le chef-d'œuvre de Corneille.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel! et le sort pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il puisse encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des Enfers:
Je suis maître de moi comme de l'Univers:
Je le suis; je veux l'être: O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire!

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna : c'est moi qui t'en convie.
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler:
Avec cette beauté que je t'avois donnée
Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang.
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère:
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

Polieucte, sujet sacré, est une des pièces les mieux conduites de Corneille. En général, le dialogue en est plus naturel que celui de ses autres pièces, auquel on reproche d'être trop dirigé vers l'admiration. Aucune scène connue n'est écrite avec plus de rapidité que celle-ci :

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLIEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLIEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

À la mort.

POLIEUCTE.

À la gloire!
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai par-tout, et mourrai si tu meurs.

Dans la tragédie de Pompée, dont le sujet reste indécis, puisque ce ne peut être la Mort de Pompée, qui est assassiné au commencement du deuxième acte, on admire la belle scène où Cornélie vient avertir César du complot formé contre lui par Ptolomée et Photius : elle rappelle l'auteur du Cid, de Cinna, et des Horaces.

Corneille préféroit Rodogune à toutes ses autres tragédies : il n'y auroit pas à balancer, si les quatre premiers actes approchoient de la beauté du dernier: le talent tragique y est porté jusqu'au sublime; les vers que prononce Cléopatre mourante sont d'un si grand caractère, qu'il est impossible d'en surpasser la sublimité cruelle.

RODOGUNE.

Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS.

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie:

Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi.
Mais j'ai cette douceur, dedans cette disgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne; de crime en crime enfin te voilà roi :
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi.
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous la peine de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirois les Dieux, s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici! je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de nos inimitiés,
Sauve-moi de l'horreur de tomber à leurs pieds.

Le sujet d'Héraclius est, comme celui du Cid, emprunté de l'espagnol; le plus juste reproche que l'on puisse faire à cette tragédie, c'est que, les deux Héraclius étant également vertueux, il devient indifférent que l'un ou l'autre soit le véritable. Le caractère de Léontine n'est pas sans défaut, malgré ce beau vers de situation :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Léontine est annoncée comme le principal mobile de l'intrigue : tout se fait sans elle; et c'est un personnage subalterne, Exupère, qui amène le dénouement.

Nicomède offre un mélange de noblesse et

de familiarité, qui fut cause que, lorsqu'en 1756 les acteurs reprirent cette pièce, qui n'avoit pas été jouée depuis 80 ans, ils l'intitulèrent Tragi-Comédie.

L'intrigue de Sertorius est froide et vicieuse, mais on y rencontre encore le grand Corneille; tandis que Théodore, Attila, Pulchérie, Suréna, Bérénice, Pertharite, Agésilas, offrent à peine quelques lueurs d'un génie éteint.

Andromède et la Toison d'or ne sont que des pièces à machines.

THOMAS CORNEILLE.

On a dit assez généralement, de Thomas Corneille, qu'il auroit joui d'une grande réputation, s'il n'avoit point eu de frère; mais, quoique ce frère l'ait emporté sur lui, Ariane, le comte d'Essex, le baron d'Albikrack, le Festin de Pierre, pièces que l'on joue encore aujourd'hui, prouvent que Pierre Corneille ne pouvoit être mieux remplacé que par son frère à l'Académie, et qu'il ne dut ses succès qu'à ses talens. Thomas Corneille rencontre souvent le naturel; son génie étoit fécond; il travailloit avec facilité : ce dernier avantage a ses dangers; la foule de mauvais ouvrages qu'a composés ce poëte en est la preuve.

Laodice, Théodose, Darius, la Mort d'Annibal, la Mort de Commode, la Mort d'Achille, Bradamante, Bérénice, Antiochus, Pyrrhus, Persée, Maximien, ne méritent pas même

d'être nommés; Thémocrate n'eut qu'une fortune passagère; Comma et Stilicon réussirent mieux, parce que l'intrigue est bien entendue, quoique très-compliquée.

ROTROU.

Rotrou fit paroître sa première comédie (l'Hypocondriaque) après la Mélite de Pierre Corneille: le Cid, les Horaces, Cinna, la Mort de Pompée, occupèrent la Scène avant le Venceslas de Rotrou; et, malgré la beauté de sa première scène et celle du quatrième acte, les tragédies de Corneille lui sont fort supérieures: cependant plusieurs écrivains donnent à Corneille Rotrou pour maître. Ce dernier fit plus de 30 pièces de théâtre; ses sujets sont empruntés des Grecs ou des Espagnols; mais il n'a pas évité la licence grossière et les pointes ridicules dont Corneille a purgé notre Scène. Quoique le fond de Venceslas, son meilleur ouvrage, soit vraiment tragique, les ressorts en sont défectueux; mais le dialogue est quelquefois admirable, et adapté aux circonstances comme aux personnages: il y règne une simplicité touchante, rare dans tous les temps et plus rare alors, puisqu'on ne la retrouve pas même dans Pierre Corneille. Le dénouement révolteroit sans l'art de l'auteur, qui a su intéresser au coupable *Ladislas*. Rotrou mérite plus encore peut-être l'immortalité par le dévouement qui termina sa vie, que par ses œuvres, dont il ne nous reste

que Cosroës et Venceslas ; il étoit lieutenant civil à Dreux en 1650, lorsque ses concitoyens furent attaqués d'une maladie contagieuse ; pressé par ses amis de se rendre à Paris, Rotrou, refusant d'abandonner son poste, répondit : « Ce n'est pas que le péril où je me « trouve ne soit très-grand, puisqu'au mo- « ment où je vous écris, on sonne pour la « vingt-deuxième personne qui est morte au- « jourd'hui : ce sera pour moi quand il plaira « à Dieu. » Peu de jours après, cet homme sensible et courageux fut victime de son dévouement ; et l'on peut dire qu'il avoit puisé dans son ame les beaux traits de sentiment qui éclatent dans ses vers.

DURYER.

Duryer, auteur d'Alcyonée, de Saül, de Scévole, eut moins de talent que Rotrou ; mais ses tragédies, qu'on ne joue plus, réussirent dans leur temps. On cite encore ces deux beaux vers de Scévole, adressés à celle qu'il aime :

Vous m'avez commandé de vivre, et j'ai vécu.
Vous m'avez commandé de vaincre, et j'ai vaincu.

En voici encore deux qui devinrent fameux dans le dernier siècle, par l'application qu'en fit la Rochefoucault :

Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'eusse faite aux Dieux.

CAMPISTRON, DUCHÉ ET LAFOSSE.

Campistron, le plus foible de ces trois poëtes dramatiques, est celui qui eut le plus de succès : il fut de l'Académie Française, et de celle des Jeux Floraux. Ses tragédies d'Andronic, d'Arminius, d'Alcibiade, de Tiridate, sont restées au théâtre, et ont toujours été reprises avec succès. Arminius est mal versifié, mais l'intérêt en est touchant ; il eut un succès prodigieux : Alcibiade fut aussi bien accueilli, et Tiridate eut 40 représentations de suite.

Sa comédie du *Jaloux Désabusé* est bien conduite et d'un comique agréable.

Le style de Campistron est foible, mais sa diction est pure.

Duché, de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ami du grand Rousseau, qui lui a adressé une de ses Odes, et élève de Pavillon, valet-de-chambre de Louis XIV, consacra ses talens à des ouvrages destinés aux amusemens des dames de Saint-Cyr. Sa tragédie d'*Absalon* fut d'abord représentée dans cette maison royale, puis sur le Théâtre français, avec un succès égal. Cette pièce est bien conduite, et est restée parmi celles que l'on n'a point bannies de la Scène ; cependant on ne la joue plus.

Débora, et Jonathas, qui passèrent de même de Saint-Cyr sur notre théâtre, ne furent pas si bien accueillis.

Un seul ouvrage a mis Lafosse au-dessus

des poëtes dramatiques qui sont venus après Racine ; c'est Manlius, pièce dans le genre de Corneille. Lafosse n'a pas la force continue de son modèle : mais il a en général sa touche noble, vigoureuse ; ses plans sont réguliers ; ses caractères vrais, énergiques et bien rendus. L'intrigue de Manlius a beaucoup d'art, et l'intérêt est gradué jusqu'au dénouement.

RACINE.

Racine s'annonça par les Frères Ennemis et Alexandre, lorsque Corneille commençoit à vieillir. Un génie heureux, un goût exquis, l'étude des plus grands modèles de l'antiquité ; les exemples, les fautes même de son prédécesseur, l'éclairèrent sur la foiblesse de ses premiers essais : il interrogea son génie dans le silence et la réflexion ; jugea, par ce qu'il avoit fait, de ce qu'il pouvoit faire, et produisit Andromaque. Dans cette admirable pièce tout est motivé, vraisemblable, tragique ; tous les caractères sont sublimes. Qui n'est pas délicieusement ému par ces vers si simples et si naturels, qui descendent dans le cœur, et font couler tant de larmes ?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie.
J'allois, seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah ! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé ?
Seigneur, quelque Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!

Et ces vers qu'Andromaque adresse à Hermione :

Où fuyez-vous, madame ?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux,
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux ?
Je ne viens point ici par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser !
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils... Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvoient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçoient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi le cacher dans quelque île déserte.

Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

Britannicus fut abandonné dans sa nouveauté; mais le public revint bientôt de son erreur : la foiblesse du cinquième acte donna prise aux ennemis de Racine, qui fermèrent les yeux sur les beautés dont étincellent les premiers actes, et qui sont telles, que depuis un siècle elles sont toujours mieux senties et excitent plus d'admiration. Ces vers qu'Agrippine adresse à Néron, sont une des plus fortes productions du génie de Racine :

. . . Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler.
Poursuis : tu n'as point fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais.
Tu voudrois t'affranchir du joug de mes bienfaits;
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille:
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de Furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien,
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Le sujet de Bérénice ne fut point du choix de Racine; s'il n'a pu faire une pièce vrai-

ment tragique, de ce qui n'étoit qu'une élégie héroïque, du moins cette élégie est un ouvrage charmant, et tel qu'il n'appartenoit qu'au seul Racine de pouvoir le faire.

L'exposition, le rôle de Roxane, le grand caractère d'Acomat, cet art de marquer son sujet d'une teinte particulière, qui avertit le spectateur des lieux où le transporte l'illusion dramatique, les plus beaux vers, sont les principaux mérites de Bajazet.

Racine, dans Mithridate, a lutté de plus près avec Corneille, en mettant comme lui sur la Scène un de ces grands caractères dont l'histoire avoit donné la plus haute idée. On retrouve, dans sa tragédie, Mithridate tout entier; sa haine contre les Romains, sa fermeté dans le malheur, son audace infatigable, sa dissimulation profonde et cruelle, tout est conforme à ce que les historiens en ont rapporté; la mort de Mithridate termine dignement la peinture de son caractère. Le rôle de Monime respire cette modestie noble, cette décence que l'éducation inspiroit aux filles grecques. Les caractères différens de Pharnace et de Xipharès ne sont pas moins bien tracés. Jamais le pinceau de Racine ne parut plus mâle et plus pur que dans le rôle de Mithridate, et sur-tout dans la scène fameuse où Mithridate expose ainsi, à ses enfans, son projet de porter la guerre en Italie :

Je fuis : ainsi le veut la Fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie

Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.
Déja plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé:
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête;
C'est l'effroi de l'Asie : et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur : et, pour être approuvés,
De semblables projets doivent être achevés.
Ne vous figurez pas, etc.

Racine fit tout-à-la-fois paroître deux chefs-d'œuvre qui élevèrent cet homme de génie au-dessus de lui-même, Iphigénie et Phèdre : l'une, Iphigénie, le modèle de l'action théâtrale, la plus belle dans son ensemble et dans toutes ses parties; l'autre, Phèdre, la

plus belle poésie que les modernes puissent opposer à la Didon de ce Virgile, qu'on regarderoit comme inimitable, si Racine n'eût point écrit. Le sujet de ces deux tragédies est tiré du grec, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce Cours. Les caractères sont admirables dans les deux pièces, et le style au-dessus de l'éloge. Nous citerions le beau récit de la mort d'Hippolyte, s'il n'étoit trop connu; et nous choisirons dans Iphigénie ces vers si purs, si touchans et si naturels:

IPHIGÉNIE A AGAMEMNON.

Mon père!
Cessez de vous troubler; vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi:
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre:
Vos ordres, sans détours, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,

Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous alliez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser :
Non que la peur du coup dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée ;
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sû renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déja, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

La plainte véhémente de Clytemnestre prouve que tous les genres de beautés appartiennent à Racine, et qu'il possède l'heureuse facilité d'animer tout ce qu'il dit, de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver, par des charmes aussi doux que puissans, tous les mouvemens des passions; qu'il s'est rendu maître de la Scène tragique, en maniant avec une supériorité sans égale le plus intéressant de ses ressorts, la pitié. On voit, en parcourant ses tragédies, que la sagesse et la vérité des caractères, la

justesse et l'attention avec laquelle il les soutient, le pathétique et la chaleur qui les vivifient, émeuvent sans cesse le spectateur, et lui font prendre tous les degrés d'intérêt que le poëte veut lui inspirer.

Racine, à l'âge de 38 ans, s'arrêta au milieu de sa brillante carrière. Ce malheur irréparable fut l'ouvrage de Pradon. Le triomphe passager de sa Phèdre fit éprouver au sensible Racine cette juste fierté de l'homme supérieur, qui ne peut supporter une indigne concurrence. Il passa dix ans dans l'inaction depuis l'époque de Phèdre. Le temps qui fait justice de tout, avoit remis Racine à sa place; mais son parti étoit pris de renoncer au Théâtre, et il ne crut pas y rentrer en composant Esther et Athalie pour madame de Maintenon, et pour Saint-Cyr.

On voit qu'Esther ne fut point faite pour le théâtre, sur-tout dépouillée de ses chœurs. Dans cette pièce, Racine a tiré de l'Écriture Sainte le même parti qu'il avoit tiré des poëtes grecs. Les beautés qu'il a apportées dans notre langue lui eussent été étrangères, sans le goût et l'élocution flexible qui les lui rendoient naturelles. Ce chœur est digne des plus beaux cantiques de l'antiquité.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes :
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux ;
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes ?
Il traîne ses enfans captifs en mille lieux.

LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

LE CHOEUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à-la-fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés ! que de membres épars,
Privés de sépulture !

Grand Dieu, tes Saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore,
Je tomberai comme la fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes!

LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats;
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Hé quoi! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux Cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre,
N'obéissent point à vos Dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats ;
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par des Anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges !

LE CHOEUR.

Tu vois nos pressans dangers ;
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE.

Arme-toi : viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui !

LE CHOEUR.

Tu vois nos pressans dangers;
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers.

La conception la plus riche dans le sujet le plus stérile, la vérité des caractères, l'expression des mœurs empreinte dans chaque vers, la magnificence d'un spectacle auguste

et religieux, la sublimité du style également admirable dans un pontife qui parle le langage qui lui est propre, et dans un enfant qui parle celui de son âge; la beauté de la versification; le dénouement en action, et qui présente le plus grand tableau qu'on ait jamais vu sur la Scène, voilà ce qui place Athalie au premier rang des productions du génie.

Pour bien connoître Corneille et Racine, il n'est pas de meilleur moyen que de les comparer dans des pièces dont le sujet soit à peu près le même. C'est de la comparaison que naît le jugement; et nous croyons utile à nos jeunes lectrices, de les aider, par un exemple, dans ce travail de l'esprit et du goût. Nous choisirons, pour ce parallèle, d'après Batteux, Héraclius et Athalie; une seule scène suffira pour faire sentir la beauté égale, mais différente, du talent de ces deux grands poëtes.

Le sujet de Corneille est Héraclius mis sur le trône impérial à la place de Phocas, usurpateur; celui de Racine est Joas mis sur le trône de Juda, à la place d'Athalie, usurpatrice.

L'action, dans Corneille, est la reconnoissance et le couronnement d'Héraclius préparé et exécuté par Léontine et Exupère, qui font périr Phocas; l'action, dans Racine, est la reconnoissance et le couronnement de Joas, préparé et exécuté par Joad, qui fait mourir

Athalie : le fond, comme l'on voit, est le même. Passons à la scène où Phocas interroge Léontine; il sait qu'elle a sacrifié son fils pour sauver le sang de Maurice; qu'elle connoît lequel des Héraclius est le véritable; elle entre : il lui parle d'abord de manière à l'effrayer.

PHOCAS.

Approche, malheureuse!

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, Madame,
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *avec surprise.*

Quoi! seigneur!

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE, *avec fierté.*

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.
Il en croit ce billet et votre témoignage :
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? As-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire!
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que, pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe ! fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence ;
A l'un depuis quatre ans, à l'autre, d'aujourd'hui.

LÉONTINE.

Le secret n'en est su ni de toi, ni de lui :
Tu n'en sauras non plus les véritables causes.
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur ;
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur ;
Je te veux toujours voir, quoique ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race ;
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi ;
N'oser être tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude ;
Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras ;
Et, de la même main, son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parens ;
De t'avoir confié le fils que tu me caches ;
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches ;
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit !
Rends-moi mon fils, ingrate !

LÉONTINE.

Il m'en désavoûroit ;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,

A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte le mauvais sang qu'il eut de la Nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits,
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par ta complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance.
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi;
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

Après ces vers de force, après ce style grand, élevé, énergique, écoutons le sensible, l'harmonieux Racine.

Athalie, tourmentée par l'idée de ses crimes, et par un songe prophétique, veut interroger elle-même Joas, qu'elle a vu; c'est un enfant qui ne peut connoître l'intérêt qu'elle prend à découvrir le secret de sa naissance. Il ne s'agit pas seulement de la vie de ce fils d'Achab, mais du sort de tout un peuple : Josabeth tremblante l'amène.

JOSABETH, *aux deux Lévites.*

O vous! sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux!

ABNER, *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous; je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde....!
C'est lui! d'horreur encor tous mes sens sont saisis

(*Montrant Joas.*)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.

Qui? lui, Madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE, *à Josabeth.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu! ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès mon enfance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens ?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas du moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder..... Je serois sensible à la pitié !

Voilà de ces beautés tendres qui appartiennent au seul Racine ; il saisit ce qu'il y a de plus fin et de plus délicat dans les passions, et le rend tout entier. Que Joas est intéressant dans cette scène ! *Parmi des loups cruels prêts à me dévorer*. Quelle foule d'idées devoient se présenter à Athalie. Mais continuons :

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible !
De vos songes trompeurs l'imposture est visible ;
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit le coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, *à Josabeth et à Joas.*

Vous sortez ?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune,
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non, revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de nos cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! n'avez-vous pas de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux point contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre;
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien;
Lui seul est Dieu, Madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE,

Ces méchans, qui sont-ils?

JOSABETH.

Eh, Madame! excusez
Un enfant......

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez, dès ce jour, l'effet de mes promesses;
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterois ! et pour....

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle, et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déja leur haine et leur fureur :
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait, vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père, et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et, dans un même jour, égorger à-la-fois,
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingts fils de rois, etc.

On a vu, dans les deux interrogatoires, le contraste de la finesse d'une femme accoutumée aux entreprises les plus hardies, avec la naïveté d'un enfant, et la différence qui

règne entre le ton de Corneille et celui de Racine. Qu'ils sont beaux tous deux! il ne s'agit point ici de louer ces deux grands hommes, mais de les bien connoître. De semblables génies n'ont que faire d'un suffrage tel que le nôtre. Nous étudions, et ne choisissons pas. Nous avons mis ces deux auteurs en parallèle, et non en balance. De leurs talens réunis, on peut se former une idée du parfait tragique; on aura la mesure du mérite d'une tragédie; on pourra la juger plus ou moins parfaite, selon le degré de proximité qu'elle aura avec celles de Corneille ou de Racine. Il n'y a personne qui n'aime Racine; mais il n'est pas donné à tout le monde d'admirer Corneille autant qu'il mérite d'être admiré.

PRADON.

Pradon ne dut le succès passager de sa Phèdre qu'à l'erreur de mesdames de Sévigné, Deshoulières, à celle de S. Évremont, du duc de Nevers, etc.; son génie étoit trop foible pour lutter long-temps contre celui de Racine : le Public, juge équitable, en revint à admirer ce qui étoit vraiment admirable, et renversa l'idole absurde qu'on lui avoit présentée.

Pradon perdit, par le faux zèle de ses amis, le droit qu'il pouvoit avoir à l'estime pour quelques-unes de ses productions. On jouoit encore, il n'y a pas long-temps, deux

de ses tragédies, Tamerlan et Régulus, qui ne sont pas sans mérite.

CRÉBILLON.

Avant Crébillon, notre scène tragique retraçoit Sophocle et Euripide, il nous manquoit un Eschyle : Corneille avoit élevé le cœur de l'homme, Racine l'avoit attendri; Crébillon sut y répandre la terreur, un des grands ressorts de Melpomène. Sans être sublime comme l'auteur de Cinna, sans être naturel et tendre comme celui de Phèdre, il s'est fait un genre particulier qu'il ne doit qu'à lui-même, et où il excelle. On ne trouve point dans ses tragédies une versification brillante, une harmonie flatteuse, une diction toujours pure; emporté par son génie, il ne s'occupe point des accessoires, et l'inspiration qui l'anime est quelquefois supérieure à cette ressource.

La tragédie d'Idoménée fut son début : quoique l'intrigue en soit commune, la diction lâche, elle annonçoit déja cette touche sombre qui devoit se développer avec tant de vigueur et de génie. Xerxès tomba à la première représentation. Pyrrhus a de la noblesse théâtrale, mais la situation est la même pendant cinq actes. Catilina et Sémiramis ne se sont point soutenues au théâtre. Le Triumvirat, dernier fruit de la sombre verve de Crébillon, alors plus qu'octogénaire, est rempli de déclamation; mais on y retrouve ces vers

pleins de force qui caractérisent particulièrement cet écrivain.

Quoique Crébillon ait défiguré dans Électre la belle simplicité de Sophocle, il tint, d'une main ferme et vigoureuse, le poignard de Melpomène, sur-tout dans les tragédies d'Atrée et Thyeste, et de Rhadamiste et Zénobie, qui mirent le comble à sa gloire, et firent connoître que Corneille et Racine avoient un noble successeur. La scène où Atrée reconnoît son fils, est effrayante de vérité et d'énergie. Le songe de Thyeste est d'un coloris terrible.

Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit.
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut d'un songe inspirer la terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme, à replis divers, dans cette île fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des mânes plaintifs poussoient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'OErope en pleurs entendre gémir l'ombre :
Bien plus j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi!
« Quoi! tu peux t'arrêter dans le séjour funeste?
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre, et ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare, entouré de Furies;

Un glaive encor fumant armoit ses mains impies !
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux :
Œrope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuisans ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'ame entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée ;
Le cruel, d'une main, sembloit m'ouvrir le flanc,
Et, de l'autre, à long traits s'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE.

Il ne manque à la tragédie de Rhadamiste, que d'être écrite comme elle est conçue; mais, malgré l'incorrection du style, elle suffiroit pour placer son auteur parmi les meilleurs poëtes tragiques. On admire sur-tout cette belle réponse de Rhadamiste :

RHADAMISTE.

Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même ?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu ;
Ennemi du forfait, sans aimer la vertu,
D'un penchant malheureux déplorable victime,
S'abandonne au remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter,
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne ?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie ! Après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison s'est glissé dans mon cœur ;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur !

L'OPÉRA.

L'OPÉRA vint d'Italie en France. Mazarin avoit donné une idée de ce genre de spectacle; et, quoique les trois opéras qu'il fit représenter au Louvre n'eussent eu d'autre effet que d'ennuyer, à grands frais, la cour et la ville, nous lui devons pourtant ce spectacle qui réunit la musique, la danse, la poésie, la richesse et la variété des décorations, et qui a l'avantage de n'être soumis à aucune règle d'unité. Le poëte transporte ses héros où il lui plaît, ce qui non-seulement facilite l'intrigue, mais ouvre un champ vaste à la décoration.

QUINAULT.

La Toison d'or de Corneille n'était pas encore un opéra, mais c'étoit un drame mêlé de chant, que le marquis de Sourdéac fit représenter dans son château de Neubourg en Normandie. Ce marquis s'associa un abbé Perrin, qui faisoit de mauvais vers; un musicien nommé Combert, qui faisoit de mauvaise musique; et, se chargeant lui-même des décorations, il imagina de naturaliser l'Opéra en France. Le privilége d'une Académie royale de musique fut accordé à l'abbé Perrin, et l'opéra de Pomone fut joué avec assez de succès pour donner l'idée d'un spectacle qui pourroit devenir brillant. Mais les associés,

s'étant ruinés, cédèrent leur privilége à Lully, qui eut le bonheur de s'associer Quinault ; et cette association fit la fortune du musicien, et la gloire du poëte.

Si Boileau, dans son Art poétique, a fait des vers contre Quinault, il s'en est repenti; il avoue lui-même qu'il les a écrits dans un temps où ce poëte n'avoit encore composé que des tragédies foibles et romanesques, et de mauvaises comédies, dont il faut pourtant excepter la Mère coquette.

Quinault a le mérite d'être, parmi nous, le créateur des tragédies lyriques; c'est le meilleur modèle de ce genre de poésie; personne ne lui a servi de guide, et personne ne l'a surpassé depuis. Son talent principal est de combiner ses pièces de manière que la fable du poëme, la disposition des scènes, l'intérêt du héros, l'appareil du spectacle, se développent sans efforts et sans confusion. Ses vers ont une élégance facile; son expression est aussi pure que sa pensée est claire et ingénieuse : si ses vers coulans manquent de force, ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée, d'un mélange continuel d'esprit et de sentiment, sans qu'ils annoncent jamais ni recherche, ni travail. Il sait d'ailleurs s'élever quand les circonstances et les caractères l'exigent, comme dans ces vers que chante Médée :

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle;
Voyez le jour pour le troubler;

Que l'affreux Désespoir, que la Rage cruelle,
Prennent soin de vous rassembler :
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés ;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables :
Qu'elle ait part aux tourmens qui me sont destinés !
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyons pas seuls misérables.

DE LA COMÉDIE.

Pierre Corneille fut le premier en France qui mit, sur la Scène comique, la conversation des honnêtes gens, dans sa comédie du Menteur, qui précéda de vingt ans celles de Molière. Avant lui et après lui, jusqu'à Molière, la comédie n'offroit que des bouffonneries plates et grossières. Rotrou, Thomas Corneille, Boisrobert et tant d'autres, mirent à contribution toutes les pièces espagnoles, et les parades italiennes. Pierre Corneille fut le premier qui offrit au public une pièce d'un ton raisonnable, et qui pût plaire à la bonne compagnie. Si la suite du Menteur n'est pas aussi heureuse, c'est la faute des derniers actes.

MOLIÈRE.

Molière est le peintre de l'esprit humain,

non parce qu'il a peint les ridicules, qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme, qui ne passe point. Il égala Racine dans le dialogue; il offrit un même nombre de ces vers que le spectateur retient dès qu'il les entend, et qu'il croit, pour ainsi dire, avoir faits.

On admire dans son style la facilité, l'énergie, et sur-tout le naturel. Molière effaça tous ceux qui l'avoient précédé, et offre à tous ceux qui l'ont suivi un modèle qu'ils n'ont pu encore égaler. Il sut joindre au sel attique d'Aristophane, le coup-d'œil juste de Ménandre, la gaîté de Plaute, la finesse de Térence; il falloit encore les surpasser, il l'a fait. On peut l'appeler le fléau du ridicule, le peintre de la nature, le réformateur de la société. La farce de Scapin est empruntée de l'espagnol. Un passage de Scarron donna naissance au Tartufe; un morceau du même auteur donna à Molière l'idée de ses Femmes savantes. Mais il ne dut qu'à lui-même ses grandes productions, et l'esprit général qui les distingue.

Les Femmes Savantes offrent une grande richesse d'idées, une foule de traits heureux, des caractères admirables. Celui du bonhomme Chrysalde; celui de la charmante Martine, qui, dans son patois, ne dit pas un mot qui ne soit plein de bon sens; et Vadius avec ses petits vers, sont inimitables. Comment ne pas applaudir Chrysalde lorsqu'il dit:

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher des hommes dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler sa dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point; mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs:
Elles veulent écrire et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir:
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison;
Et le raisonnement en bannit la raison.

L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire :
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis pas servi.
Une pauvre servante, au moins, m'étoit restée
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas !
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse, etc.

Le prodige de l'art est déployé dans le Misanthrope. Le public, trompé par l'apparence du bel-esprit, applaudit le mauvais sonnet d'Oronte; il se vengea sur l'auteur du mauvais goût de ses juges. Molière fut obligé de faire une bonne farce pour se faire pardonner une bonne comédie, et composa le Médecin malgré lui.

Le Tartufe, cette excellente critique de l'hypocrisie, occasionna des persécutions à son courageux auteur.

Les Précieuses Ridicules offrirent, pour la première fois sur la Scène, les ridicules réels de la société. Elles furent jouées quatre mois de suite avec le même succès, et corrigèrent la cour et la ville.

L'École des maris, sujet tiré des Adelphes de Térence, est parfaitement intriguée.

L'École des femmes n'est pas si régulière, mais elle est plus comique.

L'Impromptu de Versailles, le Mariage forcé, les Fâcheux, furent faits pour la cour. Molière refit le Festin de Pierre, contre son

gré. Cette pièce fut mise en vers par Thomas Corneille.

L'Amour Médecin est la première pièce dans laquelle Molière déclara la guerre aux médecins, et cette guerre dura toute sa vie. La Comtesse d'Escarbagnas, le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin, le Malade Imaginaire, Pourceaugnac, ont donné lieu au juste reproche que Boileau fait à Molière dans ces vers.

C'est par-là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
A ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.

Le Bourgeois Gentilhomme, sur-tout dans les premiers actes, ne peut être placé parmi les farces. Les mascarades des derniers actes déplurent à la cour; mais Louis XIV, qui avoit senti le mérite de l'ouvrage, dit à Molière un peu consterné : *Vous ne m'avez jamais tant fait rire;* et aussitôt la cour et la ville furent de l'avis du monarque.

Le sujet de George Dandin est immoral. Amphytrion le seroit également, s'il n'étoit d'un merveilleux mythologique, et par conséquent hors de l'ordre naturel. Nous avons dit que cette pièce étoit empruntée de Plaute, ainsi que l'excellente comédie de l'Avare, à laquelle on ne peut reprocher que de n'être pas en vers.

La Princesse d'Élide, et Mélicerte, ne sont que des pièces à tiroir, composées pour les ballets de la cour. Don Garcie de Navarre est une tragi-comédie. L'Étourdi et le Dépit Amoureux furent les deux premières pièces de Molière. Si on lui reproche de s'être trop assujetti au goût du peuple, et d'avoir paru quelquefois avilir ses talens, en les faisant descendre à des plaisanteries basses et outrées, on peut dire aussi que le succès de ses meilleures pièces exigeoit peut-être cette condescendance. Le Misanthrope, les Femmes savantes, le Tartufe, etc., étoient des sujets trop fins et trop délicats pour le commun des spectateurs; et, pour être l'homme universel, il falloit qu'il travaillât pour tous les états. D'ailleurs, il étoit comédien; son métier lui imposoit cette servitude. Il ne pouvoit ignorer que, parmi ceux qui assistoient à ses pièces, le plus grand nombre étoit le peuple; et, pour attirer la foule, il étoit forcé de se prêter à tous les goûts. Quoi qu'il en soit de ses farces, il est si admirable dans ses autres comédies, qu'il est resté le premier de nos poëtes comiques.

REGNARD.

Vingt-trois ans après la mort de Molière, la bonne comédie reparut sur la Scène avec tout son éclat, dans une pièce de caractère en cinq actes et en vers. Le Joueur annonça dans Regnard un digne successeur de l'auteur du Misanthrope.

Le Légataire suivit le Joueur ; c'est peut-être le chef-d'œuvre de la gaîté comique.

Les Ménechmes sont, après le Légataire, le fonds le plus comique que l'auteur ait manié. Nous avons déja dit que son sujet étoit tiré de Plaute ; mais l'auteur latin est bien au-dessous du poëte français.

Démocrite est une pièce froide ; le Distrait amuse, mais la distraction n'est pas un caractère. C'est un défaut de l'esprit, un vice de l'organisation. Une distraction ressemble à une autre ; et, quand le Distrait est annoncé pour tel, on s'attend à tout ce qu'il va faire.

Les Folies Amoureuses sont dans le genre italien ; la Sérénade, le Bal, ne sont que des croquis dramatiques formés de scènes prises par-tout ; le Retour Imprévu, tiré de Plaute, est ce que nous avons de meilleur en ce genre.

Regnard eût égalé plus souvent Molière, si une vie dissipée et le goût de voyages n'eussent nui à la perfection de ses talens. Tantôt esclave à Alger, tantôt voyageant en Laponie, il abandonnoit l'étude et la composition, et n'y revenoit que par l'impulsion de son génie, qui le forçoit, pour ainsi dire, à produire contre son gré. Une imagination vive et gaie, un sens exquis, une connoissance bien entendue du théâtre, le naturel du dialogue, un art admirable de saisir les ridicules, et de les peindre dans le jour le plus

brillant, le rendront toujours digne d'être proposé pour modèle.

On a de lui un voyage en Laponie très-curieux par les détails qu'il renferme. Cependant Regnard paraît trop crédule à certains égards, et quelquefois peu judicieux dans ses observations.

BRUEYS ET PALAPRAT.

Brueys et Palaprat ont remis au théâtre l'Avocat Patelin, connu du temps de Charles VII sous ce titre : *Tromperies, Finesses, et Subtilités de Maître Pierre Patelin, Avocat.* On leur doit encore la comédie du Muet, tirée de Térence. Brueys avoit plus de talent que Palaprat ; sa comédie du Grondeur en est la preuve. Le caractère du Grondeur est d'un comique et d'une vérité qui placent cette pièce parmi les bonnes comédies. Bossuet eut la gloire de faire embrasser la religion catholique à Brueys, qui étoit protestant, et qui entra dans l'état ecclésiastique.

BOURSAULT, DUFRESNY, DANCOURT, HAUTEROCHE.

Boursault composa le Mercure Galant, ou la Comédie sans titre, et Ésope à la Cour, que le Public revoit toujours avec un nouveau plaisir. Plusieurs traits de modestie et de générosité honorent la mémoire de Boursault. Il refusa la place de sous-précepteur du Dauphin, parce qu'il ne savoit pas le latin. Ayant trouvé Boileau malade et sans ar-

gent, il oublia les critiques de ses premières satires, et courut lui offrir sa bourse de si bonne grace, qu'il contraignit Boileau à la recevoir. Ce fut l'époque de leur réconciliation sincère; cette amitié dura toute leur vie, et le nom de Boursault disparut des satires de celui dont sa générosité l'avoit rendu l'ami.

L'Esprit de Contradiction, le Double Veuvage, Le Mariage fait et rompu, de Dufresny, sont d'une composition agréable et piquante. Les Bourgeoises de qualité, le Galant Jardinier, le Mari Retrouvé, les Trois Cousines, sont de Dancourt. La grande facilité de cet auteur l'a jeté dans la négligence et l'incorrection. Quand il veut tirer parti de ses talens, son style est naturel, vif, agréable, plein de force comique; son dialogue rempli d'adresse et de légèreté. Dancourt étoit acteur, et lisoit bien. Louis XIV se plaisoit à l'entendre lire ses ouvrages.

Crispin médecin, et le Cocher supposé, sont de Hauteroche. Ces pièces ne doivent leur existence qu'à l'indulgence excessive que l'on a pour les petites pièces qui complètent la durée du spectacle.

DE LA SATIRE.

BOILEAU DESPRÉAUX.

Dans le beau siècle de Louis XIV, Boileau

Despréaux fut précisément l'homme qu'il falloit pour donner à notre langue ce qui lui manquoit encore : un système de versification, un juge, et des règles. S'il attaqua les défauts d'un ouvrage, il respecta toujours la personne de l'auteur ; s'il humilia la médiocrité orgueilleuse, il applaudit aux qualités morales. Doué d'un jugement aussi solide qu'éclairé, d'un goût sûr et délicat, l'esprit de critique naquit en lui de son zèle et de son amour pour le vrai beau. Dans toutes ses Satires, fidèle aux principes, il n'emploie le sel de la plaisanterie que pour mieux marquer le ridicule, et le proscrire plus sûrement. Tantôt vif et piquant, un bon mot lui suffit pour peindre l'absurdité d'un ouvrage ; tantôt plein de force et d'énergie, un seul trait parti de sa plume devient le fléau du vice, et l'hommage à la vertu ; réunissant l'impétuosité de Juvénal à l'enjouement d'Horace, il rend dans ses vers mâles, vigoureux, corrects, piquans, majestueux, tous les sentimens de son ame, et toutes les lois de la raison. Tel est le caractère général de ses satires, où la simplicité, le naturel, la fécondité, l'imagination, la variété de la pensée et des tours, se prêtent un secours mutuel, et procurent à l'esprit de nouvelles lumières et de nouveaux plaisirs.

Celle qu'il adresse à son esprit est sur-tout remplie de finesse et de sagacité. Justesse de raisonnement, force de pensées, élégance

de style, choix d'expression, sagesse de morale, tout y plaît, tout y attache; et les vers en sont si bien frappés qu'il est impossible d'en faire de meilleurs. Dans cette satire, qui est entièrement dans le goût d'Horace, Boileau se fait son procès à lui-même, pour avoir le droit de le faire aux autres, et s'excuse ainsi de ses critiques

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'esprits furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché;
Et qui sauroit sans moi, que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre;
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant, enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

Sa satire VIII, qui est dans le goût de Perse, le dispute également à tout ce que les anciens ont fait de meilleur en ce genre.

Ses Épîtres sont généralement regardées comme encore supérieures à ses Satires; on place la neuvième au-dessus de toutes les autres. Rien de plus séduisant pour la versification, et de plus profond en morale que cette peinture du vrai :

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Il ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
Si dans cet instant même un feu séditieux

Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ?
Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;
Il doit régner par-tout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

. . . .

J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre :
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté ;
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité :
Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise ;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

On admire dans le Lutrin le feu, la verve, la fécondité qui, sur un pupitre remis et enlevé, ont pu créer un poëme en six chants. La fable, pendant les six premiers chants, est bien conduite ; la vérité des caractères, la vivacité des peintures, y répandent un intérêt dont le sujet ne paraissoit pas susceptible, c'est-à-dire l'amusement à de grands débats pour de petites choses. Parmi une foule de portraits d'une perfection et d'une vérité admirables, on distingue celui du prélat endormi, et que la Discorde vient réveiller :

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grand frais amassée ;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence !
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

L'Art Poëtique de Boileau joint les meilleurs préceptes aux plus beaux exemples, et fait regarder avec raison son auteur comme le législateur des lettres; ce poëme didactique, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Boileau, a pour garant de son immortalité, l'art étonnant de répandre les fleurs de l'imagination sur l'aridité des préceptes, et le mérite d'une utilité générale. Ce poëme est imité d'une épître d'Horace; mais Boileau a fait un poëme dans toutes les règles de ce qui n'étoit qu'un recueil de réflexions écrites, pour ainsi dire, comme elles se présentoient à l'esprit du poëte, et avec l'abandon qui doit régner dans une lettre; car l'épître n'est autre chose qu'une lettre écrite en vers. Boileau, dans son poëme, prend toujours le style du genre d'ouvrage dont il enseigne le précepte, et dont il dépeint les difficultés; ainsi, en parlant de l'Idylle, toutes ses expressions sont douces et simples comme ses images.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois,

Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phylis en Toinon.

Entre ces deux excès la route est difficile;
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile;
Que leurs tendres écrits, par les graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers;
Aux combats de la flûte animer deux bergers, etc.

DE LA FABLE.

LA FONTAINE.

Dans tous les genres de poésie, la supériorité plus ou moins disputée a partagé l'admiration. S'agit-il de l'épopée, Homère, Virgile, le Tasse, se présentent à la pensée. Dans la tragédie, l'ode, la satire; Athènes, Rome, Paris, nous offrent des talens rivaux. Après Molière, on peut encore citer Regnard. Il n'existe qu'un genre de poésie dans lequel un seul homme ait si particulièrement excellé, que ce

genre lui est resté en propre, et ne rappelle pas d'autre nom que le sien. Nommer la Fable c'est nommer La Fontaine; le genre et l'auteur ne font plus qu'un. Il a tellement imprimé son caractère dans ses écrits, ce caractère est si aimable, qu'il s'est fait des amis de tous les lecteurs. On adore en lui la *bonhomie*, devenue pour la postérité un de ses attributs distinctifs; le *bonhomme* La Fontaine, voilà le nom qui lui est resté. Molière dit un jour à Racine et à Boileau : « Messieurs, ne raillons « point du bonhomme La Fontaine; il ira « plus loin que nous. » La fable du Chêne et du Roseau, celle du Statuaire; celles du Paysan du Danube, des deux Pigeons, des deux Amis, offrent des exemples du sublime de sentiment, et du sublime d'expression; il règne dans une infinité d'autres, une délicatesse, une naïveté, non moins admirables.

Quoique ses fables soient sues par cœur dès l'enfance, nous ne pouvons nous refuser à transcrire ici celle du Chêne et du Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

La douce philosophie de La Fontaine se peint dans ces vers tirés de Philémon et Baucis:

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle;
Véritable vautour, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

On retrouve sans cesse dans ses fables la simplicité de son caractère et de ses mœurs, la saine raison, l'amour de la vertu, la vraie sagesse, et l'art de la faire aimer.

BOURSAULT.

Les fables de Boursault ne sont pas sans talent ; celle de l'Écrevisse mérite, par sa précision et son naturel, d'être rapportée.

L'Ecrevisse et sa Fille.

L'Écrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur-le-champ cette réponse honnête :
Maman, nous nous ressemblons ;
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

POÉSIE PASTORALE.

RACAN.

Honorat de Beuil, marquis de Racan, fut l'un des premiers membres de l'Académie Française. Boileau a dit, dans son art poétique :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan chanter Phylis, les bergers et les bois.

Ces vers consacrent à-la-fois les louanges du poëte, et la juste idée que l'on doit avoir

de ses talens. Avant lui, la poésie pastorale n'étoit qu'un jargon plein de fadeur et de mauvais goût. Racan est le premier qui ait su rendre aux chalumeaux français les sons doux et naïfs qui firent autrefois les délices et la gloire de l'Italie.

Boileau, cet habile critique, reconnoissoit à ce poëte autant de génie pour la poésie sublime que pour la poésie simple, lorsqu'il a dit :

Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts;
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère.

En effet, les Odes que nous avons de Racan l'égaleroient à Malherbe, si elles avoient autant de pureté et de correction qu'elles ont d'élévation et d'enthousiasme. Ces deux strophes ne le cèdent guère aux plus beaux endroits de Malherbe :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir *tout en vie* au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.

Que sert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le Soleil,
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,

Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Sous les pieds des chevaux.

Les poésies pastorales de Racan respirent une mollesse gracieuse, une mélancolie pleine de douceur; ses bons vers ont une élégance heureuse et poétique. Ces stances ont beaucoup de charmes :

Plaisant séjour des ames affligées,
Vieilles forêts de deux siècles âgées,
Qui récelez la nuit, le silence, et l'effroi :
Depuis qu'en ces déserts les amoureux sans craintes
Viennent faire leurs plaintes,
En a-t-on vu quelqu'un plus malheureux que moi?

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la Nuit à replier ses voiles,
Et peigne l'Orient des plus vives couleurs;
Ou que l'ombre du soir, des forêts, des montagnes,
Tombe dans les campagnes,
On ne me voit jamais que plaindre mon malheur.

Ainsi Daphnis, rempli d'inquiétude,
Contoit sa peine en cette solitude,
Glorieux d'être esclave en de si beaux liens :
Les Nymphes des forêts plaignirent son martyre,
Et l'amoureux Zéphyre
Arrêta ses soupirs pour entendre les siens.

Racan forma son goût sur celui des anciens, et en emprunta souvent les idées morales sur l'emploi et la rapidité du temps, sur la nécessité de mourir. S'il imite leur naturel, il n'égale pas leur précision; c'est le seul reproche que l'on puisse faire à ces stances sur la retraite :

Tircis, il faut penser à faire la retraite:
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort:
Nous avons assez vu, sur la mer de ce monde,
Errer au gré du sort notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la Fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable:
Plus on est élevé, plus on court de danger.
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Du palais de nos rois, que le toit des bergers.

O! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais les vains titres de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs!

FONTENELLE.

Fontenelle fut, pendant vingt-deux ans, secrétaire de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions et de plusieurs autres. Il naquit à Rouen en 1657, et mourut à Paris en 1757. Cette longue carrière peut servir à deux époques de notre histoire littéraire.

Les Églogues de Fontenelle ont une délicatesse qui sait plaire. Mais il faut oublier que la scène est au village, et faire grace quelquefois à la versification. Fontenelle oublie sans cesse que le genre de la pastorale exige la candeur et la simplicité : ses bergers ont trop

l'esprit, et manquent toujours de naturel. Cependant l'églogue d'Ismène, qui n'est pas exempte de ces défauts, a beaucoup de graces.

SEGRAIS.

Segrais, de l'Académie Française, est celui de nos poëtes qui a le mieux réussi dans la pastorale. Despréaux a fait de lui un juste éloge dans ce vers :

Que Segrais, dans l'églogue, enchante nos forêts.

Segrais a traité l'églogue et l'idyllé avec cette simplicité naturelle, mais noble et décente, qui leur convient; sa diction est pure, et sa versification coulante. Il sait peindre les inclinations douces, les goûts sensibles, et cette charmante ingénuité, ces petites inquiétudes qui caractérisent les mœurs des bergers. Sa traduction en vers des Géorgiques de Virgile, et celle de l'Énéide, sont très-inférieures à ses Pastorales.

DESHOULIÈRES.

Antoinette de Lagarde Deshoulières s'essaya vainement dans la tragédie, et fit tort à son jugement par ses cabales contre Racine; mais ses poésies légères sont pleines de douceur et d'agrémens. Ses Idylles offrent des modèles de poésie bucolique; elle a su réunir le naturel de Théocrite, et les graces de Virgile, à la délicatesse de Moschus, et à la

finesse de Bion. On lui a disputé sa charmante idylle des moutons, qui appartient à Coutel, poëte oublié, et dont le recueil a pour titre: *Promenades de Messire Antoine Coutel.*

Il est vrai de dire qu'il n'y a de différence entre l'original et la copie, que dans la forme. L'idylle de Coutel est en quatrains, celle de madame Deshoulières est en vers libres; la seconde a plus de suite et plus de grace que la première: mais les pensées, les expressions, les rimes, sont les mêmes. Au reste, ce n'est qu'une fleur de moins à la couronne de madame Deshoulières; et, quoiqu'elle soit une des plus éclatantes, l'idylle des Oiseaux, celle aux Ruisseaux, l'églogue sur l'Automne, etc., lui méritent l'admiration générale. Cette touchante allégorie à ses enfans respire la tendresse et la douce mélancolie; les derniers vers ont de l'harmonie et de la pompe:

Dans les prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,

Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Comment vous garder?
L'injuste Fortune
Me les a ravis;
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris:
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende;
Hélas! il le sait:
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Les bois, les prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,

La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va, chez Thétis,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

ÉPIGRAMMES.

MEYNARD.

François Meynard, de l'Académie Françoise, s'est distingué dans ce genre. Il versifioit avec netteté, précision, élégance, et étoit, sans contredit, un des meilleurs poëtes de son temps; néanmoins il n'eut jamais part aux bienfaits que le cardinal de Richelieu répandoit avec profusion sur les gens de lettres. Il adressa un jour ces beaux vers au nouveau Mécène :

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savans
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.

Mais, s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans ce monde;
Quel bienfait j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

A quoi Richelieu répondit : *Rien.* Meynard s'en vengea par plusieurs Épigrammes et par plusieurs Sonnets, dans lesquels le cardinal est attaqué d'une manière offensante. La philosophie triompha de l'ambition et du ressentiment du poëte : il se retira chez lui, et fit inscrire ces vers sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

GOMBAUT.

Ce poëte, qui vécut cent ans, nous a laissé un recueil d'épigrammes et de sonnets oubliés. Cependant quelques-uns de ses sonnets, que Boileau trouva passables, et trois ou quatre

épigrammes pleines de naturel et de vivacité, lui méritèrent une place à l'Académie.

POÉSIES DIVERSES.

Plusieurs poëtes se distinguèrent encore dans les poésies légères : Malleville composa le fameux Sonnet de la Belle Matineuse, qui eut alors un grand succès, et que nous trouverions aujourd'hui très-au-dessous de sa renommée.

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde,
L'air devenoit serein, et l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin, ce Dieu venoit en plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Phylis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière, et plus vive, et plus belle.
Sacrés flambeaux du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Boisrobert, abbé de Châtillon-sur-Seine, et académicien, avoit sûrement beaucoup de gaîté dans l'esprit, puisqu'il faisoit rire Richelieu : ses poésies fugitives sont oubliées ; mais on pourroit les relire encore avec plaisir.

Benserade étoit aussi de l'Académie, et eut une réputation très au-dessus de son mérite; par une autre injustice, il est maintenant moins estimé qu'il ne vaut. Il avoit une facilité singulière, et a fait d'agréables chansons.

C'est lui qui composa toutes les devises pour les ballets qu'on représentoit à la cour de Louis XIV avant que l'on connût l'opéra. Quoique ses vers, remplis de pensées ingénieuses et de fines allégories, aient beaucoup perdu de leur prix avec l'à-propos, on lira avec plaisir cette devise faite pour le roi représentant le Soleil :

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaéton :
Lui, trop ambitieux; elle, trop inhumaine.
Il n'est point là de piége où vous puissiez donner:
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie, ou qu'un homme vous mène!

Benserade mit en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide; cet ouvrage fut fait par ordre du roi, et imprimé au Louvre avec des gravures magnifiques. Chapelle répondit à l'auteur, qui lui en avoit envoyé un exemplaire, par un rondeau; et ce rondeau finit ainsi :

De tes rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

VOITURE.

Voiture dut sa fortune, comme Boisrobert et Benserade, à un esprit aimable et liant, à des talens agréables. Il s'éleva par l'amitié des grands, et la protection de la reine-mère. Ses places et son crédit répandirent sur lui cet éclat qui influe toujours sur les réputations littéraires; la sienne fut une des plus brillantes dont un homme de lettres ait joui, de son vivant. Ses Epîtres au grand Condé ont de la verve. Le P. Bouhours, dans son Recueil des pensées ingénieuses, ne se lasse point de les citer. Celle que Voiture adresse à ce héros, après la campagne de 1643, et celle où il ose l'engager à préférer la vie à la gloire, renferment des idées vraies, des louanges fines, des vers agréables.

Voiture écrivoit facilement en latin, en Italien, et en Espagnol; on ne connoît plus aujourd'hui que ce qu'il a écrit en français.

Ses Lettres, qui firent l'amusement de la cour et de la ville, ne sont presque plus lues que par curiosité. Cependant il y règne un enjouement délicat et fin; mais ses succès l'égarèrent, ainsi qu'un penchant trop marqué pour les poëtes italiens. Il finit par tomber dans ce qu'on appelle le *Phœbus*. Son badinage sans gaîté n'offrit plus que des équivoques, des pointes épigrammatiques, et un

jargon précieux. Sa versification est, en général, lâche et incorrecte.

Chapelle et Bachaumont écrivirent, en prose et en vers, un Voyage à Montpellier. C'est un petit chef-d'œuvre d'enjouement, de naturel et de bonne plaisanterie. Chapelle étoit d'une grande gaîté, et sa paresse le rendoit ennemi du travail; aussi ses écrits sont-ils tels que la première inspiration les a produits. Les beautés en sont vives, originales, mais accompagnées de négligences. Son ami, l'abbé de Chaulieu, dont il dirigea le penchant pour la poésie, imita et surpassa son maître. Doué, comme lui, d'une imagination vive, d'un esprit facile et naturel, il y joignoit plus de grace et de brillant dans les pensées.

SARRAZIN.

Sarrazin, secrétaire des commandemens de M. le prince de Conti, fut un des meilleurs et des plus agréables poëtes de son temps. Il étoit si peu jaloux de ses productions, qu'il ne prit jamais le soin de les publier. C'est à MM. Ménage et Palissot que l'on doit le recueil qui ne les renferme pas toutes. Ce recueil, tel qu'il est, prouve que Sarrazin ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé.

Ses meilleurs ouvrages en prose sont, une Histoire du siége de Dunkerque, et celle de la Conspiration de Valstein, toutes deux écrites avec noblesse et simplicité. La Conspiration de Valstein est un sujet intéressant; l'écrivain

y répand toutes les richesses de son esprit, et peint plus qu'il ne raconte. Le style en est clair et méthodique, mais plein de grace et de dignité. C'est dommage que cette histoire ne soit qu'un fragment, et que la paresse de l'auteur ne lui ait pas permis de la finir.

Son premier ouvrage fut un discours sur la tragédie. La *Pompe funèbre de Voiture* est une pièce originale; la prose et les vers, mêlés ensemble, s'y prêtent un mutuel agrément. On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre d'invention, de délicatesse, d'esprit, et de plaisanterie.

Sarrazin s'est exercé dans tous les genres, depuis le poëme jusqu'au madrigal. Ses Odes sur la bataille de Dunkerque, et sur la bataille de Lens, offrent de grandes beautés : qui n'admireroit la belle description du coursier du prince de Condé, que l'on trouve dans cette dernière, et qui fut imitée par l'auteur de la Henriade :

Il monte un cheval superbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas.
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Dans son Églogue des Amours d'Orphée, il a imité avec succès l'Épisode des Géorgiques

sur le même sujet. Le poëme de *Dulos vaincu*, ou la Défaite des bouts-rimés, est un mélange de plaisanterie et de traits sublimes, lesquels pourroient figurer dans un poëme épique.

En lisant ces vers sur la briéveté de la vie, nous ne serons plus étonnés si Voltaire s'est approprié plusieurs traits d'un poëte injustement oublié :

Comme avec un grand bruit le Rhône, plein de rage,
Soulevé par les vents, et grossi par l'orage,
Vient et traîne avec soi mille flots courroucés;
L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie :
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassés.

Perrault dit que Sarrazin mourut de chagrin d'avoir déplu au prince de Conti. Pélisson lui fit cette épitaphe :

Pour écrire en style divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres;
Je n'en dis plus rien, car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Ce Pélisson s'était adonné à l'étude du droit, et a composé une Histoire de l'Académie Française. Son attachement pour Fouquet après sa disgrace, les discours qu'il composa pour justifier ce ministre, font autant d'honneur à sa belle ame qu'à son éloquence. Chacun sait la manière adroite et courageuse dont il instruisit son ami, que ses papiers étoient brûlés, et ne pouvoient le compromettre. Si ce beau dévouement fit enfermer Pélisson à la Bastille pendant quatre ans, il lui valut l'estime de

l'univers, et même de ceux qui, en le punissant, ne se défendoient point de l'admirer. Perrault, jugé peut-être trop sévèrement par Boileau, n'a laissé de passable que l'épitaphe du maréchal de Turenne, et quelques petites poésies agréables.

SCARRON.

Scarron eût été compris parmi les auteurs burlesques proscrits par Boileau, sans les pensées naïves, les expressions ingénieuses, et la vive gaîté de sa muse bouffonne. Son Virgile travesti amuse pendant quelques vers; mais on ne peut lire avec suite une poésie qui ne vit que d'expressions triviales, d'idées grotesques, et de peintures puériles. Son Roman Comique est d'une plaisanterie soutenue; les caractères en sont originaux, les détails facétieux, et la narration piquante.

MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE.

Henriette de Coligny, comtesse de la Suze, fut également célèbre par sa beauté et son esprit. Elle cultiva la poésie, et particulièrement l'élégie, où elle est regardée comme un modèle de délicatesse, de grace et de naturel. Ses madrigaux sont remplis de finesse et d'esprit, particulièrement ceux qu'elle adresse à Colbert.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Il ne faut pas confondre mademoiselle de

Scudéry avec son frère, auteur du poëme d'Alaric : quoiqu'elle ait, comme ce frère, beaucoup trop écrit, et qu'ils soient tous deux tombés dans l'oubli, mademoiselle de Scudéry ne méritoit peut-être pas cette proscription. Elle avoit beaucoup d'esprit et d'érudition; ce que l'on peut juger par ses dix volumes d'entretiens. On a souvent cité cet impromptu au prince de Condé arrosant des œillets :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

DESBARREAUX.

Desbarreaux étoit conseiller au parlement, et quitta sa charge pour se consacrer aux Muses. Il ne nous reste de lui que ce beau Sonnet :

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité !
Toujours tu prends plaisir à nous être propice;
Mais j'ai fait tant de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre :

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

HISTORIENS.

MÉZERAI.

Mézerai étoit historiographe de France, et secrétaire de l'Académie Française. Son Histoire de France, et l'Abrégé de cette histoire, ont été long-temps nos meilleurs ouvrages en ce genre. On les lit encore avec fruit. De la clarté, de la simplicité, une manière intéressante de présenter les objets au lecteur, forment son principal mérite ; il manque de noblesse et de précision dans le style, et quelquefois d'exactitude dans les faits. Son traité sur l'origine des Français a été pour ses successeurs une source où ils ont puisé une grande partie de ce qu'ils ont écrit sur les antiquités de la nation.

ROLLIN.

Charles Rollin, recteur de l'Université, professeur d'éloquence au collége royal, de l'Académie des Inscriptions, est le plus grand littérateur, et un des meilleurs écrivains qu'ait produits l'Université.

« Son histoire ancienne, dit Voltaire, est « la meilleure compilation qu'on ait eue en « aucune langue, parce que les compilateurs

« sont rarement éloquens, et que Rollin « l'étoit. Cette histoire est écrite avec pureté, « noblesse, et ce ton sublime et communi- « catif, qui fait passer avec l'instruction l'a « mour de l'objet que l'on présente. »

Le Traité des Études de ce même écrivain est rempli de réflexions justes, délicates et solides. Cet ouvrage est devenu classique; il le méritoit : tout y est puisé dans de bonnes sources, tout y est senti, tout y est présenté et développé avec adresse et netteté.

Quand on a, comme Rollin, consacré ses travaux à la jeunesse, formé des disciples à l'amour de l'étude, de la religion, et du souverain, on a des droits assurés à l'estime et à la reconnoissance de ses concitoyens.

BOSSUET.

Bossuet, évêque de Meaux, et membre de l'Académie Française, est le premier modèle que nous ayons eu d'une éloquence égale, et quelquefois supérieure à celle des Grecs et des Latins.

Son discours sur l'Histoire universelle est un chef-d'œuvre qui réunit tout à la fois ce que le génie a de plus sublime, la morale de plus sage, le style de plus persuasif et de plus brillant, l'art de plus étonnant. Le sujet en est grand, l'expression toujours proportionnée à la dignité de la matière. Malgré les difficultés qui se présentoient dans un discours dont le but est de développer le chaos

du temps, de suivre, pour ainsi dire, pas à pas la marche de la sagesse divine, et de lui tout rapporter, quelle rapidité dans la narration! quel ordre dans la marche! quelle étendue et quelle profondeur dans les vues! quelle sagacité dans les réflexions! que la religion est respectable, lumineuse et consolante sous son pinceau! Bossuet, dans son discours sur l'Histoire universelle, n'a eu ni modèle, ni imitateur.

LE PÈRE DANIEL.

Le Père Daniel, jésuite et historiographe, a écrit une Histoire de France remplie de méthode, de simplicité, de clarté, d'exactitude. Le président Hénault a dit de lui : « Cet « historien est plus impartial et plus instruit « que beaucoup de gens ne l'ont cru. » Ce qui n'empêche pas que cet ouvrage n'ait quelques imperfections. Le P. Griffet en a donné une deuxième édition en 1756, à laquelle il fit des changemens considérables, que le P. Daniel eût faits lui-même, s'il eût vécu assez de temps pour profiter des nouveaux secours historiques qui ont facilité et enrichi le travail de son éditeur.

FLEURY.

L'abbé de Fleury, sous-précepteur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, a écrit une Histoire ecclésiastique qui finit au concile de Constance. Cette Histoire est ce

que nous avons de meilleur et de plus complet dans cette partie. Le style en est inégal, et quelquefois monotone, la narration lente et embarrassée; mais les discours sont un chef-d'œuvre de raison, de critique, et de style.

Il seroit heureux que M. de Fleury eût trouvé un autre continuateur que le P. Fabre, qui n'a servi, en marchant sur ses traces, qu'à faire ressortir le mérite de celui qui l'a précédé.

Nous avons encore, de ce laborieux écrivain, plusieurs ouvrages estimés; les plus connus sont intitulés: *Mœurs des Israélites; Mœurs des Chrétiens*. Le premier est un tableau fidèle de la vie, des usages, du gouvernement des Hébreux; le second, écrit avec une onction et une candeur admirables, peut servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

BOSSUET.

Les Oraisons funèbres de Bossuet sont un nouveau triomphe pour sa gloire. Présenter des tableaux qui touchent, qui épouvantent, qui éclairent; annoncer des vérités, confondre l'orgueil, ne point dissimuler les foiblesses, instruire les vivans par l'exemple des

morts, voilà quel est le but de ces sortes de discours, et celui que Bossuet a rempli avec une supériorité inimitable. L'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, veuve de Charles I[er], est remplie de feu, de grandes idées, de ces élans d'imagination qui étonnent, et de ces traits sublimes dans le langage qui séduisent. On sait que celle de *Madame*, enlevée à la fleur de l'âge, et morte entre ses bras, arracha à ses auditeurs des sanglots qui l'obligèrent à s'arrêter lui-même après ces paroles foudroyantes : « O nuit désas« treuse ! nuit effroyable ! où retentit tout à « coup, comme un éclat de tonnerre, cette « épouvantable nouvelle : Madame se meurt... « Madame est morte. » Son émotion étant calmée par le sublime empire de la religion, il reprit : « Qui de nous ne se sent frappé à « ce coup, comme si quelque tragique ac« cident avoit désolé sa famille ! Au premier « bruit d'un mal si étrange, on accourt à « St.-Cloud de toutes parts ; on trouve tout « consterné, excepté le cœur de cette Prin« cesse ! Par-tout on entend des cris ; par« tout on voit la douleur et le désespoir, et « l'image de la mort. Le roi, la reine, Mon« sieur, toute la cour, tout le peuple, tout « est abattu, tout est désespéré ; et il me « semble que je vois l'accomplissement de « cette parole du prophète : Le roi pleurera, « le prince sera désolé, et les mains tombe« ront au peuple de douleur et d'étonnement !

« Mais, et les princes, et les peuples, gé-
« missoient en vain; en vain Monsieur, en
« vain le roi même, tenoient Madame ser-
« rée par de si étroits embrassemens. Alors
« ils pouvoient dire ces paroles de St. Am-
« broise : *Je serrois les bras, mais j'avois déja*
« *perdu ce que je tenois.* La princesse leur
« échappoit parmi ces embrassemens si ten-
« dres, et la mort, plus puissante, l'enlevoit
« d'entre ces mains royales! Quoi donc, elle
« devoit périr sitôt! Dans la plupart des hom-
« mes, les changemens se font peu à peu,
« et la mort prépare ordinairement à son
« dernier coup. Madame, cependant, a passé
« du matin au soir, ainsi que l'herbe des
« champs. Le matin, elle fleurissoit; avec
« quelles graces, vous le savez! Le soir, nous
« la vîmes séchée; et les fortes expressions,
« par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'in-
« constance des choses humaines, devoient
« être pour cette princesse si précises et si
« littérales! »

En parlant de la dernière heure de Madame, il dit encore :

« Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous
« sommes réduits à faire l'histoire d'une ad-
« mirable, mais triste mort. A la vérité,
« messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté
« de son ame, ni le courage paisible qui,
« sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé,
« par sa naturelle situation, au-dessus des
« accidens les plus redoutables. Oui, Madame

« fut douce envers la mort, comme elle l'étoit « envers tout le monde. Son grand cœur, ni « ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle « ne la brava pas non plus avec fierté, con- « tente de l'envisager sans émotion, et de la « recevoir sans trouble. Triste consolation, « puisque, malgré son grand courage, nous « l'avons perdue! etc. . . . .
« . . . .

FLÉCHIER.

Fléchier, évêque de Nîmes, et académicien, a cultivé les belles-lettres, et écrit l'Histoire de Théodose-le-Grand; mais l'éloquence de la chaire est le genre dans lequel il s'est le plus distingué. On a comparé ses Oraisons funèbres à celles de Bossuet, ce qui est inutile entre deux génies différens. Fléchier possédoit la noblesse des pensées, et l'harmonie de l'élocution.

L'Oraison funèbre de Turenne peut être regardée comme un chef-d'œuvre par la manière dont les différentes qualités du héros sont développées, par la chaleur du style, et la beauté des traits qui s'y succèdent sans appareil, sans gêne, comme la vraie peinture de chaque objet. Que d'images rassemblées en peu de mots! « Turenne meurt: « tout se confond : la fortune chancelle, la « victoire se lasse, la paix s'éloigne ; les « bonnes intentions des alliés se ralentissent; « le courage des troupes est abattu par la

« douleur, et ranimé par la vengeance; tout « le camp demeure immobile. »

Pouvoit-on mieux faire sentir la grandeur de la perte qu'éprouvoit la France dans le maréchal de Turenne, qu'en exposant ses grands effets? Les autres discours de Fléchier, quoique peut-être inférieurs à celui-ci, n'annoncent pas moins un talent particulier, d'associer la morale et l'instruction aux éloges des différentes personnes qu'il célèbre. Le discours académique de Mongin renferme cet éloge de Fléchier :

« C'est là que l'on est étonné de voir, dans « un seul homme, l'ame universelle de plu- « sieurs grands hommes; l'ame du guerrier, « l'ame du sage, du grand magistrat, et de « l'habile politique; là, il s'élève, il change, « il se multiplie, et prend toutes les formes « différentes du mérite et de la vertu. La sé- « duction est si forte, qu'on croit voir tout « ce qu'on ne fait que lire ou entendre. Avec « un livre à la main, vous êtes transportés « dans des siéges et dans des batailles; c'est « l'orateur qui vous charme, et vous n'êtes « occupés que du héros : c'est Fléchier qui « parle, et vous ne voyez que le grand ca- « pitaine ou le grand magistrat. »

L'Oraison funèbre de Letellier n'est peut-être pas au-dessous de celle de Turenne : on y retrouve la même éloquence, et la morale en est sublime. Ainsi Fléchier, dans son exorde, annonce l'intention de son discours :

« Dans l'éloge que je fais aujourd'hui du très-haut et très-puissant Seigneur Messire Michel Letellier, ministre d'état, chevalier, chancelier de France, j'envisage non pas sa fortune, mais sa vertu; les services qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçus du ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus sur la terre; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, et non pas les grandeurs que votre orgueil pourroit vous faire desirer. »

On a reproché à Fléchier trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées, trop d'affectation dans la symétrie de son style, et trop de goût pour les antithèses. Ces défauts disparoissent dans ses Institutions pastorales, dans ses Discours synodaux, qui parlent la langue simple de la religion, sans affectation et sans recherche.

BOURDALOUE.

Bourdaloue, jésuite, est parmi nous le fondateur de l'éloquence chrétienne, et le plus parfait modèle de cette élocution forte et rapide qui entraîne l'esprit, et triomphe de la résistance : dans ses sermons, les preuves se succèdent les unes aux autres avec un ordre et un développement lumineux. Son style est aussi simple que noble et profond, aussi nombreux qu'énergique. Bourdaloue s'exprime ainsi dans un sermon prêché devant le roi pour la fête de tous les Saints, et qui est intitulé : *La Récompense des Saints :*

« Se fatiguer, s'épuiser, souvent s'immoler « pour des récompenses incertaines, aux« quelles on parvient difficilement, et dont « tous les jours, après de vaines expériences, « on a le chagrin de se voir, ou malheu« reusement frustré, ou même injustement « exclus, c'est la triste et fatale destinée de « ceux qui s'attachent au monde. Au con« traire, travailler pour une récompense « sûre, et servir un maître auprès duquel « on peut compter qu'il n'y eut, qu'il n'y « aura jamais de mérite perdu, c'est ce « qui a fait sur la terre le bonheur des « élus de Dieu, et de ces saints prédes« tinés dont nous honorons aujourd'hui la « glorieuse mémoire. Ils servoient un Dieu « fidèle dans sa promesse; ils avoient en vue « une seule récompense qui ne leur pouvoit « manquer. Voilà, dit saint Chrysostôme, ce « qui les a rendus capables de tout entre« prendre, et de tout souffrir. Je souffre, di« soit un d'entre eux, plein de cette force « héroïque que la foi d'une vérité si con« stante lui inspire : c'étoit saint Paul. Je « souffre; mais, bien loin de m'en affliger, je « m'en glorifie. Et pourquoi? Parce que je « sais, ajoute-t-il, quel est celui auquel j'ai « confié mon dépôt, et que je suis assuré « qu'il n'est que trop puissant pour me le « garder jusqu'à ce grand jour où chacun re« cevra selon ses œuvres. Qu'entendoit-il par « ce dépôt? Le fonds des mérites qu'il s'étoit

« acquis devant Dieu : c'est-à-dire, ce qu'il « avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré « pour Dieu, et dans l'espérance de la gloire « dont il savoit que ses travaux apostoliques « seroient la récompense, etc. »

FÉNÉLON.

Fénélon, archevêque de Cambrai, fut précepteur des enfans de France, et académicien. Ce prélat réunit les plus beaux, les plus heureux dons du génie à l'ame la plus élevée, la plus sensible, et la plus vertueuse.

N'eût-il composé que Télémaque, les premiers rangs de la gloire lui seroient assurés dans la postérité; il a ajouté à l'éclat des grands talens le mérite des plus hautes vertus : c'est plus qu'il ne faut pour consacrer son nom à l'amour, au respect, à l'immortalité.

On a dit de Fénélon, que la piété étoit la seconde vie de son ame. Chacun de ses ouvrages en est la preuve. La piété ne fut jamais accompagnée d'autant de lumières, d'onction, de douceur, de persuasion, et de charmes; enfin de plus de ressources pour se faire goûter.

Le désintéressement de son ame est généralement connu; chacun sait qu'il répondit à celui qui lui annonçoit l'incendie de sa bibliothèque : « Il vaut mieux que le feu ait « pris à mes livres qu'à la chaumière d'un « laboureur. »

Sa modestie égaloit son désintéressement. Son livre *des Maximes des Saints* ayant été condamné à Rome, il voulut consacrer sa soumission par un monument aussi respectable que magnifique, et le soleil de la cathédrale de Cambrai représenta la vérité foudroyant plusieurs livres d'erreurs, parmi lesquels il faut placer *les Maximes des Saints*. Ce triomphe si glorieux pour sa mémoire prouve que, si la sensibilité de son ame le conduisit trop loin dans une matière où il seroit beau de s'égarer, si Dieu ne rejetoit tout excès, la droiture de ses sentimens, l'élévation de son ame, la générosité de son cœur, lui fournissoient des ressources puissantes pour terrasser l'amour-propre, et firent naître pour lui une nouvelle gloire, de ce que le commun des hommes seroit tenté de regarder comme une humiliation.

Fénélon, dans son Traité de l'existence de Dieu, tire ses démonstrations du grand spectacle de la nature, et de la connoissance de l'homme, ainsi qu'il l'annonce lui-même; écoutons-le : qui oseroit parler lorsqu'il peut l'entendre?

« Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer « l'art qui éclate dans toute la nature : le « moindre coup-d'œil suffit pour apercevoir « la main qui fait tout. Que les hommes ac- « coutumés à méditer des idées abstraites, et « à remonter aux premiers principes, con- « noissent la Divinité par son idée : c'est un

« chemin sûr pour arriver à la source de « toute vérité. Mais, plus le chemin est droit « et court, plus il est rude au commun des « hommes qui dépendent de leur imagi- « nation.

« C'est une démonstration si simple, « qu'elle échappe, par sa simplicité, aux es- « prits incapables des opérations purement « intellectuelles. Plus cette voie de trouver « le premier être est parfaite, moins il y a « d'esprits capables de la suivre.

« Mais il y a une voie moins parfaite, et « qui est proportionnée aux hommes les plus « médiocres. Les hommes les moins exercés « au raisonnement, et les plus attachés aux « préjugés sensibles, peuvent, d'un seul « coup-d'œil, découvrir celui qui se peint « dans tous ses ouvrages. »

. . . .

« Ainsi vivent les hommes. Tout leur pré- « sente Dieu, et ils ne le voient nulle part. « *Il étoit dans le monde, et le monde ne l'a* « *point connu.* Ils passent leur vie sans avoir « aperçu cette représentation de la Divinité : « tant la fascination du monde obscurcit leurs « yeux ! Souvent même ils ne veulent pas les « ouvrir ; ils affectent de les tenir fermés, de « peur de trouver celui qu'ils ne cherchent « pas. Enfin, ce qui devroit servir à leur ou- « vrir les yeux, ne sert qu'à les leur fermer « davantage, je veux dire la constante régu- « larité des mouvemens de l'univers.

« St. Augustin dit que les merveilles ne « sont avilies que par leur répétition conti- « nuelle. Cicéron dit précisément de même. « A force de voir tous les jours les mêmes « choses, l'esprit s'y accoutume aussi bien « que les yeux : il n'admire, ni n'ose se met- « tre en aucune manière en peine de cher- « cher la cause des effets qu'il voit toujours « arriver de la même sorte ; comme si c'étoit « la nouveauté, et non pas la grandeur de la « chose même, qui dût nous porter à cette « recherche.

« Mais enfin, toute la nature montre l'art « infini de son auteur. Quand je parle de l'art, « je veux dire un assemblage de moyens « choisis tout exprès pour parvenir à une fin « précise. C'est un ordre, un arrangement, « une industrie, un dessein suivi. Le hasard « est, au contraire, une cause aveugle et né- « cessaire, qui ne prépare, qui ne choisit « rien, et qui n'a ni volonté, ni intelligence. « Or, je soutiens que l'univers porte le ca- « ractère d'une cause infiniment puissante et « industrieuse. Je soutiens que le hasard, « c'est-à-dire, le concours aveugle et fortuit « des causes nécessaires et privées de raison, « ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il « est bon de rappeler les célèbres comparai- « sons des anciens, etc., etc. »

Que ne pouvons-nous transcrire ici tout ce beau discours si éloquent dans son style, si clair dans sa démonstration, si persuasif dans ses preuves, si grand dans sa simplicité !

Nous aurions pu sans doute placer Télémaque parmi les poëmes épiques, puisqu'il en remplit toutes les conditions. L'action est héroïque, merveilleuse, vraisemblable; l'action est une, elle a ses limites, et la leçon est gravée dans chaque partie de cet admirable ouvrage. Télémaque, n'étant point écrit en vers, est resté classé au nombre des ouvrages d'éloquence. C'est peut-être un larcin fait à la poésie en faveur de la prose. Nous ne déciderons pas une question qui a agité tant de gens de lettres; quelle que soit la place que l'on assigne à ce bel ouvrage, il sera un chef-d'œuvre propre à surpasser peut-être, ou du moins à balancer, ceux de l'antiquité.

Le sujet de Télémaque est d'un ressort universel; il prend sa source dans la nature de l'homme; rien de plus touchant que l'amour filial; rien de plus digne des vœux de tous les hommes, qu'un sage et heureux gouvernement. Télémaque est courageux sans férocité, politique sans artifice, tendre sans foiblesse, ferme sans opiniâtreté, sage sans ostentation, passionné sans excès. S'il paroît s'égarer, ce n'est qu'une adresse de l'auteur pour le rendre plus touchant, et donner un nouveau lustre à ses vertus : les différentes circonstances où il se trouve ne servent qu'à développer son caractère sans jamais le démentir, l'affoiblir, ou le dépasser.

La morale de Télémaque tend à faire un

prince guerrier, équitable, vertueux, et législateur; à rendre les peuples soumis, laborieux, vaillans, fidèles, et heureux. Elle apprend à respecter la religion, à écouter la voix de la belle nature; à aimer son père, sa patrie, son souverain; à être citoyen, ami, malheureux, esclave même si le sort le veut.

Admirons encore, dans cet écrivain incomparable, l'idée sublime et neuve, d'avoir caché Minerve sous la figure de Mentor. Par cette heureuse adresse, tout devient possible à son héros. Le naturel et la vraisemblance se trouvent toujours d'accord avec le merveilleux. Tout se fait dans son poëme par des secours divins, et tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant à Télémaque l'assistance d'une Divinité toujours présente, il a l'art de ne rien dérober à la gloire du jeune héros; sa vertu en est plus vigilante et plus ferme; ses triomphes en sont plus glorieux et plus solides, ses dangers plus intéressans, et ses succès plus flatteurs.

« Quoique cet ouvrage, dit La Harpe (dans « un discours qui a remporté le prix à l'Académie en 1771), semble écrit pour la jeunesse, et particulièrement pour un Prince, « c'est pourtant le livre de tous les âges et « de tous les esprits. Jamais on n'a fait « un plus bel usage des richesses de l'antiquité et des trésors de l'imagination; jamais la vertu n'emprunta pour parler aux « hommes un langage plus enchanteur, et

« n'eut plus de droit à notre amour. Là, se « fait sentir davantage ce genre d'éloquence « qui est propre à Fénélon; cette onction « pénétrante, cette élocution persuasive, « cette abondance de sentiment, qui se ré- « pand de l'ame de l'auteur, et qui passe « dans la nôtre; cette *aménité* de style qui « flatte toujours l'oreille, et ne la fatigue ja- « mais; ces tournures nombreuses où se dé- « veloppent tous les secrets de l'harmonie « périodique, et qui pourtant ne semblent « être que les mouvemens naturels de sa « phrase, et l'accent de sa pensée : cette dic- « tion, toujours élégante et pure, qui s'élève « sans effort, qui se passionne sans affecta- « tion et sans recherche; ces formes antiques « qui semblent ne pas appartenir à notre « langue, et qui l'enrichissent sans la déna- « turer; enfin, cette facilité charmante, l'un « des plus beaux caractères du génie qui pro- « duit de grandes choses sans travail, et « s'épanche sans s'épuiser. »

Le Traité de Fénélon sur l'éducation des filles fut son premier ouvrage; et ce fut d'après cet ouvrage que Louis XIV le nomma précepteur de M. le duc de Bourgogne, depuis roi d'Espagne, de M. le duc d'Anjou, et de M. le duc de Berri. Dans ce livre si sage, et d'une si grande utilité, l'auteur, après s'être plaint du peu de soin que l'on prenoit de l'éducation des filles, ajoute :

« Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire

« des savantes ridicules. Les femmes ont
« d'ordinaire l'esprit plus foible et plus cu-
« rieux que les hommes : aussi n'est-il point
« à propos de les engager dans des études
« dont elles pourroient s'entêter. Elles ne
« doivent, ni gouverner l'État, ni faire la
« guerre, ni entrer dans le ministère des
« choses sacrées. Ainsi elles peuvent se passer
« de certaines connoissances trop étendues
« qui appartiennent à la politique, à l'art
« militaire, à la jurisprudence, à la théolo-
« gie. La plupart des arts mécaniques ne leur
« conviennent pas ; elles sont faites pour les
« exercices modérés. Leur corps, aussi-bien
« que leur esprit, est moins fort et moins
« robuste que celui des hommes. En revan-
« che, la nature leur a donné en partage
« l'industrie, la propreté, et l'économie,
« pour les occuper tranquillement dans leur
« maison.

« Mais que s'ensuit-il de la foiblesse natu-
« relle des femmes ? Plus elles sont foibles,
« plus il est important de les fortifier. N'ont-
« elles pas des devoirs à remplir, mais des
« devoirs qui sont les fondemens de toute la
« vie humaine ? Ne sont-ce pas les femmes
« qui ruinent ou soutiennent les maisons, qui
« règlent tout le détail des choses domesti-
« ques, et qui, par conséquent, décident de
« ce qui touche de plus près à tout le genre
« humain ? par là, elles ont la principale part
« aux bonnes et aux mauvaises mœurs de

« tout le monde. Une femme judicieuse, ap-
« pliquée, et pleine de religion, est l'ame de
« toute une grande maison ; elle y met l'or-
« dre pour les biens temporels et pour le sa-
« lut. Les hommes même, qui ont toute l'au-
« torité en public, ne peuvent pas établir
« leurs délibérations sur aucun bien effectif,
« si les femmes ne les aident à l'exécuter.

« Le monde n'est point un fantôme ; c'est
« l'assemblage de toutes les familles : et qui
« est-ce qui peut les policer avec un soin
« plus exact que les femmes, qui, outre leur
« autorité naturelle, et leur assiduité dans
« leur maison, ont encore l'avantage d'être
« nées soigneuses, attentives au détail, in-
« dustrieuses, insinuantes, et persuasives?
« Mais les hommes peuvent-ils espérer pour
« eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si
« leur plus étroite société, qui est celle du
« mariage, se tourne en amertume? Mais les
« enfans, qui feront dans la suite tout le
« genre humain, que deviendront-ils, si
« leurs mères les gâtent dès leurs premières
« années ?

« Voilà donc les occupations des femmes,
« qui ne sont guère moins importantes au
« public que celles des hommes, puisqu'elles
« ont une maison à régler, un mari à rendre
« heureux, des enfans à bien élever. »

Après avoir ainsi prouvé l'importance de donner aux filles une bonne éducation, Fénelon en développe les moyens avec un ju-

gement profond, une extrême sagacité. On ne sauroit trop recommander la lecture de cet excellent Traité aux jeunes femmes qui ont l'espoir de devenir mères de famille, et qui ressentent le noble desir d'en remplir les saints devoirs.

Cet écrit est suivi d'un autre qui rentre dans le même sujet, et n'est ni moins lumineux, ni moins utile ; je veux parler de celui qui est intitulé : *Avis à une Dame de qualité sur l'éducation de sa fille.*

Dans son Dialogue sur l'éloquence, Fénélon traite cette science en philosophe chrétien. Il réduit les préceptes essentiels de cet art admirable à ces trois qualités : à peindre, à prouver, à toucher. Il est encore plusieurs ouvrages ascétiques ou politiques de ce grand homme, qui ajoutent à sa gloire, et que sans doute mes jeunes lectrices s'empresseront de méditer, quand elles auront l'âge d'en sentir les beautés, et d'en mesurer la grandeur.

STYLE ÉPISTOLAIRE.

MADAME LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

« Les Lettres, dit madame Suard dans son « éloge de Mme de Sévigné, n'ont pour objet

« que de communiquer ses pensées et ses sen-
« timens à des personnes absentes ; elles sont
« dictées par l'amitié, la confiance, la poli-
« tesse. C'est une conversation par écrit : aussi
« le ton des lettres ne doit différer de celui
« de la conversation ordinaire, que par un
« peu plus de choix dans les objets, et de
« correction dans le style. La rapidité de la
« parole fait passer une infinité de négligen-
« ces que l'esprit a le temps de rejeter lors-
« que l'on écrit même avec rapidité ; et d'ail-
« leurs, l'homme qui lit n'est pas si indulgent
« que celui qui écoute. »

On a déja dit plusieurs fois que madame de Sévigné étoit dans ce genre ce que La Fontaine étoit dans le sien, négligée et originale. Le mérite de ses Lettres, qu'on relit toujours avec un nouveau plaisir, est le naturel et l'aisance ; caractère distinctif du style épistolaire, auquel elle joint encore la délicatesse, le sel, et l'agrément. La manière variée dont elle peint sa tendresse à sa fille ; les anecdotes curieuses, les particularités intéressantes qu'elle raconte, prennent sous sa plume des graces inimitables. Madame de Sévigné a encore, comme La Fontaine, l'avantage d'être unique dans son genre d'écrire, et d'être, comme lui, le modèle et le désespoir de tous ceux qui veulent courir la même carrière. Les vers que M. de Treneuil a placés dans son Élégie des tombeaux, sont

une belle peinture du talent naturel et inimitable de madame de Sévigné.

Là, je vois exhumer cette femme immortelle,
Qui seule dans son art, sans rivaux, sans modèle,
Puisa tout son génie au foyer de son cœur ;
Et qui, dans ses écrits, plutôt mère qu'auteur,
Consacrant à sa fille et ses jours, et ses veilles,
Orna, sans y songer, le siècle des merveilles.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PRESQUE tous les hommes célèbres du siècle de Louis XIV avoient précédé ce monarque dans la tombe; le grand Rousseau, Crébillon, Fontenelle, étoient les seuls soutiens de la gloire d'un nouveau siècle, lorsqu'Arouet de Voltaire annonça, par l'étonnante réunion de talens divers, un génie qui sembloit destiné à réparer toutes les pertes de la France. L'Épopée, la Tragédie, la Comédie, l'Ode, les Poésies légères, la Philosophie, l'Histoire, tout, jusqu'au Roman, fut de son ressort; et nous allons le voir marquer, avec plus ou moins de supériorité, dans les différens genres de littérature qui parurent au dix-huitième Siècle.

POÉSIE ÉPIQUE.

LA HENRIADE DE VOLTAIRE.

LA Henriade est, jusqu'ici, le seul titre de l'Épopée française, et un chef-d'œuvre de poésie. On y admire la richesse du coloris,

l'harmonie de la versification, la vivacité des images, la rapidité du récit. Mais cet ouvrage, si brillant dans son style, est loin d'être sans défaut dans sa composition. L'ordonnance en est défectueuse, le plan manque d'unité, règle prescrite à l'épopée; le poëte ne remplit pas la proposition établie dans ses premiers vers :

> Je chante ce héros qui régna sur la France,
> Et par droit de *conquête*, et par droit de naissance.

Le sujet est donc Henri, qui va faire la conquête d'un royaume qui lui appartient, et qu'on lui dispute; cependant il n'en est pas question pendant les quatre premiers chants. Les faits importans ne sont pas assez développés. La partie dramatique est foiblement traitée, l'intérêt manque à la Henriade. Si le héros attache, c'est parce qu'il est Henri IV, c'est-à-dire un roi dont le nom parle à tous les cœurs. Dans ce poëme, le monarque français est toujours heureux, ou à la veille de l'être; on éprouve rarement pour lui ces alternatives de crainte et d'espérance, qui font partager les disgraces et goûter les triomphes du héros. Enfin, on reproche encore à la Henriade le manque du merveilleux si essentiel à l'épopée. Ces défauts sont, en quelque sorte, effacés par la beauté de la versification, par celle des portraits et des détails. La mort de d'Ailly est un des endroits les plus admirés.

CHANT VIII.

D'Ailly portoit par-tout la crainte et le trépas ;
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençoit des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas ;
Favori des Amours, il sortoit de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly, dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme et de poussière,
A travers les blessés, les morts, et les mourans :
De leurs coursiers fougueux, tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues ;
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents :
De leur mélange affreux les éclairs réjaillissent,
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais, loin de leurs coursiers par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort :
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut : le Démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante, étoient à ses côtés.

Malheureux ! suspendez vos coups précipités !
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas !
Le fer qui les couvroit brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés la cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectoit son rival, admiroit sa vaillance;
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux ;
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque, auprès de lui, roule sur la poussière :
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse ; hélas ! c'étoit son fils !
Ce père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur.
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et, se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.

Les deux poëmes de la bataille de Fontenoy et du temple de la Gloire sont peu dignes de l'auteur de la Henriade.

POÉSIE DIDACTIQUE.

LOUIS RACINE.

Les Poëmes de la Grace et de la Religion.

Louis Racine, fils du célèbre poëte tragique, hérita d'une partie des talens de son

père. Il composa deux poëmes religieux : celui de la Grâce, et celui de la Religion.

Le Poëme de la Grace, quoique justement critiqué, renferme des beautés estimables. Le poëte s'écarte trop souvent de son sujet : après avoir promis de chanter la Grace, il laisse au lecteur le soin de la chercher dans le premier chant; et, lorsqu'il la fait paroître au second, cette apparition est courte. Après une cinquantaine de vers, le poëte se jette dans une controverse aussi peu exacte qu'elle est déplacée : dans les autres chants, le sujet est étouffé sous les accessoires. Le Poëme de la Religion est très-supérieur à celui-ci. L'auteur possédoit sa matière; le sujet est parfaitement embrassé, et exprimé dans un seul vers :

La raison, dans mes vers, conduit l'homme à la foi.

Les preuves qui viennent à l'appui des préceptes sont bien choisies, fortifiées par leur enchaînement, et déduites dans un ordre lumineux. Le poëme de la Religion est un de ces monumens où le talent s'est prêté avec succès aux impressions du zèle. On y découvre, à chaque pas, un art séduisant de peindre et d'animer tous les objets, de présenter à l'imagination les détails de la physique avec toutes les richesses de la poésie. La sécheresse des matières abstraites y disparoît sous l'abondance des images; le théologien est toujours d'accord avec le poëte, et

le poëte toujours égal, toujours fécond dans la diversité des sujets, et dans la manière de les traiter. Peu d'auteurs ont su mieux conduire la partie du récit, et ont aussi bien connu le mécanisme de notre versification : on n'y remarque qu'un seul défaut; les vers tombent souvent un à un, deux à deux, sans former ces enchaînemens si flatteurs dans les vers de Racine le père. Par là, le poëme devient sec et monotone; ce qui fatigue le lecteur, malgré son admiration pour des tableaux poétiques, tels que celui-ci :

Où sont-ils, ces objets de ma reconnaissance?
Est-ce un coteau riant? est-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer; le cruel Aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés!
Et, plus loin, qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?
Des antres, des volcans, et des mers inutiles,
Des abymes sans fond, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts;
Ici, de ses poisons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre!
Et tu crois, ô mortel! qu'à ton moindre soupçon,
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant va venir te répondre!
Accusateur aveugle, un mot va te confondre :
Tu n'aperçois encor qu'un des coins du tableau;
Le reste t'est caché sous un épais rideau;
Et tu prétends déja juger de tout l'ouvrage.
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène les maux dont tu te plains toujours.
Notre art du poison même emprunte le secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents, et ces orages?

Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.
La mer, dont le soleil emprunte les vapeurs,
Par les eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige et blanchit nos montagnes :
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force, et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les revoit enfin sortir à pas timides,
Tantôt foibles ruisseaux, tantôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir ;
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous la pente qui l'entraîne ;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais, terminant enfin ses courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes ;
Ils les rendent aux mers, le soleil les reprend ;
Sur les monts, dans les champs, l'Aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les airs,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des mers :
Puisse le même accord régner parmi les hommes !

JACQUES DELILLE.

Nous avons déja dit que la traduction en vers des Géorgiques de Virgile, et celle de l'Énéide dont nous avons cité des fragmens, avoient obtenu à Delille le surnom du *Vir-*

gile français, et porté au plus haut degré d'élévation sa gloire littéraire. Animé du feu de son modèle, il l'égale souvent, et l'on sent qu'il l'eût égalé toujours si la langue de Delille n'étoit inférieure à celle de Virgile. Le poëte français est correct, élégant, précis ; ses vers sont tendres, flexibles et harmonieux ; son pinceau, fidèle et délicat ; son coloris, frais et naturel lorsqu'il peint les travaux champêtres ; et ses accens ont de la noblesse et de l'énergie pour chanter les heros et la gloire. Sa traduction du Paradis Perdu de Milton, faite à cette époque de la vie où le talent affoibli n'offre dans les plus grands poëtes que les lueurs d'un génie près de s'éteindre, est une des plus admirables productions de notre littérature. Le sublime ouvrage de Milton, long-temps méconnu en Angleterre, revit tout entier dans les beaux vers de Delille ; et ce magnifique présent, fait à notre langue, mérite la reconnoissance de notre siècle, comme celle de la postérité. La variété, la force, le feu, la vigueur et les graces du poëte brillent tour-à-tour dans les divers sujets qu'il traite avec une égale perfection. N'offrir qu'un fragment, c'est n'offrir qu'un des traits d'un ensemble sublime, et dont toutes les parties se correspondent merveilleusement. La description des Enfers, les discours de Satan, l'art de la séduction auquel il recourt, la chûte du premier homme, la sortie du Paradis Terrestre, sont

admirables. Arrêtons-nous à la peinture de l'Eden :

LIVRE IV.

. . . .

Toutefois, poursuivant sa course menaçante,
Jusqu'aux plaines d'Éden Satan s'est avancé.
Il regarde, et, dans l'air doucement exhaussé,
De près s'offre à ses yeux un coteau que couronnent
De leurs rameaux touffus les bois qui l'environnent.
De ce mont chevelu les arbrisseaux nombreux
Épaississent par-tout les rameaux buissonneux ;
Et leur richesse inculte, et leur luxe sauvage,
De l'enceinte sacrée épaissit le passage.
Plus haut, le frêne altier, le cèdre oriental,
Le palmier élancé, le pin pyramidal,
De cette scène agreste amphithéâtre sombre,
Montant de rangs en rangs, jetoient ombre sur ombre.
Au-dessus, déployant leurs rameaux fastueux,
Un innombrable amas d'arbres majestueux
L'environne par-tout d'un rempart de verdure.
Toutefois, dominant cette immense clôture,
L'homme contemple au loin son empire nouveau.
Enfin, tournant en cercle au sommet du coteau,
Plus agréable aux yeux et plus utile encore,
Un choix d'arbres féconds à l'envi le décore.
Là, près du fruit naissant la fleur s'épanouit ;
L'arbre donne et promet, l'œil espère et jouit.
Libéral envers eux de sa douce influence ;
Le soleil les mûrit, en dore la nuance
Plus richement cent fois qu'il ne peint à nos yeux
Les nuages du soir et l'arc brillant des cieux.
Satan vient : plus ses pas approchent du bocage,
Et plus l'air devient pur et brille sans nuage :
Air suave, air divin, et dont l'heureux pouvoir
Peut calmer tous les maux, tous, hors le désespoir !
Le printemps tout entier autour de lui respire ;
Dans les champs, sur les eaux, folâtre le Zéphire ;
Sa molle haleine exhale un air délicieux;

Du doux bruit de son vol il anime ces lieux,
Parcourt les fruits nouveaux, baise les fleurs nouvelles;
De leur ambre, en passant, il parfume ses ailes,
Et court aux antres verts apprendre, en murmurant,
Sur quel bord il cueillit le tribut odorant.
Ainsi, lorsqu'au nocher qui, côtoyant l'Afrique,
Laisse bien loin de lui les tours de Mozambique,
De la rive où le nord regarde l'orient,
Arrivent les parfums de ce climat riant
Où l'Arabe moissonne, et l'encens, et la myrrhe;
Tout à coup enchanté du baume qu'il respire,
Et de sa voile oisive oubliant le secours,
Il s'arrête, il se plaît à ralentir son cours.
Parfumé de l'encens que le rivage envoie,
Le vieil Océan même en a souri de joie;
Et, bien loin de ses bords, les heureux matelots
Hument l'air embaumé qui les suit sur les flots.
Tel jouissoit Satan; tel, marchant en silence,
Il admire des lieux qu'afflige sa présence.

Nous avons admiré Delille comme traducteur; et nous allons admirer, dans les ouvrages de son invention, le grand poëte dont la mort récente laisse non-seulement les Muses en deuil, mais la société entière.

LES JARDINS.

Virgile, dans les Géorgiques, paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les Jardins; et, après avoir lutté long-temps contre les détails quelquefois ingrats de la culture des champs, il semble désirer de se reposer sur

des objets plus rians ; c'étoit indiquer un nouveau sujet au génie qui savoit si bien rendre sa pensée : et Delille, après avoir traduit les Géorgiques, ne tarda pas à décrire les Jardins, tels qu'ils plaisent à l'ame douce et tendre du peintre, et à celle du poëte. C'est ainsi qu'il annonce son sujet :

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre ?
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire ;
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la Victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
Flore a souri, ma voix va chanter les Jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.
Toi donc, qui, mariant la grace à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O Muse ! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des Dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux,
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger ;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon ouvrage.

Ce poëme, divisé en quatre chants, n'offre point d'épisodes. C'est une suite de tableaux enchanteurs, autant par les objets qu'ils représentent, que par le génie du peintre, la

délicatesse de son pinceau, la fraîcheur et la variété de ses couleurs. De quelle teinte mélancolique il peint l'Automne!

LES FEUILLAGES D'AUTOMNE.

Remarquez-les sur-tout, lorsque la pâle Automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne:
Que de variété, que de pompe et d'éclat!
La pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun: bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons.
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais les ruines même ont pour moi des attraits:
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés, ces jours d'ivresse et de folie;
Viens, je me livre à toi, tendre Mélancolie;
Viens, non le front chargé de nuages affreux,
Dont marche environné le Chagrin ténébreux;
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne,
A travers les vapeurs un jour plus doux rayonne:
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

A ce tableau touchant opposons la grandeur et la magnificence; admirons le génie fécond et varié, qui sait, comme le dit Boileau, passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

LES JARDINS DE VERSAILLES ET DE MARLY.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges;
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté, c'est le jardin d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos;
Qui cherche à vaincre encore, à dompter les obstacles:
Il ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer; ces fleuves suspendus
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes:
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes;
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur!
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres;
Et Diane, et Vénus, enchantent ce beau lieu:
Tout bosquet est un temple; et tout marbre est un Dieu.
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

LA PITIÉ.

Dans ce Poëme, l'auteur se propose de peindre la Pitié exercée envers tous les hommes, dans les différens états, et dans les diverses situations de la vie; il l'étend jusqu'aux animaux.

Ce Poëme, en quatre chants, renferme autant d'épisodes; composé à peu près pen-

dant la révolution, il en rappelle et les crimes et les vertus. Parmi ces épisodes nous en citerons deux : l'un présente le modèle de l'amour filial; l'autre, celui du courage héroïque dans les jeunes filles de Verdun :

CHANT I[er].

. . . .
D'un cri plus fort encore, et d'un accent plus tendre,
A votre cœur ému le sang se fait entendre :
Vos parens malheureux ont droit à vos secours.
. . . .
Eh ! qui ne connoit pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature ?
Fidélia le prouve ; elle dont Adisson
A la postérité transmit l'aimable nom.
La Mort à son enfance avoit ravi sa mère ;
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père
La douce ressemblance, et le vivant portrait :
De ce père chéri le cœur l'idolâtroit.
Une épouse des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse ;
Et, pour elles l'amour d'un père vertueux
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adoroit, tel que le Dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les Nymphes de sa cour.
Elle-même admiroit sa grace enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse ;
Et d'un père chéri les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses soins.
Son ame, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique envioit ses services ;
Les plus humbles emplois flattoient son tendre orgueil :
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un doux appui, soutenant sa foiblesse,
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse ;
Elle-même à son père offroit ses vêtemens,

Lui préparoit ses bains, soignoit ses alimens;
Elle-même, à genoux, ajustoit sa chaussure;
Elle-même peignoit sa blanche chevelure;
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté méditoit des conquêtes,
Se paroit pour le bal, les festins ou les fêtes,
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutoit le récit de ses exploits guerriers,
Dansoit, pinçoit son luth; tantôt avec adresse
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse;
Le soir, le conduisoit au lieu de son sommeil,
Veilloit à son chevet, épioit son réveil,
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disoient quelquefois:
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
« Et, même avant l'hymen connoissant le veuvage,
« En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
« Hâtez-vous de saisir ces rapides instans;
« Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
« Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole:
« De ces tristes devoirs qu'un époux vous console! »

« Ah! ma mère n'est plus! disoit-elle, et sa mort,
« D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
« De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
« Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse;
« Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
« D'un rayon de gaîté briller son doux réveil.
« Je jouis quand, le soir prolongeant ma lecture,
« J'endors près de son lit les tourmens qu'il endure.
« Je jouis quand le jour, appuyé sur mon bras,
« Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
« Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
« Par deux objets chéris se verroit partagée;
« L'amour lui voleroit une part de mes soins;
« Je l'aimerois autant, je le soignerois moins.
« Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
« Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »

Tel étoit son langage. Et moi, puissent mes chants,
Nourrir, entretenir ces vertueux penchans !
Doux et sublime emploi du bel art que j'adore !
Art charmant ! c'est ainsi que le monde l'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre, et les échos des cieux.

En célébrant les vertus qui se développèrent pendant l'émigration, Delille peint, dans ces beaux vers, la bravoure, la noble bienfaisance, le sublime talent d'uu émigré (1):

Hélas ! plus d'un Français, dans ces momens funestes,
Se montra des Français l'implacable ennemi;
Tel ne fut pas ton cœur, toi, courageux ami
De ceux que poursuivoit la Fortune inhumaine;
Toi, que chérit Bellone autant que Melpomène;
Qui, parant la vertu par d'aimables dehors,
Joins la beauté de l'ame à la beauté du corps.
Qu'on ne me vante plus le chantre de la Thrace,
Des tigres, des lions apprivoisant l'audace !
Ton art, qui dans la Grèce auroit eu des autels,
O Marin ! sut dompter des monstres plus cruels,
Le Désespoir affreux, la hideuse Indigence.
Que de fois, au plaisir mêlant la bienfaisance,
Stérile pour toi seul, ton talent généreux,
Mit ton noble salaire aux mains des malheureux !
Ainsi, par le concours de brillantes merveilles,
Charmant le cœur, l'esprit, les yeux, et les oreilles,
On te vit, tour-à-tour, vouer à nos malheurs
Ta lyre, ton épée, et ton sang, et tes pleurs.
Ce concert de vertu, de grace, et de génie,
Ah ! voilà ta plus belle et plus douce harmonie.
Tel, beau, jeune et vainqueur, le Dieu de l'Hélicon
Chantoit, touchoit sa lyre, et combattoit Python.

---

(1) M. le vicomte de Marin.

Le poëte admire l'énergie et le dévouement des femmes pendant la révolution, et rappelle les courageuses et innocentes victimes de Verdun traînées à quinze ans sur un échafaud :

CHANT III.

Ah ! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage !
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,
Qui, dès vos premiers ans entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque ?
O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs !
Qui ne sait votre sort ? qui n'a plaint vos malheurs ?
Hélas ! lorsque l'hymen préparoit sa couronne,
Comme l'herbe des champs le trépas vous moissonne.
Même heure, même lieu, vous virent immoler !
Ah ! des yeux maternels quels pleurs durent couler !
Mais vos noms sans vengeur ne seront pas sans gloire ;
Non, si ces vers touchans vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu : je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funèbre Élysée,
Qui de torrens de sang vit la terre arrosée.
Mais, s'il est quelques lieux, quelques vallons déserts,
Epargnés des tyrans, éloignés des pervers,
Là, je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images du deuil ;
Là, le sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison reviendra chaque année
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.
« Salut, objets touchans ! diront-elles en chœur :
« Salut, de notre sexe irréparable honneur !
« Le Temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
« Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure ;

« Mais les ans, dans leur cours, ne ramèneront pas
« Une vertu si rare, unie à tant d'appas.
« Espoir de vos parens, ornement de votre âge,
« Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage :
« Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal.
« Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal !
« Adieu, touchans objets, adieu ! Puissent vos ombres
« Revenir quelquefois dans ces asyles sombres !
« Pour vous le rossignol prendra ses plus doux sons ;
« Zéphyr suivra vos pas, Echo dira vos noms :
« Adieu ! Quand le printemps reprendra ses guirlandes,
« Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes :
« Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
« Nos hymnes, nos regrets, nos larmes, et nos fleurs. »

L'HOMME DES CHAMPS,

OU LES GÉORGIQUES FRANÇAISES.

Ce Poëme est divisé en quatre chants, qui, tous relatifs aux jouissances champêtres, ont pourtant chacun leur objet particulier.

Dans les premiers, c'est un sage qui, avec des yeux plus exercés, et un sens plus délicat que le vulgaire, parcourt dans leurs innombrables variétés les riches décorations champêtres, et travaille à rendre heureux ce qui l'entoure. Le second chant peint les plaisirs utiles du laboureur. Le troisième est consacré à l'observateur naturaliste ; et le quatrième enseigne aux poëtes à célébrer, en vers dignes de la nature, et ses phénomènes et ses richesses. Cette peinture du curé de village, dans le premier chant, est un de

ces tableaux dans lesquels le rare talent de Delille se fait toujours admirer :

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit, et les moissons, et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
. . . .
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les vieux rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père, et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence :
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits !
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ses réduits où le malheur rassemble
Le besoin, la douleur, et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur ;
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.

Dans les excellens préceptes auxquels Delille a consacré son quatrième chant, il réunit l'exemple aux leçons. Il ne conseille pas seulement, mais il exécute ; et, en disant comment il faut peindre, il peint lui-même de frais tableaux. Tel est celui dans lequel il représente la nature :

Nature, ô séduisante et sublime Déesse !
Que tes traits sont divers ! tu fais naître dans moi,
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.

Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée, et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs;
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le Zéphire :
Et le doux bruit des eaux, ce doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix.
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des vallons épouvante le monde.

O! qui pourra saisir, dans leur variété,
De tes riches appas la changeante beauté?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes;
Depuis les bois pompeux dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés?

L'IMAGINATION.

Ce Poëme, un des plus magnifiques et des plus précieux monumens de notre siècle, est divisé en huit chants.

Dans le premier chant le poëte examine l'homme sous le rapport intellectuel ; c'est-à-dire, la mémoire, les songes, les idées; il peint le degré de félicité que peuvent lui procurer la culture de son intelligence et son imagination. Ce chant est terminé par un fort bel épisode, dans lequel Delille décrit le bonheur d'un naufragé qui se fixe dans l'île de Pélion, et les malheurs de Boo, fils

du roi de cette sauvage contrée, qui va chercher l'infortune parmi les hommes civilisés. Le second chant peint l'homme sensible, et l'influence de l'imagination sur le bonheur; les plaisirs de l'illusion, le souvenir, la crainte, et ce que l'imagination ajoute aux passions. L'épisode de Valins, qui termine ce chant, est consacré à exprimer les impressions des objets extérieurs, l'empire de l'éloquence, du geste, et sur-tout du regard, dont le poëte prouve ainsi toute la force:

Voyez, quand Marius, aux prisons de Minturne,
Assoupit un moment sa douleur taciturne,
Le Cimbre l'approcher le poignard à la main:
Le héros se réveille, et, se levant soudain,
Avec cet œil terrible et brillant de victoire,
Et tant de consulats, et quarante ans de gloire,
Tout rayonnant encor des grandeurs qu'il n'a plus:
« Oseras-tu, barbare, égorger Marius? »
A ce regard plus prompt, plus fort que le tonnerre,
L'esclave foudroyé, tombe, et baise la terre,
Et, long-temps immobile, et les sens éperdus:
« Non, je ne puis, dit-il, égorger Marius. »
Tant brilloient, réunis dans les yeux d'un seul homme,
Et la grandeur de l'ame, et la grandeur de Rome!

Dans le quatrième chant, il décrit les impressions que les lieux produisent sur l'imagination: le poëte, dans l'épisode sur un voyage en Grèce, peint tous les charmes qu'éprouvent les écrivains dans des lieux inspirateurs; le second épisode redit un fait arrivé dans les catacombes de Rome. Il est écrit avec une verve, une chaleur, et une vérité, qui fait passer dans l'ame du lecteur

tous les sentimens de celui avec lequel il s'égare dans ces sombres lieux; il croit perdre, comme le jeune peintre, le fil qui conduisoit ses pas dans l'effrayant labyrinthe; il croit voir fumer et s'éteindre le flambeau qui échappe à sa main défaillante, et il partage enfin les élans de la joie qu'éprouve l'artiste, lorsque, n'attendant plus qu'une mort lente et douloureuse :

. . . .
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossemens,
De la mort qu'il veut fuir horribles monumens!
Quand tout à coup son pied trouve un nouvel obstacle :
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnoît le fil qu'il a perdu;
Et, de joie et d'espoir, il tressaille éperdu.
Le fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore :
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son ame encor tremblante
Veut jouir de ces lieux, et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieux
Qu'il croyoit pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

La peinture des arts remplit le cinquième

chant ; le sixième développe l'influence de l'imagination sur le bonheur dans les différens âges, et l'inconvénient de l'excès de confiance, et de l'excès de défiance qui amène cet admirable portrait de J. J. Rousseau.

. . . .
Hélas ! il le connut, ce tourment si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour,
La voix de la raison, et la voix de l'amour.
Quel sublime talent ! quelle haute sagesse !
Mais, combien d'injustice, et combien de foiblesse !
La Crainte le reçut au sortir du berceau,
La Crainte le suivra jusqu'au bord du tombeau.
Vous, qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ses leçons, et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence ;
Ami des champs, ami des asyles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts.
Là-haut, sur la colline, il est assis peut-être,
Pour saisir le premier le rayon qui va naître.
Peut-être au bord des eaux un rêve le conduit :
De leur chûte écumante il écoute le bruit ;
Ou, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire :
Il écoute, et s'enfuit, et sans soins, sans desirs,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais, s'il se montre à vous, au nom de la nature,
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur,
Par des soins caressans apprivoisez son cœur :
Hélas ! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait ses tourmens, il a fait ses délices.
Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui :
Consolez-le du sort, des hommes et de lui.
Vains discours ! rien ne peut adoucir sa blessure :

Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
L'étranger, dont les yeux ne le virent jamais,
Qui chérit ses écrits sans connoître ses traits;
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide,
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide;
Son hôte, son parent, son ami, lui fait peur.
Tout son cœur s'épouvante au nom d'un bienfaiteur.
Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime,
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère, d'une sœur, d'une épouse, ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière!
Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux,
Et le Soleil lui seul a reçu ses adieux.

Que de vérité! que de naturel! que d'ame et de talent!

Le septième chant est consacré à peindre les moyens que les gouvernemens ont inventés pour suppléer à l'insuffisance des lois, soit par les cérémonies et les fêtes, soit par les monumens; il démontre ensuite l'influence d'une couleur distinguant un parti, et rappelle ses funestes effets. Le dernier chant offre le détail des différens cultes, et l'épisode qui le termine prouve l'avantage de la religion chrétienne. Une fille espagnole, parricide dans un moment de désespoir, dévorée par la douleur et par ses remords, recourt enfin aux eaux salutaires de la pénitence. Dieu lui pardonne par la bouche du prêtre. L'espoir et la paix rentrent doucement dans son cœur:

. . . . Quand ses forces, lassées

Par le long sentiment de ses douleurs passées,
Succombèrent enfin ; son simple et vieux pasteur
A ses derniers momens vint soutenir son cœur.
Elle, serrant la main de l'ami qui la pleure,
« Adieu donc, je vais voir la paisible demeure,
« Où le malheur repose, où le remords s'éteint :
« Malgré mon crime affreux, Dieu sans doute me plaint.
« Un aveugle transport m'a fait commettre un crime,
« Mais au courroux d'un Dieu j'offre un Dieu pour victime;
« Je vais me présenter devant ses yeux vengeurs,
« Couverte de son sang, couverte de mes pleurs.
« O toi! dont mes malheurs ont troublé la famille,
« Ne sois pas plus que lui sévère pour ta fille ;
« Et toi, mortel trop cher, cause de tant de maux ;
« Ah! puissent nos trois cœurs...» En prononçant ces mots,
L'œil tourné vers le ciel, où son espoir aspire,
Sans douleur, sans regret, doucement elle expire,
Et les Anges en chœur ont prononcé son nom.
Charme heureux, charme pur de la religion,
Qui, des foibles mortels mère compatissante,
Et plus que l'homme même aux hommes indulgente,
Sur le crime qui pleure exerce son pouvoir,
Et lui rend les vertus en lui rendant l'espoir.

LE POEME DE LA NATURE.

Delille, en choisissant un sujet purement scientifique, a prouvé que les difficultés n'effrayoient pas un génie accoutumé à les vaincre. Le titre de cet ouvrage ne nous promet que les trois règnes de la nature; cependant le poëte commence par un premier poëme, qui renferme la description des quatre élémens; ce poëme ne se rattache point au second, quoiqu'ils soient réunis sous le même titre.

Acquérir aux Muses le vaste domaine de

la science; dérober à la prose les trésors qu'elle s'étoit réservés; contraindre la poésie à se servir d'expressions jusqu'alors étrangères pour elle, n'appartenoit qu'à un talent exercé, à une main sous laquelle tout devient flexible, et prend un tour gracieux, élégant, et poétique. Boileau nous apprend, dans son Traité du Sublime, qu'Empédocle, le sicilien, avoit mis toute la physique en vers, et que cet ouvrage fut si fameux dans la Grèce, qu'il fit regarder son auteur comme divin.

Peu de lecteurs sont assez instruits pour lire le Poëme de la Nature sans recourir aux savantes notes de M. Cuvier; le grand nombre est forcé d'abandonner le poëte qui les charme, pour rechercher le savant qui les éclaire. La diction, d'abord simple et gracieuse, s'échauffe, s'élève par degré, et devient sublime pour peindre la grandeur du sujet :

Un jour, pour la campagne abandonnant la ville,
Dans un beau paysage en spectacle fertile,
J'avois erré long-temps, j'avois gravi les monts,
Visité les coteaux, parcouru les vallons,
Prolongé dans les bois ma libre promenade,
Traversé le coteau, visité la cascade,
Suivi des frais ruisseaux le cours capricieux,
Étudié la terre, interrogé les cieux.
Le soir, ayant fini ma course vagabonde,
Plein des tableaux du ciel, de la terre et de l'onde,
Je cherchois le repos; et, jusques au réveil,
La douce illusion amusa mon sommeil.
Je crus voir, dans l'éclat de sa riche parure,
Apparoitre à mes yeux le Dieu de la nature.

Dans ses traits doux et fiers, une mâle beauté
Sembloit joindre la grace à la sévérité.
Son front touchoit le ciel, ses pieds fouloient la terre.
Ses accens ressembloient à la voix du tonnerre,
Mille astres éclatoient sur son front radieux,
La foudre dans ses mains, et l'éclair dans les yeux.
Douze signes ornoient sa ceinture flottante ;
Au tissu varié de sa robe éclatante,
Les sept rayons d'Iris prodiguoient leurs couleurs,
Sous ses pieds les gazons se tapissoient de fleurs ;
Il ordonnoit : les eaux s'échappoient de leurs sources,
Le tonnerre grondoit, les vents pressoient leurs courses ;
Autour de lui le temps, sous mille aspects nouveaux,
Achevoit, renversoit, reprenoit ses travaux ;
Les débris s'animoient, la mort étoit féconde,
Et la destruction renouveloit le monde.
Plus j'attachois sur lui mon regard curieux,
Et plus il paroissoit s'agrandir à mes yeux.
Tout à coup les accens de sa voix immortelle,
Jusqu'à moi sont portés : « Assez long-temps, dit-elle,
« Du globe tu peignis les visibles beautés,
« Ses riches ornemens, ses aspects enchantés :
« Ose plus aujourd'hui ; pénètre sa structure,
« Ses vastes fondemens, sa noble architecture,
« Les formes, les couleurs, les principes des corps,
« Et leur guerre féconde, et leurs secrets accords ;
« Suis dans tous ses degrés la nature vivante :
« Fais naître les métaux, fructifier la plante :
« Soumets la brute à l'homme, élève l'homme à Dieu ;
« Du ciel sur tes tableaux je verserai le feu ;
« Et, tandis qu'un faux goût de tant d'œuvres légères
« Fait prospérer un jour les formes passagères,
« Tes ouvrages seront durables comme moi. »
J'obéis, etc.

LES FLEURS.

Mais, parmi tous ces plans prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature !
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceau des fruits !
Quelle forme élégante, et quel frais coloris !

C'est l'azur, les rubis, l'opale, la topaze,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase :
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux ;
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes :
Amour ne reçoit pas de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums, leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quel don ne nous fait pas leur sève précieuse !
Les fleurs du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois les récits d'un peuple d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes ;
Et peignant par leur teinte, ou l'espoir, ou l'ennui,
Les fleurs interrogeoient, et répondoient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse ;
Le peintre les chérit ; sous les doigts du brodeur
L'art n'en laisse au desir regretter que l'odeur,
Et dresse un piége adroit au papillon volage :
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image !
Si les temps ne sont plus, où, dans les jours de deuil,
Les fleurs suivoient les morts, ou paroient leur cercueil ;
Si nous ne voyons plus de ces jeux funéraires,
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires ;
La pastourelle encore en forme ses bouquets ;
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets ;
Et, parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillans desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Veut vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits ;
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux, et tapisse la terre :
Et sur la mer, enfin, souvent aux matelots,
Leur parfum présagea la terre et le repos.

LE CAFÉ.

Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquoit à Virgile, et qu'adoroit Voltaire

C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe sur moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais en le broyant crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui, dans l'onde,
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin de ta liqueur lentement reposée
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt: du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi;
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine ai-je senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux arrivent à grands flots:
Mon idée étoit triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du Soleil.

Nous n'osons offrir à nos jeunes lectrices des morceaux purement scientifiques, et nous nous bornons à leur présenter les descriptions dont elles peuvent apprécier le mérite.

LA CONVERSATION,

POÈME EN TROIS CHANTS.

Qui pouvoit mieux traiter un tel sujet que celui dont la conversation réunissoit tout ce qui en fait le charme? l'art de la varier à l'infini, de l'animer par des repárties pleines de graces, de finesse, ou de gaîté; de la rendre intéressante par des anecdotes racontées avec un agrément qui n'appartient jamais qu'à Delille, qui étoit tout à la fois léger, profond, naïf et brillant. Le poëte expose ainsi son sujet :

De l'art de converser, ce doux présent des cieux,
J'étois impatient de chanter les délices ;
Mais je dois avant tout présenter à vos yeux
Des dialogueurs ennuyeux
Les ridicules et les vices :
Qui les connoît le plus, les évite le mieux.

Le poëte passe en revue le nouvelliste assommant, l'auteur sifflé, l'avocat, l'érudit, l'antiquaire, le babillard qui, après avoir fatigué maintes oreilles, est contraint d'écouter : puis le conteur, le voyageur bavard qui vous force à entendre son itinéraire; le lourd bavard qui veut être plaisant :

Cet autre, ...
Soit distraction, soit malice,
Des nombreux démentis qu'il se donne en contant,
Doublant tous ses récits, double notre supplice :

« Un soir, dit-il, j'ai tort, c'étoit après soupé,
« Enfermé dans une berline....
« Je veux dire dans un coupé,
« Je partois pour Anvers, ou plutôt pour Maline...
« Non, c'étoit pour Honfleur... J'oubliois, pour Rouen..
« Mille excuses, c'étoit pour Caen :
« Hé! non! j'y suis à présent, pour Contance.
« Le nom du lieu n'est pas sans importance. »
Alors, ce qu'on nomma long-temps un persifleur,
Lui dit : « Monsieur, votre mémoire
« Vous fait souvent faux-bond : écrivez votre histoire,
« Et de vos souvenirs rassemblez-y la fleur ;
« Alors nous vous suivrons sur la terre et sur l'onde ;
« Mais soit que vous veniez du Hâvre ou de Honfleur,
« Ne hasardez jamais vos récits dans le monde
« Sans être assisté d'un souffleur. »

Vient ensuite l'interrogateur, et celui qui entre dans tous les détails de sa petite famille; le gros rieur, l'atrabilaire, l'ennuyé, et le bouffon.

CHANT II.

Des ridicules trop nombreux,
Qui de l'ennui sont les fâcheux complices,
J'ai mis les portraits sous vos yeux.
Il est temps de peindre les vices
De nos cercles polis, tyrans plus dangereux.
L'orgueil en vain les dissimule,
Les sots et les pervers se rapprochent entre eux ;
Le vice est souvent ridicule,
Le ridicule est souvent vicieux...
. . . .
Aussi d'un ton plus gai, jusqu'ici dans mes vers,
Des causeurs ennuyeux j'ai décrit les travers ;
Mais dans ma nouvelle carrière,
Dont ma muse, à regret, a franchi la barrière,
Que de prétentions, de vices, de défauts !
Pour attrister mon cœur, et noircir mes tableaux.

Le poëte passe en revue la défiance, la vanité, l'égoïsme. Il peint l'officieux, l'insouciant, le tracassier, le curieux, le mystérieux, l'indiscret, le menteur, l'important, l'humoriste, le disputeur, l'adulateur, le contradicteur, le médisant, le taciturne, et l'avare.

Le chant troisième offre de plus doux tableaux; on sent que le poëte se délasse, en les traçant, des efforts que lui ont coûté les premiers. Ce chant s'ouvre par ces vers:

Mais voilà trop de fous, de sots, et de méchans;
Et, puisque le mérite a des droits à mes chants,
Il est temps de mêler à ces tristes peintures,
Et des esprits moins faux, et des âmes plus pures.

. . . .

O ma muse! . . .

. . . .

Viens, reprends tes couleurs, ressaisis ton pinceau.
Et, peins-nous à ton tour le discoureur aimable
Qui, par un charme inexprimable,
Comme des bons esprits, modèle des bons cœurs;
Causeur ingénieux, citoyen estimable,
Et, parant la raison de brillantes couleurs,
Dans les épanchemens d'un entretien facile,
Ressemble à l'arbre agréable et fertile,
Qui nous promet des fruits en nous donnant des fleurs.
Cher même aux rivaux qu'il efface,
Le discoureur aimable est le mortel charmant
Qui, sans paresse et sans empressement,
Répond avec justesse, interroge avec grace,
Nourrit l'attention, et jamais ne la lasse;
Parle, s'arrête, et reprend à propos:
De sel sans âpreté, de grace sans grimace,
Assaisonne ses moindres mots.

. . . .

A tous les arts il rend hommage,
Parle à chacun de son métier :
A l'écrivain, de son ouvrage ;
Au peintre, de dessin ; de manœuvre au guerrier ;
Au savant, des siècles antiques ;
Au négociateur, d'intérêts politiques ;
Au juge, de procès ; d'argent, au financier, etc.

Delille enseigne, après cet agréable portrait, l'art de ménager sa voix ; il dit :

Le doux parler nous plaît ; et, toujours redouté,
L'homme le plus bruyant est le moins écouté.
Pareil au flot grondeur qui vient battre la rive,
Damon, le clabaudeur, en mugissant arrive :
Du bas de l'escalier, par d'éclatans éclats,
Son formidable abord s'annonce avec fracas ;
Il entre ; son salut vous a rompu la tête ;
Sa bouche est un volcan ; sa voix une tempête.
On se plaît à causer avec ses bons amis ;
Mais, quand leur voix trop forte à l'orage est pareille,
Leur amitié devient un tourment : notre oreille
Appelle la parole, et repousse les cris.

Le poëte peint ensuite la bonté du caractère ; et présente quelques tableaux mis en opposition à ceux des chants précédens. Il dit :

Dans sa douce amabilité,
Et sa tendresse héréditaire,
L'honnête homme, écoutant sa sensibilité,
N'ordonne point à son cœur de se taire :
Sorti de sa maison comme d'un sanctuaire,
Où la seule vertu fait sa divinité,
Dans ce grand monde, où de la vanité
La brillante frivolité
Immole la nature au vain desir de plaire,
Il porte sans rougir l'esprit de parenté.

Les grands airs n'ont jamais dénaturé son ame;
Par un heureux instinct de bonheur il apprit
A chérir les doux noms, et de mère et de femme :
Le bon cœur fait le bon esprit.

Il permet la raillerie sans aigreur, vante l'aimable modestie; la fin du chant s'adresse aux femmes, et plus particulièrement à madame Geoffrin. On sent qu'il étoit difficile de faire un poëme sur un sujet qui ne pouvoit offrir que des portraits, et que l'intérêt seul du style peut l'animer.

GRESSET.

Le poëme de Vert-Vert est comme celui du Lutrin : un badinage charmant. Le poëte, sans s'écarter des règles de la décence, y répand l'agrément, la gaîté, une fraîcheur, une vivacité de coloris qui le rendent aussi piquant dans les détails, que sa fiction est ingénieuse! Cet agréable badinage sera toujours placé parmi les productions originales, propres à faire aimer la gaîté française. Les autres poésies de Gresset se distinguent par la grace, l'esprit, le naturel, et la simplicité : telle est cette peinture du Siècle pastoral :

LE SIÈCLE PASTORAL.

Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers;

Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus ;
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers ;
Les noms de sujet et de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris ;
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits ;
Dieux moins connus par le tonnerre
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux !
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, impostures,
Rien n'avoit pris votre poison !
Aux lumières de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnoit l'ordre, image des cieux;
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout le soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

Tous, dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La bergère, aimable et fidèle,
Ne se piquoit point de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux;
La jonquille et la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyait dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode et pure
Elle se faisoit des habits.

O règne heureux de la nature!
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-nous régné toujours, etc.?

RULHIÈRES.

LES JEUX DE MAINS,

POÈME EN TROIS CHANTS.

Boileau et Gresset ont prouvé qu'avec un grand talent, une imagination riche et féconde, ils pouvoient, d'un rien, tirer un chef-d'œuvre. Mais, pour les imiter avec succès, il faut posséder tous leurs avantages. La philosophie, l'esprit caustique, le trait et la raison, une belle poésie, ne suffisent pas. Le poëme des Jeux de main, lu par l'auteur dans le cercle pour lequel il fut composé, eut un de ces succès du moment dont il est naturel de jouir, mais dont il est sage de se défier.

Une société de jeunes femmes se réunit pour huit jours à la campagne : dès la même soirée, une boulette de pain, un vase d'eau renversé, deviennent un sujet de querelle. On se fâche, on s'évanouit, on se brouille, et chacun revole vers Paris. Tel est le sujet d'un poëme intitulé : *Les Jeux de main*, dans lequel on espère trouver de la gaîté, des jeux, des scènes riantes, un heureux badinage, et dans lequel on rencontre de très-beaux vers, qui ne dédommagent pas du rire que l'on espéroit. Nous citerons la

peinture de l'indécision d'Artémise, qui veut et ne veut pas revenir à Paris :

Quand du flambeau du jour, et de l'astre des nuits,
Aux fentes d'un volet les rayons introduits,
D'une onde transparente ont touché la surface,
Ou d'un trumeau dans l'ombre ont *effleuré* la glace ;
Si, par quelque hasard, le vase, ou le miroir,
Dans cette obscurité viennent à se mouvoir,
Des mobiles reflets la lueur incertaine,
Du parquet au plafond se joue et se promène,
Vient, fuit, et, dans ses jeux rapides et croisés,
Frappe, et refrappe encor tous les murs opposés ;
Ainsi, notre indolente encor mal décidée,
Passe de crainte en crainte, et d'idée en idée :
Mais, au plus triste choix son esprit s'est fixé ;
Et l'arrêt du départ est enfin prononcé.

La justesse des pensées, l'énergie des expressions, le tour poétique, distinguent cette description de la colère, qui dénature jusqu'au ton de la bonne compagnie :

Eux-mêmes, alarmés de leur nouvelle audace,
Reprenoient de ce ton l'enjouement et la grace.
Solmis, plus empressé, plus vif, plus séduisant,
Jusque dans son chagrin soigneux d'être amusant,
Joint la plaisanterie ensemble à la prière,
Et veut de ses frayeurs l'amuser la première ;
Mais elle s'indignoit de leur sécurité.
La langeur disparoît sur son front irrité,
Elle sourit de rage à ses plaisanteries,
Et la Nymphe devient une des trois Furies.
Le chagrin la conduit au même emportement ;
Et, perdant sans retour un espoir renaissant,
Les plaintes, et bientôt le reproche, l'injure,
Dont l'aiguillon demeure au fond de la blessure.
Quoi ! l'injure ? Oui, l'injure, et ce ton si vanté,
Plus fin que l'atticisme et que l'urbanité,

RULHIÈ...

LES JEUX...

POÈME ...

Boileau et G... grand talent, ... , en conde, ils p... , fait sen- chef-d'œuvr... succès, il ... les Disputes, on re- La philos... son, qui distinguoient la raison ... et cette plaisanterie pleine Le poë... manioit avec tant d'art. Son dans l... lembert sur le renversement de eut u... e, renferme une philosophie sage, natu... e, et exprimée en vers heureux. déf...

BERNIS.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR, ET LES QUATRE SAISONS.

Les graces, la délicatesse, les richesses de l'imagination, brillent dans les ouvrages de M. de Bernis. Son poëme des quatre parties du Jour offre quatre tableaux enchanteurs, où le peintre a su répandre des couleurs

relles. Les quatre Saisons of-
aux d'un plus grand genre,
fait sentir, quoique sur
lus varié, plus riche,
et. Appelé aux né-
à l'épiscopat, le
Muses, et ne
reçues que
esse.

—

ARD.

DE LA NAVIGATION.

de la navigation a fait sentir
ndue de la perte qu'a faite la litté-
dans M. Esmenard, qu'un accident
eux a enlevé aux Muses, comme il mé-
itoit de nouveaux ouvrages.

La prière prononcée à bord d'un vaisseau, et la description de l'Égypte, sont remplies de pensées et d'images. La versification en est pure et brillante :

PRIÈRE A BORD D'UN VAISSEAU.

CHANT VIII.

Cépendant le Soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter;
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au Jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatans

Appellent la prière, et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonnier fidèle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers.
Entre l'homme et le ciel sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages :
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes,
« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes :
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur,
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur;
« Et d'un regard, chargé de tes ordres sublimes,
« Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
« Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
« Par des vœux supplians nos alarmes t'implorent;
« Bénis, Dieu paternel, tes enfans qui t'adorent;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi :
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs, éloigner la tempête;
« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés :
« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples. »
Il dit, et prie encor; ces chants consolateurs,
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs :
O spectacle touchant! ravissantes images!
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accens;
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et, seule interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

Après le morceau d'une poésie harmonieuse et pure, admirons ce riche tableau:

L'ÉGYPTE.

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi, dont la gloire, assise au milieu des ruines,
Étonne le génie et confond notre orgueil;
Égypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères
Dont rien ne dirigeoit le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives,
T'apportoit en tribut ses ondes fugitives,
Et sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissoit tes moissons;
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel océan sembloient former les îles;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux:
Par les feux du Cancer Syène poursuivie,
Dans les sables brûlans sembloit filtrer la vie;
Et des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottoient sur la terre d'Isis.
Le foible Papyrus, par des tissus fragiles,
Formoit les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissoient l'Égypte en parcourant ses bords.

Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenoit vers le Nil son onde décroissante;
Quand les troupeaux bêlans et les épis dorés
S'emparoient à leur tour des champs désaltérés;
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie,
Ouvroient des Aquilons l'orageuse patrie.
Alors mille cités que décoroient les arts,
L'immense pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnoient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnoit les déserts.

O grandeur des mortels ! ô temple impitoyable !
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager,
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger.

POEME DES SAISONS.

SAINT-LAMBERT.

Le poëme des Saisons de Saint-Lambert manque de chaleur, de force et d'élévation; mais on y rencontre d'heureux détails de la nature pittoresque, et cette mélancolie aimable, qui attache à chaque objet un sentiment et un souvenir. Le petite tableau de la Veillée a du naturel et de l'intérêt :

LA VEILLÉE.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée ;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue soirée abrégent les momens.

Tantôt la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive :
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps ou l'orage ;
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits, ou de guerre, ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire ;

L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois:
Le jour de la tempête on entendit sa voix;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
. . . .
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais, pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre, sans contrainte, à sa vive allégresse;
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que, dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;
Leurs pas sont ralentis, ou pressés au hasard,
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village:
La Muse et la bergère ont le même langage.
O mortels innocens, que votre sort est doux!

POEME SUR LA PEINTURE.

LEMIERRE.

Son poëme sur la Peinture est dénué d'intérêt, et la poésie ne dédommage point de la froideur du sujet. Néanmoins on admire cette invocation au Soleil :

Globe resplendissant, océan de lumière,
De vie et de chaleur source immense et première,
Qui lances tes rayons par les plaines de l'air,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matière pure,
Cette sève de feu qui nourrit la nature!
Soleil, par tes rayons l'univers fécondé,
Devant toi s'embellit de splendeur inondé.

Le mouvement renaît ; la distance, l'espace :
Tu te lèves, tout luit ; tu fuis, et tout s'efface.
Le poëte, sans toi, fait entendre ses vers ;
Sans toi, la voix d'Orphée a modulé des airs :
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphère.
Père de la chaleur, père de la lumière,
Sans les jets éclatans de tes feux répandus,
Le peintre, le tableau, l'art lui-même n'est plus.

LES FASTES.

Ce poëte, jugé beaucoup trop sévèrement, a, dans son poëme des Fastes, prouvé l'injustice de ceux qui l'ont accusé de manquer de talent. Nous ne répondrons aux critiques que par cette peinture du Clair de la Lune, à laquelle on peut reprocher quelques dures consonnances, et son avant-dernier vers, associé, avec un incroyable contraste, à un des plus beaux vers qu'offre la poésie :

LE CLAIR DE LA LUNE.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître ;
Qu'il luit paisiblement sur le séjour champêtre !
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux, mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux, levé sur la nature,
Les sphères qui, roulant dans la voûte des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux ;
Du disque de Phœbé la lumière argentée,
En rayons tremblottans, sous les eaux répétées,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux :
Des différens objets la lumière affoiblie,
Tout repose la vue et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer.

Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le *ciel* d'où tu nous luis, est le *sacré vallon*,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

Poursuivons la défense de ce poëte avec ses propres armes :

LE PRINTEMPS.

. . . Le printemps qu'annonçoit l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient offrir la plus belle :
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déja tous les sommets sont verts ;
Les troupeaux, librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au milieu des montagnes ;
Les oiseaux, dans les bois, par couples réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids :
J'entends le rossignol, caché sous le feuillage,
Rouler les doux fredons de son tendre ramage.
Les champs d'herbes couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs rians tapis font briller les couleurs ;
Le lilas flatte plus les regards de l'aurore,
Que le rubis de l'Inde et les perles du Maure ;
Et le Zéphyr léger, voltigeant sur le thym,
Nous rapporte le soir les parfums du matin.

Ah ! lorsque le printemps, d'une amoureuse haleine,
De nos champs embellis vient ranimer la scène,
Quel œil inanimé voit sans ravissemens,
Après de longs frimas ces spectacles charmans ?
Quel est le voyageur, monté sur la colline,
Qui, voyant quel tableau devant lui se dessine,
Ne promène ses yeux sur ce vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour ;
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,
Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux, sur ces aspects touchans,
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs ?
Accourez avec moi, vous peintres, vous poëtes ;

Palès réclame ici vos luths, et vos palettes :
Savans, abandonnez vos asyles secrets ;
Vous, belles, vos réduits ; et vous, grands, vos palais :
Venez tous avec moi sur ces monts de verdure,
Rendre hommage au Printemps, et bénir la nature.

POÈME DE LA DÉCLAMATION THÉATRALE.

DORAT.

Dorat manque de naturel et de simplicité; mais il a un ton et une physionomie qui lui sont particuliers; une tournure d'esprit agréable, de la finesse, des détails piquans, des comparaisons ingénieuses. Il avoit peu d'imagination; son goût étoit frivole, et ses idées manquoient de liaison. Son poëme de la Déclamation théâtrale est celui de ses ouvrages qui se ressent le plus de ses vices accoutumés, le vide et le vague; cependant on y rencontre des détails charmans, des peintures gracieuses, de bons vers, tels que ceux-ci :

LE TEMPLE DE LA TRAGÉDIE.

Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges.
Deux colonnes d'ébène en soutiennent le faix :
On grava sur ses murs les illustres forfaits.
On avance en tremblant sous d'immenses portiques :
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;
Tout est dans ce séjour simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,

Des fantômes penchés sur des urnes funèbres ;
Et l'on n'entend par-tout que des frémissemens,
Des mots entrecoupés, de longs gémissemens.
Deux femmes sur le seuil en défendent l'entrée :
L'une, toujours plaintive, et toujours éplorée ;
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil :
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée ;
Son front est fixe, morne, et sa langue est glacée ;
La Vengeance, la Rage, et la Soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas :
Ses sens sont éperdus, ses cheveux se hérissent,
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se roidissent ;
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

Plus loin règne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable ;
Qui ne respecte rien quand il est outragé ;
Court, se venge, et gémit sitôt qu'il est vengé.
L'assassin de Pyrrhus ; l'Euménide d'Oreste ;
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces nombreux objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa demeure sacrée.

ROSSET.

Le poëme de l'Agriculture du Président de Rosset n'est pas sans talent ; on en jugera par cette belle description du coq :

En audace, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son col superbe, et flotte en longs cheveux ;
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux ;
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

ROUCHER.

Le poëme des Mois, de Roucher, eut un succès prodigieux, et sa chute est aussi remarquable. Cet ouvrage, qui n'est presque plus lu, ne mérite peut-être, ni le bruit qu'il a fait, ni l'oubli dans lequel il est tombé. Condamné à mort pendant nos proscriptions, ce poëte estimable, qui réunissoit les qualités du cœur à celles de l'esprit, faisoit faire son portrait par le célèbre Suvé, détenu comme lui, lorsqu'on vint le chercher pour le mener à la mort; Roucher, sur le point de partir, écrivit cet impromptu au bas du dessin qu'il destinoit à sa femme et à ses enfans :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinoit cette image,
On dressoit l'échafaud, et je pensois à vous.

LE MÉRITE DES FEMMES.

LEGOUVÉ.

Ce poëme respire la plus pure sensibilité; il est écrit avec âme et délicatesse; tous les sentimens vertueux y sont tracés avec un naturel touchant; tels sont ces vers faciles et gracieux sur l'amour maternel, et la reconnoissance filiale :

. . . . . . Avec notre existence,
De la femme pour nous le dévoûment commence.

C'est elle qui neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il; attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.

La nuit même d'un fils ne peut la détacher:
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils;
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il; son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils et non pas dans soi-même;
Et se montre aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, le fruit de l'hymen, le trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.

Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits;
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain le fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de son fils chéri elle veille assidue;
Mais le poison s'étend et menace sa vue:
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout: Isaure est déja prête;
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux;

Et, d'un fils, par degré, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins ?

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins :
L'enfant de jour en jour avance dans la vie ;
Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile foible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor quand il s'essaie à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa foible intelligence ;
Leur dureté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourmens ?
Quel appui cherche-t-il contre les châtimens ?
Sa mère ! Elle lui prête une sûre défense,
Calme ces maux légers, grands chagrins de l'enfance ;
Et sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

LA PÉTRÉIDE.

THOMAS.

Le poëme de Thomas sur le voyage du czar Pierre en France, rassemble les portraits des grands hommes qui illustrent ce siècle glo-

rieux, et des descriptions riches, exactes, savantes; telle est celle du chantier de Sardam :

A peine le Soleil, ramené par les Heures,
Eut entr'ouvert du Jour les brillantes demeures,
Pierre vole à Sardam. C'est là qu'un peuple entier,
De ses travaux nombreux couvre un vaste chantier.
Là, les forêts du Nord, les pins de la Norwége,
Enfans de ces climats qu'un long hiver assiége,
Pour chercher sur la mer des orages nouveaux,
Sous de savantes mains se courbent en vaisseaux.

Un art industrieux préside à leur structure;
Sous les lois du compas, leur fière architecture
S'élève avec lenteur, croît avec majesté;
D'autres foulent déjà l'Océan irrité.
Dans de noirs arsenaux que la flamme environne,
Le fer, à longs torrens, coule, écume, bouillonne,
L'enclume retentit : un immense levier
S'allonge et se recourbe en deux branches d'acier,
Dont la dent immobile, au fort de la tempête,
Quand déjà le nocher voit la mort sur sa tête,
De son énorme poids luttant contre les eaux,
Mord le sable des mers, et fixe les vaisseaux.
Ici, de sapin vert la branche résineuse
Distille, à flots épais, une gomme onctueuse.
Accueilli par les eaux, par la pierre écrasé,
Sous des angles de fer le chanvre est divisé;
Son duvet s'arrondit sous le fuseau mobile,
Se transforme en tissu sous la navette agile;
Bientôt, renversant l'air sous ses replis mouvans,
Il flotte, et les vaisseaux ont les ailes des vents.
La tige du sapin, que le temps a durcie,
Se divise en criant sous la dent de la scie.

O prodiges! le vent, par des ressorts nouveaux,
Esclave industrieux, préside à ces travaux.
Il a broyé le grain, il façonne le chêne,
Il écrase à grand bruit la plante américaine,
Dont la poussière active éveille la langueur;

De l'olive à grands flots exprime la liqueur;
Fait des débris du lin la feuille transparente,
Où l'art écrit les sons, fixe la voix errante.
Ainsi l'homme à son joug asservit l'univers.

On sent combien il y avoit de difficulté à rendre poétique les détails des arts mécaniques; on admire en général les tours de force faits avec grâce, et c'en est un que nous venons de citer. Thomas ne réussit pas moins dans les portraits : nous offrirons celui de Condé. C'est Louis XIV qui parle au czar :

Le premier, dit Louis, de ces noms éclatans,
Est le fameux Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros, plus qu'un sujet fidèle,
Lui seul de son génie il connoît le secret;
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de péril, ce grand homme ordinaire
Balance les hasards, consulte, délibère :
Pour lui, voir l'ennemi, c'étoit l'avoir dompté
En mesurant l'obstacle, il l'avoit surmonté.
Sa prudence, sortant de la route commune,
Par l'excès de l'audace enchaînoit la fortune.
Pour guider les Français le ciel l'avoit formé;
Mais le feu dévorant dont il fut animé,
Fit ses égaremens ainsi que son génie :
Il ne put d'un affront porter l'ignominie.
Maître de la Victoire, et non maître de soi,
Pour punir un ministre il combattit son Roi!
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire!
. . . .

POÉSIES DRAMATIQUES.

DE LA TRAGÉDIE.

VOLTAIRE.

Voltaire n'avoit encore que 24 ans lorsqu'il donna la tragédie d'OEdipe, imitée de l'OEdipe *Roi* de Sophocle. Elle eut le plus grand succès, et fut suivie d'Artémire, qui tomba avec raison, et de Marianne qui, tombée de même qu'Artémire, fut en vain retouchée trois fois par l'auteur, et n'a pu se soutenir au théâtre. Ce sujet n'avoit pas mieux réussi à Tristan-l'ermite.

Un séjour de plusieurs années en Angleterre, une étude approfondie de la langne anglaise, eurent une grande influence sur un génie que la liberté de penser devoit séduire d'autant plus qu'il ne savoit rien respecter. Les quatre tragédies que Voltaire donna, à son retour, Brutus, Eriphile, Zaïre, et la Mort de César, se sentent du sol qui les a vues naître.

Si l'on reproche à Brutus de condamner son fils sur des preuves trop légères, si sa rigidité républicaine révolte la nature, on ne peut lui refuser des larmes lorsqu'après l'aveu de Titus, ce fier Romain s'écrie :

O Rome! . . . . O mon pays!
Proculus . . . . A la mort que l'on mène mon fils. . . .

(Le devoir du juge est rempli; Brutus redevient père.)

Lève-toi, cher objet d'horreur et de tendresse,
Lève-toi, cher appui qu'espéroit ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.
Ses pleurs en te parlant inondent son visage;
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage.
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi:
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Zaïre, dont le sujet est tiré de l'Othello de Shakespear, parut quinze ans après OEdipe; c'est une des plus belles pièces de Voltaire. Le caractère d'Orosmane, à la fois sensible, fier et généreux, ceux de Zaïre et de Lusignan, offrent les plus grandes beautés. Le style de cette pièce a de la force, de l'élégance, et du naturel. Elle eut le plus brillant succès, et excite toujours les mêmes applaudissemens.

Adélaïde du Guesclin a le mérite d'être une pièce nationale. Un trait historique, tiré des annales de Bretagne, offrit à Voltaire un sujet vraiment tragique : c'est l'action de Bavalon qui, chargé de faire périr le connétable Clisson, en lui sauvant la vie, épargna un crime et des remords à son prince. Voltaire a transporté la scène sous Charles VII, et a substitué au duc de Bretagne un duc de Vendôme de la branche des Bourbons, qui depuis monta sur le trône. Cette pièce a des scènes très-froides; elle n'est pas également bien écrite;

l'explication qui forme le nœud de la pièce est retardée par de petits moyens. On ne voit point de ces fautes dans Racine ; elles sont fréquentes dans Voltaire, qui emploie souvent des ressorts foibles et peu dignes de Melpomène, tels que des lettres sans adresse, des quiproquo, etc.

La Mort de César, représentée en 1763, n'eut, malgré le grand talent et les efforts de Lekain, que six représentations dans sa nouveauté; on ne pouvoit s'accoutumer à voir une tragédie sans rôle de femme ; ce ne fut que vingt ans après qu'elle fut reprise avec succès. Voltaire regardoit comme un moyen tragique de faire aimer, dans la pièce, ceux qui devoient mourir à la fin : qui n'aimeroit César après ces beaux vers?

Antoine dit à César :

Oh ! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu digne de toi!

Mais que répond César?

Il a d'autres vertus : son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il m'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant,
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me parle en sa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de la patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.

Te dirai-je encore plus? Si Brutus me doit l'être
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans,
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans:
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

L'esprit qui consistoit alors uniquement dans les déclamations, dans les maximes de tolérance civile, dans des leçons d'humanité, et l'abus de la philosophie, paroissent dans Alzire, et dictèrent Mahomet. Au moins dans Alzire, loin de mettre la philosophie en opposition avec la religion, Voltaire, dans le dénouement, fait voir le triomphe de cette même religion, tandis que le grand défaut de Mahomet est d'étaler sur la scène trois victimes innocentes qui meurent aux pieds d'un monstre impuni.

Zulime est une des plus mauvaises pièces de Voltaire. Sujet, intrigue, caractère, versification, tout est également foible et vicieux.

MÉROPE.

Il y a deux mille ans que le sujet de Mérope est regardé comme un des plus beaux qu'il soit possible de traiter. Il a réussi chez toutes les nations qui ont eu un théâtre : chez les Grecs, en Italie, et parmi nous. Il n'y en avoit point de plus fameux chez les anciens. Aristote le regarde comme le chef-d'œuvre d'Euripide. C'est aussi la meilleure tragédie

du marquis de Mafeï et de Voltaire. Le caractère de Mérope est admirable : elle n'est jamais que mère; elle ne parle que de son fils, ne veut que son fils; et l'intérêt qu'inspire la jeunesse, comme les dangers d'Égyste, s'accroît de toutes les alarmes de Mérope. Le style de la pièce est sublime, le dialogue véhément. Écoutons Mérope elle-même :

Guerriers, prêtres, soldats, citoyens de Messène,
Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi;
Je vous le jure encore, Egiste est votre Roi.
Il a puni le crime, il a vengé son père,
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des Dieux et des humains,
Dans le sein de Cresphonte il a plongé ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître :
Il opprimoit Messène, il usurpoit mon rang,
Il m'offroit une main fumante de mon sang.
Celui que vous voyez vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à mes douleurs :
Quels témoins voulez-vous plus certains que mes pleurs?
Regardez ce vieillard, c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance :
Les Dieux ont fait le reste.

NARBAL.

Oui, j'atteste les Dieux
Que c'est là votre roi qui combattoit pour eux.

ÉGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnoître une mère?
Un fils qu'elle défend, un fils qui venge un père,
Un Roi vengeur du crime.

MÉROPE.

Ha! si vous en doutez,
Reconnoissez mon fils aux coups qu'il a portés.

Voltaire traita trois sujets que Crébillon avait déjà traités : Oreste, Sémiramis, et Rome sauvée. Son talent lui donna la victoire sur tous les trois; mais cette victoire n'a été confirmée que par le temps, et fut d'abord disputée. Sémiramis est le même sujet que Voltaire avoit traité sous le nom d'*Eriphile*.

L'appareil du 3e acte offre, dans Sémiramis, le spectacle le plus auguste qu'ait présenté la Scène depuis Athalie. Cet appareil n'est pas une vaine décoration; c'est l'action même, et le style est digne de l'action, particulièrement dans le beau discours de Sémiramis :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans mes mains le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main, qu'un usage jaloux
Destinoit aux fuseaux, sous les lois d'un époux;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet empire heureux porté le poids immense,
Je dois le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,.
Pour obéir aux Dieux dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier, si long-temps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils; puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'ai pu choisir sans doute entre les souverains;
Mais ceux dont les états entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour des mains étrangères,
Et mes derniers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous les rois vaincus par moi-même ou par eux.
Belus naquit sujet : s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.

J'ai, par le même droit, le sceptre que je tiens :
Maîtresse d'un état plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous mes lois vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au siècle de Belus on ignoroit encore.
Tout ce qu'il entreprit je le sus achever :
Ce qui fonde un état peut seul le conserver.
Il vous faut un héros digne de cet empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'état, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en prenant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les princes de sa race;
Cet époux, ce héros, ce monarque est Arsace.

Nous avons déjà parlé du caractère profondément tragique d'Electre, en rendant compte des tragédies d'Euripide. Crébillon avait traité aussi ce grand sujet; mais Voltaire l'emporta sur lui par la versification. *Rome sauvée* avait également paru sur la Scène, sous le nom de *Catilina ;* celle de Voltaire a de grandes beautés ; on admire tout ce que dit Cicéron, et cette scène du second acte entre César et Catilina :

ACTE II.

SCENE III.

CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien, César ! eh bien ! toi de qui la fortune,
Dès le temps de Sylla, me fut toujours commune;

Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins ;
Toi, né pour être un jour le maître des Romains ;
N'est-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux Plébéien qui t'irrite et te brave ?
Tu le hais, je le sais ; et ton œil pénétrant
Voit, pour s'en affranchir, ce que Rome entreprend !
Et tu balancerois ! Et ton ardent courage
Craindroit de nous aider à sortir d'esclavage !
Des destins de la guerre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffriroit qu'on les changeât sans lui !
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton est-elle dissipée ?
Nes-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels ?
Quand l'obscur habitant des rives de Fibrène
Siége au-dessus de toi sur la pourpre Romaine !
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux ?
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asserviroit l'état, s'il daignoit l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ;
Vois ces lâches vainqueurs, en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle : et tu restes paisible !
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice.

. . . .

On ne partage point la grandeur souveraine :
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami ; je le suis, je veux l'être :
Mais, jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en seroit digne ; et, s'il l'ose tenter,

Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla, dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité ;
Mais, s'il ravit l'empire, il l'avoit mérité.
Il soumit l'Hellespont, et fit trembler l'Euphrate ;
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? Quels états, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois, par toi vaincus, ont adoré nos fers?
Tu peux, avec le temps, devenir un grand homme ;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome :
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité,
N'ont point encor l'éclat de la maturité,
Le poids qu'exigeroit une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin ; mais si j'étois un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrois, si je puis, leur empire et leur gloire :
Je serois digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.
. . . .

Il n'est pas temps de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre :
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le Sénat, abaisse des ingrats :
Tu le peux, j'y consens ; mais, si ton âme aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins ;
Mais ce bras combattra l'ennemi des Romains.

L'Orphelin de la Chine fut d'abord arrangée en trois actes ; Voltaire l'étendit jusqu'à cinq ; et c'est la première cause de son imperfection.

Le caractère de Gengis n'est ni assez tendre pour nous toucher, ni assez terrible pour nous effrayer. L'exposition est divisée en deux

parties : le péril du fils d'Idamée, et celui de l'Orphelin ne commencent pas avec la pièce; le second acte offre la scène la plus pathétique. Idamée a decouvert que son mari va livrer son fils pour sauver celui du roi; elle s'écrie dans son désespoir maternel :

De mes rois ! va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que les noms si sacrés, et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières.
Ces lois viennent des Dieux ; le reste est des humains:
Ne me fais point haïr le sang des souverains.
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide !
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours,
Loin de l'abandonner je vole à son secours.
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime :
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné ! cher et cruel époux !
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître.
Accorde-moi mon fils, accorde-moi le sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

Quelque beaux que soient ces vers, qu'ils sont loin de ceux que l'amour maternel inspire à Andromaque, à Clytemnestre, et même à Mérope!

L'aventure de Geneviève et d'Ariodan, épisode de l'Arioste, fit naître à Voltaire la première idée de Tancrède, toute en vers en-

tremêlés. On trouve au plan de cette pièce le même défaut qu'à celle de Zaïre; c'est qu'une simple explication prouvant l'innocence de Zaïre et celle d'Aménaïde, les pièces finissoient, et que leur durée, comme les catastrophes du dénouement, tiennent à l'art qu'a déployé l'auteur pour empêcher cette explication. Malgré la foiblesse d'un tel ressort, la tragédie de Tancrède est d'un plus grand intérêt; le style est plein de noblesse et de chaleur. Voltaire avoit soixante-quatre ans lorsqu'il la donna au théâtre. C'est la dernière époque de sa verve poétique.

Olympie est un roman mal conçu; le Triumvirat est dénuée d'action, d'intrigue et d'intérêt : celle des Scythes ne vaut pas mieux, et fut retirée à la sixième représentation. Le plan des Guèbres est encore plus mauvais que ce que nous venons de citer; le style de ces dernières pièces est foible et défectueux. Sophonisbe est celle qui se ressent le moins de l'âge avancé de l'auteur. Les caractères en sont bien tracés; il y a des morceaux de force, et de temps en temps de beaux vers. Les Lois de Minos et les Pélopides ne furent pas jouées. Irène, et Agatocle montrent encore de beaux vers. Voltaire assista à la première représentation d'Irène; il avoit alors 84 ans, et reçut du public les hommages dus à soixante ans de gloire. Agatocle fut jouée le jour de l'anniversaire de sa mort; mais ceux qui crurent, par cette re-

présentation, honorer sa mémoire, firent éclater un zèle indiscret.

PIRON.

De plusieurs tragédies que donna Piron, Gustave seule est restée au théâtre ; mais elle suffit pour assurer la réputation d'un poëte, qui eut plus de droit à l'immortalité, par le mérite des pièces dont il a enrichi la Scène, que par leur nombre. Malgré quelques négligences de style, Gustave plaira toujours par la vivacité et l'intérêt des situations, par l'adresse avec laquelle cette pièce est conduite, et par le grand effet qu'elle produit au théâtre.

GUIMOND DE LA TOUCHE.

Guimond de la Touche, enlevé aux Muses dès l'âge de trente ans, laissa dans la tragédie d'Iphigénie en Tauride, ouvrage de sa première jeunesse, la preuve de ce qu'il auroit pu devenir un jour. Cette pièce, dont les situations touchantes manquent de naturel et de vraisemblance, dont la versification est souvent dure et négligée, plaît au public malgré ses défauts, parce que le sujet en est grand, qu'il a de l'action, que la conduite en est assez régulière, que les sentimens en sont bien approfondis, et qu'il y règne en général un ton d'intérêt et de chaleur qui annonce un vrai talent. La scène d'Oreste et de Pylade est de la plus grande noblesse, et du pathétique le plus attendrissant.

LE FRANC, MARQUIS DE POMPIGNAN.

La Didon de Pompignan, jouée en 1734 avec un grand succès qui s'est toujours soutenu depuis, est tirée de Métastase et de la Bérénice de Racine. Pour peu que l'on ait la connoissance du théâtre, Didon paroîtra toujours le début d'un génie capable d'égaler les plus grands maîtres, et particulièrement Racine, dont personne n'a approché d'aussi près que le marquis de Pompignan. Sa pièce est tragique, écrite avec pureté, élégance, et noblesse; elle offre des morceaux où l'auteur s'élève jusqu'au plus haut degré du pathétique, tel que dans les imprécations que Didon adresse à Enée prêt à l'abandonner :

DIDON.

Non, tu n'es point du sang des héros ni des Dieux :
Au milieu des rochers tu reçus la naissance,
Un monstre des forêts éleva ton enfance;
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme, et de trahir ses feux.
Dis-moi, qui t'appeloit du fond de la Lybie?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné par-tout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encore sans moi le jouet des oracles?
Les Immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.
Ah! les présages vains n'ont rien qui m'épouvante :
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les Dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse :

Ou si, jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres tels que toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême:
La foudre ne doit plus gronder que sur toi-même!
Mais tu ne connois pas leur sévère équité:
Tes Dieux sont le parjure et l'infidélité.

LANOUE.

Lanoue, à la fois auteur et acteur, composa la tragédie de Mahomet II, qui n'est pas sans mérite, quoique abandonnée. Cette pièce offre des beautés qui justifient les succès qu'elle obtint. L'auteur a eu l'art de disposer les scènes de manière que l'action ne languît point; et, par cette espèce de magie, il a rendu ses défauts moins sensibles.

CHATEAUBRUN.

Les Troyennes de Châteaubrun, sous-gouverneur de M. le duc de Chartres, est la seule de ses pièces qui soit restée au théâtre; encore n'est-elle pas exempte de défauts qu'il auroit pu faire disparoître avec plus de travail et de correction. Cette pièce offre des situations touchantes; le style, quoiqu'avec de la foiblesse, se rapproche du naturel heureux d'Euripide; le ton en est tragique, il a de l'élévation et de la chaleur; mais les beautés ne se rencontrent que par intervalles.

DU BELLOY.

Du Belloy fut, dès sa jeunesse, passionné pour le théâtre; il imita Métastase dans sa

tragédie de Titus, et dans celle de Zelmire. Cette dernière fourmille de fautes; le dénouement et le style ne valent pas mieux que le plan. L'accueil favorable qu'on a fait aux ouvrages de Du Belloy, sur-tout au Siége de Calais, a été plutôt le tribut de la reconnoissance, que le fruit de l'admiration. Une versification dure et négligée, peu de sentimens, aucun de ces grands mouvemens qui annoncent le génie, sont des défauts qui le rendent inférieur à des poëtes qui ont moins réussi que lui : mais il avoit le mérite de rappeler parmi nous la tragédie à sa vraie destination, en y retraçant, comme chez les Grecs, des événemens nationaux, et en offrant comme eux, à ses compatriotes, des héros nés au milieu d'eux, et dont le généreux dévouement, l'amour de la patrie, devoit les attendrir, et exciter leur émulation. Un zèle aussi noble lui valut sans doute le succès extraordinaire du Siége de Calais; mais, si l'enthousiasme alla jusqu'à l'exagération, le dénigrement alla jusqu'à l'injustice. Le plan de Gaston et Bayard est comme fait au hasard; le spectateur n'en peut saisir les développemens. Gabrielle de Vergy offre le spectacle de la plus dégoûtante férocité, de la brutale vengeance, de ces excès, enfin, qu'il est imprudent de montrer aux hommes. La tragédie de Pierre-le-Cruel, quoique remise avec succès au théâtre, est mal conçue et mal écrite; mais, malgré ces justes re-

proches, Du Belloy avoit une grande connoissance de la Scène, qui lui fit pardonner les défauts de l'exécution.

LEMIERRE.

Lemierre a deux tragédies qui méritent de rester au théâtre : Hypermnestre et Guillaume-Tell. Ses autres pièces, Térée, Idoménée, Artaxerce, Barnevelt, Cérénius, et Virginie sont déja oubliées, et même la Veuve du Malabar, qui eut encore quelque succès.

LA HARPE.

La Harpe, auteur d'un excellent Cours de littérature, fruit de ses longues études, et dicté par un goût exquis, un esprit éclairé, un jugement sûr, une âme vraie et sans envie, qui sait applaudir dans ses rivaux les mêmes triomphes qu'elle a brigués; La Harpe avoit donné, à l'âge de 23 ans, la tragédie de Warwick, qui eut le plus grand succès. Ce début, d'un poëte si jeune encore, n'était pas sans défaut; mais la beauté du quatrième acte les fit pardonner. Timoléon, Gustave Vasa, qui suivirent Warwick, lui sont inférieures, et n'obtinrent pas la même indulgence. Les Brames ne réussirent point; Coriolan, sujet toujours malheureux, tomba également et ne fut relevé et soutenu au théâtre qu'avec peine; mais Philoctète suffit pour placer La Harpe parmi les bons poëtes tragiques. Cette pièce, en trois actes, est entiè-

rement tirée du grec; elle eut un succès d'autant plus glorieux pour son auteur, qu'il avait à vaincre le goût moderne, trop susceptible et trop délicat pour lui exposer, sans courir le risque de le révolter, un homme souffrant d'une plaie infectant l'air qu'il respire, et auquel on ravit des flèches, son unique ressource pour se défendre et pour se nourrir. Cette cruauté est excusée par un oracle qui attache la Victoire à ces mêmes flèches qui ont appartenu à Hercule. Dans la tragédie, Pyrrhus, fils d'Achille, les obtient de la confiance du malheureux Philoctète, auquel il promet de le ramener dans la Thessalie. Mais Ulysse s'oppose au départ de l'infortuné : Pyrrhus, touché de son désespoir dont il est la cause, repentant de sa cruauté, lui rend ses armes, et le presse alors de le suivre dans le camp des Grecs : voici la réponse de Philoctète :

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-temps devroit m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir!
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère,
M'adresse cependant une vaine prière!
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser,
Mais que demandes-tu? Quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse?
Qu'il reparoisse, aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter, désormais, ma honte volontaire?
Ce Soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,

Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulyse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager le fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'âme, et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur dis-moi quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer : je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence,
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils;
Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie!
Ramène Philoctète aux bords de Thessalie;
Et toi-même, à Scyros tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père!
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous Seigneur, que votre voix prononce,
Le ciel veut vous guérir : sa clémence l'annonce :
Le remède est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTÈTE.

Laisse-les moi ces maux : je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir....

PYRRHUS.

Il les vit commencer : il les verra finir.

Et pour vous du salut il n'est plus qu'une voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie :
Tous deux m'ont trop coûté de peine et de tourmens :
Je ne te dis qu'un mot : j'ai reçu tes sermens,
Veux-tu les accomplir!

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS

Eh bien donc! suivez-moi.

Ulysse paroît avec ses soldats pour s'opposer à leur départ; le tonnerre gronde; Hercule descend des cieux, et ordonne à Philoctète de marcher à la suite de Pyrrhus contre les Grecs, lui promet la victoire et sa guérison; et Philoctète termine la pièce par ces vers :

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-temps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentimens
Doivent être effacés en de si doux momens.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les Dieux et l'amitié.

LUCE DE LANCIVAL.

La littérature a perdu, depuis peu, dans

Luce de Lancival, non-seulement un grand latiniste, un excellent traducteur, mais encore l'auteur d'une de nos meilleures tragédies modernes. Mucius-Scévola avoit été représentée avec quelque avantage ; Hormisdas offroit de belles situations. La tragédie d'Hector, jouée en 1809, obtint un grand succès. Comme le sujet est tiré de l'Iliade, le poëte s'est particulièrement attaché à suivre le système des Grecs où domine la fatalité. Ce système peut renfermer des causes de terreur et de pitié, les deux plus grands ressorts de Melpomène; mais s'il étoit dans la croyance des Grecs, et produisoit sur eux un effet général, cette superstition, toute puissante sur leurs esprits, n'a pas le même empire sur les nôtres; et, le dénouement étant trop facile à prévoir, le spectateur n'éprouve qu'une froide attention, que n'éveille ni l'attente, ni la surprise. Les beautés de détails, celles du style, le pathétique du caractère d'Andromaque, le grand caractère d'Hector, rachètent ce manque d'intérêt de curiosité. La versification de cette tragédie se ressent de l'étude d'Homère, que l'auteur entendoit bien, et relisoit sans cesse. On a sur-tout applaudi le récit de Polydamas, annonçant la mort d'Hector :

POLYDAMAS.

Dans les champs Phrygiens, l'ordre du sage Enée
Tenoit de nos guerriers la valeur enchaînée :
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différens chefs les Grecs étoient rangés.

Entre eux et les Troyens s'étend un large espace,
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace.
Les deux champs sont muets; et, du combat fatal,
Chacun désire, attend, redoute le signal.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière :
« Le voilà, dit Achille enflammé de colère,
« Viens, ton sang va payer le sang de mon ami;
« Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.
« C'est Hector que je veux. » C'est Hector qui t'immole,
Répondit votre frère : il dit, et le trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu.
Achille est ébranlé du choc inattendu.
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et de tout son effort à son tour il le lance;
Mais Hector le prévient, et le coup est paré,
Du trait de son rival chacun s'est emparé.
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne :
Il brise sa cuirasse, et le fer repoussé
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang plus d'une fois avoit rougi la terre;
Ils luttoient tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé;
Et Jupiter entre eux n'avoit point prononcé,
Lorsque, suivi d'Helène, accourut votre père :
Il s'écrie; à sa vue on s'agite, on espère,
Et déjà deux hérauts plaçoient en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattans.
Mais Achille frémit de perdre sa victime.
Son courage, ou plutôt, sa fureur se ranime;
Il presse Hector : Hector lui résiste, et soudain,
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main?
Que pouvoit sa vaillance? il est atteint, il tombe!
Troie entière descend avec lui dans la tombe!

PARIS.

Dieux!

POLYDAMAS.

Son trépas n'a point désarmé le vainqueur.
Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur!

Voyez après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés sa rage,
Notre Hector suspendu! son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule et sillonne au loin la fange qui le souille;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté.
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
Achille, l'œil terrible, et la main menaçante,
Presse à coups redoublés, vers les rives du Xante,
Ses coursiers qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois:
L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
Sourit d'un air affreux à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre, et bravant tous les Dieux,
De ce sang qui ruissèle il enivre ses yeux.

LEGOUVÉ.

Le premier ouvrage de Legouvé annonçoit le germe d'un grand talent, dont on attendoit le développement certain. La mort d'Abel eut le plus grand succès. Le rôle tragique de Caïn, l'art de conserver à ses personnages cette teinte particulière qui rappelle au spectateur les lieux et les temps où s'est passée l'action; la versification pure et harmonieuse dans la bouche d'Abel, et qui devient énergique et véhémente, pour peindre dans Caïn les passions qui l'agitent et les remords qui le déchirent, sont les principales beautés de cette tragédie.

Épicharis et Néron ajouta encore à la gloire de Legouvé, et Laurence obtint moins de succès à Louvois. Henri IV fut trop loué et trop critiqué. L'auteur a rencontré un écueil dans le caractère même du héros. La bonho-

mie, la gaîté, les manières simples et franches d'Henri IV, trop gravées dans le souvenir pour être altérées sur la Scène, ne sont point tragiques. On a reproché avec raison, à Legouvé, le caractère qu'il a si injustement donné au duc d'Épernon, et qui le rend odieux.

Le récit de la mort du Roi a produit le plus grand effet; nous allons le rapporter :

ACTE QUATRIÈME ET DERNIER.

HENRY IV.

. . . . . Des citoyens les transports douloureux
Egalent la rigueur de ce coup désastreux.
Quel spectacle.... D'abord la voiture fermée
A caché son trépas à leur vue alarmée;
Et ses restes sanglans vers les augustes lieux
S'avançoient ramenés d'un pas silencieux.
De ce sombre mystère encore plus inquiète,
La foule les suivoit, triste, pâle, et muette,
Et sembloit, en silence attendant son malheur,
Dans son âme tremblante amasser la douleur.
Mais à peine on arrive, à peine se découvre
Ce corps inanimé, que l'on transporte au Louvre,
Ce ne sont que des cris, des larmes, des sanglots;
L'air retentit au loin de ces lugubres mots :
« Malheureux, que du ciel accable la colère,
« Nous perdons en ce jour notre appui, notre père!
« Quel exécrable monstre a pu percer jamais
« Ce cœur qui chaque jour médita des bienfaits? »
En rappelant ainsi sa bonté, sa vaillance,
Le peuple sur son corps avec ardeur s'élance!
Il le couvre de pleurs, cherche à le ranimer,
En l'approchant des cœurs dont il se fit aimer.
Mais, trop sûrs que ce soin ne peut rien sur sa vie,

Leur chagrin s'aigrissant va jusqu'à la furie :
Les uns poussent au ciel les plus horribles vœux ;
D'autres frappent leur sein, arrachent leurs cheveux ;
Ceux-ci courent au loin comme des frénétiques ;
Ceux-là, du Louvre même embrassent les portiques :
Plus d'un y tombe mort, plus d'un autre, en hurlant,
Se roule et se meurtrit sur le pavé sanglant :
Enfin, chacun maudit et veut fuir la lumière,
Et l'affreux désespoir remplit la ville entière.
Ah ! qui mérita mieux d'aussi touchans regrets !
Sa mort ne mettra pas en deuil les seuls Français :
Elle ira, de sa gloire en tous lieux escortée,
Jeter l'affliction dans l'Europe attristée ;
De nos ennemis même elle obtiendra les pleurs ;
Elle sera l'objet des plus longues douleurs :
Et, parlant comme nous de ce roi qu'on adore,
Nos derniers descendans le pleureront encore.

Legouvé a composé deux autres tragédies, Éthéoclé et Quintus-Fabius ; mais la mort l'a enlevé trop tôt aux lettres. De longs chagrins ont été, dit-on, la cause de l'état cruel dans lequel il étoit tombé, et de sa fin douloureuse. Ce poëte est universellement regretté.

POÉSIES DRAMATIQUES.

DE LA COMÉDIE.

DESTOUCHES.

Le premier poëte comique du 18e Siècle est Destouches ; une grande partie de ses ouvrages ne se jouent plus, tels que, le Curieux impertinent, l'Ingrat, l'Obstacle imprévu, l'Ambitieux, le Médisant, l'Enfant gâté, etc.

La Fausse Agnès, le Tambour nocturne, imité d'une pièce anglaise, et le Dissipateur, ne furent représentées qu'après la mort de l'auteur.

Le Tambour nocturne amuse, quand le rôle de Pincé, vieil intendant aux trois raisons, est bien joué. Préville en assura le succès. Le Dissipateur dut le sien à deux scènes: l'une est empruntée de Regnard; l'autre est celle où le dernier valet du Dissipateur veut partager, avec son maître ruiné, tout ce qu'il possède. Mais le rôle de la maîtresse du Dissipateur, qui reçoit ses présens, et même les sollicite, qui enfin, complette la ruine de son amant, à la vérité dans le dessein de le corriger, manque de décence, et révolte la délicatesse, malgré le généreux projet qui la fait agir.

Le triple Mariage n'offre rien de neuf, et point d'intérêt. Un père, son fils et sa fille se sont mariés secrètement; les trois mariages n'amènent qu'un bal où chaque personnage se déclare marié à mesure qu'il se démasque.

L'Irrésolu eut peu de succès, quoique les scènes de l'Irrésolu, avec les deux femmes entre lesquelles son cœur hésite à faire un choix, soient bien dialoguées. La pièce finit par un vers de caractère singulièrement heureux, lorsque l'Irrésolu dit, après s'être enfin déterminé pour Julie :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Le Philosophe marié, et le Glorieux, sont bien au-dessus de ce que nous venons de citer; ces pièces assurèrent la réputation de Destouches. Il y a, dans le Philosophe marié, de la conduite, de l'intérêt, des situations, et d'heureux contrastes; cependant, quoiqu'il soit naturel qu'Ariste cache son mariage à son oncle, dans la crainte d'en être déshérité, on est étonné qu'un philosophe montre tant de confusion d'être marié, parce qu'il a fait auparavant des plaisanteries sur le mariage. La pièce est égayée par le rôle de Céliante; le cinquième acte est bien conçu, le dénoûment ne laisse rien à désirer.

Malgré l'exagération du principal caractère, et de l'invraisemblance dans l'intrigue, le Glorieux eut le plus grand succès, et fit beaucoup d'honneur à Destouches. Cette pièce est d'un comique bien entendu: rien de plus heureux que d'opposer au comte de Tufière, qui porte si haut les prérogatives de la naissance, un épais financier, qui croit que ses richesses le mettent au niveau de tout le monde, et dont la familiarité déconcerte à tout moment, et de la manière la plus plaisante, la morgue du Glorieux. L'auteur a motivé suffisamment la complaisance du Comte par le besoin qu'il éprouve de réparer sa fortune en épousant la fille du riche Lisimond; il n'a pas si bien justifié le désir qu'éprouve le financier de voir sa fille Comtesse. La pièce est d'ailleurs conçue de manière à

mettre sans cesse l'orgueil en souffrance, et toujours par des moyens aussi naturels que les effets en sont comiques. Ce qu'il y a peut-être de meilleur dans l'ouvrage, c'est d'avoir donné au Comte, un père dont la pauvreté humilie ses prétentions fastueuses; contraste qui amène une scène excellente entre le Glorieux et son père, qu'il veut faire passer pour son intendant; et le coup de théâtre, vraiment comique, produit par un seul mot dans la reconnoissance, *sa sœur femme de chambre !* C'est encore un grand art que de n'avoir rendu ni vil, ni odieux, le principal personnage qui doit être à la fois heureux et corrigé. En vain il rougit de l'indigence de son père; la nature l'emporte quand elle réclame ses droits, et le Glorieux tombe aux genoux de ce père qui a recouvré sa fortune, et qui ne l'apprend à son fils qu'alors qu'il a été vaincu par l'amour filial. Il récompense, dans sa fille, une conduite vertueuse en l'unissant à Valère. Le rôle de Philinte a de la finesse, ceux de Lafleur et de Pasquin ont du comique; l'élégance de la versification, un dialogue semé de ces traits heureux, de ces vers qui sont devenus proverbes, achèvent de placer cette comédie parmi les meilleurs ouvrages du dix-huitième Siècle, Cette boutade de Lisimond est très-comique :

Suivi de ma famille
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter !

Ma fille vaut bien peu si tu ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur.

PIRON.

Piron n'eût-il composé que la Métromanie, seroit placé parmi les meilleurs écrivains; cette pièce, une des mieux écrites, et des mieux conduites qu'il y ait au théâtre, joint le choix des caractères à la manière heureuse de les mettre en jeu, et passera toujours pour une excellente comédiè, digne de figurer après celles de Molière. Le portrait du Métromane donnera l'idée du génie de l'auteur, et de la beauté de sa versification: c'est le Métromane qui parle, acte 3e, scène 7e :

Ce mélange de gloire et de gain m'importune :
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrison du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte ?
De ce dernier la gloire est durable et complète ;
Il vit long-temps après que l'autre a disparu ;
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme :
L'encre de la chicane, et sa barbare voix,
N'y défiguroient point l'éloquence des lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune ;
J'y monte, et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.

La fraude, impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes;
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre;
Pour client, la Vertu; pour loi, la Vérité;
Et pour juges, mon Siècle et la postérité.

Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore, et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déjà fameux!
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont fait d'avance;
Mais le remède est simple, il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux :
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

GRESSET.

Gresset, comme Piron, n'a donné qu'une seule comédie, le Méchant; et, comme celle de Piron, cette comédie est un chef-d'œuvre. Les vers sont un modèle de versification, le ton de la pièce est du meilleur goût, le dialogue plein d'aisance et de vivacité; le style précis, élégant, varié; les caractères sont saisis avec finesse, et rendus avec vérité, comme dans le portrait du Méchant, acte 4e, scène 4e :

LE MÉCHANT.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;

On applaudit aux traits du *Méchant* qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi, qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle et le bouffon,
Craignent pour eux le sort de l'absent qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?
On le craint, c'est beaucoup. Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable !
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre.
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse à l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois, et l'amour et l'appui ?
. . . .

Vous le croyez heureux ? Quelle âme méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable !
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté,
Vous connoîtrez bientôt, par votre expérience,
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union du plaisir, des goûts, des sentimens ;
Une société peu nombreuse et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même.
. . . .
Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société ; diviser les esprits,
Aigrir les gens brouillés, ou brouiller des amis ;
Calomnier, flétrir les femmes estimables ;
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables :
Ce genre d'infamie et de perversité,

Est-il dans la même âme avec la probité ?
Tout le monde est méchant ! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs; esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain, ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule.
Pour chasser le nuage et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté....

BOISSY.

Un seul ouvrage de Boissy est sorti de la foule obscure de ses pièces médiocres. Personne n'a abusé autant que lui du genre de l'allégorie toujours froid, et sur-tout au théâtre. Il a personnifié sur la Scène la Joie, la Décence, le Plaisir, la Frivolité, etc. Son esprit est superficiel ; il est foible de pensée, et apprêté dans sa diction; son dialogue est presque tout entier en lieux communs, en portraits, en définitions.

L'intrigue de l'Époux par supercherie est absurde, le Babillard, et le Français à Londres valent mieux ; non que le plan soit mieux conçu, mais il y a ce comique de charge qui fait rire le parterre. Après tant d'essais, Boissy parvint à faire une vraie comédie : l'Homme du jour, ou les Dehors trompeurs. Cette pièce a de l'intrigue, de l'intérêt, des caractères, des situations, des peintures de mœurs, et des détails. Le caractère de l'Homme du jour est pris dans la nature. La conduite de la pièce est sage, les incidens naturels ; et, quoiqu'il y ait des vers mal tournés, un jargon précieux qui

gâtent le dialogue, on y trouve de l'esprit, quelques jolis vers ; et la pièce, en tout, est estimable.

LE SAGE.

L'auteur du fameux roman de Gil-Blas, Le Sage, qui eut un goût particulier pour la littérature espagnole, dont il emprunta plusieurs sujets, composa quelques comédies, dont une seule s'est soutenue au théâtre ; c'est Turcaret. On peut reprocher à cette pièce de manquer aux bonnes mœurs, et d'être sans intérêt ; mais la vérité des peintures, le sel du dialogue, la gaîté piquante et satirique, enfin la verve comique qui a mis en œuvre cet assemblage de fripons, rendent la représentation amusante.

LEGRAND.

Legrand est auteur d'une foule de petites pièces qui se trouvent à la fin du spectacle, sans que l'on se souvienne du nom de l'auteur : l'Impromptu de campagne, le Procureur arbitre, l'Aveugle clairvoyant, le Galant coureur, sont ce qu'il a fait de plus agréable. Legrand prenoit toutes sortes de formes pour rappeler le public que l'Opéra, les Italiens, et la Foire, enlevoient à la Scène française. C'est alors qu'il donna le Roi de Cocagne, les Amazones, la Nouveauté, le Triomphe du temps. Il porta l'amour du Vaudeville, jus-

jouer Cartouche le jour même que ce
nel fut exécuté : la pièce eut douze re-
ntations ; et pendant la première, le pu-
lemanda à grands cris à voir sur la scène
alheureux qui étoit encore sur la roue.

FAGAN.

ıgan imita le genre des petites pièces, et
ıa le Consentement forcé, le Port de mer,
)riginaux, l'Étourderie, le Rendez-vous,
ı Pupille.
'idée du Rendez-vous est comique. La Pu-
e, qui dit sans cesse, et de mille façons, à
tuteur, qu'elle l'aime, et sans pouvoir le
persuader, impatiente plus qu'elle n'inté-
se. Il y a de l'invraisemblance dans la mé-
se de ce tuteur, qui n'ose se croire aimé,
ce qu'il a 45 ans, et suppose ensuite que
pupille lui préfère un homme de 60 : ce-
ıdant la pièce eut du succès, et se joue
core.
L'Etourderie n'est qu'un quiproquo sans
ıisemblance, et qui continue pendant toute
pièce. L'auteur s'est donné plus de peine
ur prolonger cette erreur, qu'il n'en eût
lu pour inventer une intrigue raisonnable.

BARTHE.

Les Fausses Infidélités de Barthe offrent
s scènes neuves d'un effet charmant : les
ıractères de Valsain et de Dormilly sont par-
itement contrastés. Mondor est un excellent

modèle des fats surannés; la malice de Dorimène, et la naïve sensibilité d'Angélique offrent encore une heureuse opposition. La pièce est dénouée aussi bien qu'elle est conduite; enfin le style, plein de grâce et d'élégance, de jolis vers de comédie et de situation, un dialogue vif et naturel, donnent à cette comédie toute la perfection dont elle étoit susceptible.

La Mère jalouse, du même auteur, blesse les sentimens de la nature, et n'eut point de succès.

L'Homme personnel, ou l'Égoïste, sujet traité par d'autres auteurs qui ne réussirent pas mieux que Barthe, est mal conçue; l'intrigue est froide, embrouillée, et le style ne ressemble en rien à celui des Fausses Infidélités. On raconte, à propos de cette pièce, le trait suivant : « Colardeau étoit tout près d'expirer lorsque Barthe, sans égard pour son état, lui lut sa pièce tout entière; Colardeau, n'ayant plus qu'un souffle d'existence, lui dit : Il ne manque à votre Égoïste qu'un dernier trait : celui de forcer un mourant à entendre une de ses comédies. »

SAURIN.

Saurin composa deux petites pièces très-agréables : l'Anglomanie, et les Mœurs du temps. La dernière promettoit un grand tableau, et n'offre qu'une esquisse de bon goût.

PONT DE VESLE.

On attribue à Pont de Vesle le Somnambule; mais cette comédie fut faite en société par Sallé et le comte de Caylus. Elle est d'un comique assez ingénieux, et sort du cadre usé de ces sortes d'ouvrages. Le Fat puni, de Pont de Vesle, est plein d'invraisemblance. Le Complaisant, du même auteur, se joue encore quelquefois ; mais la pièce est froide, les caractères sont exagérés, et le dialogue apprêté.

DESMAHIS.

L'Impertinent, de Desmahis, pétille d'esprit, mais aux dépens du naturel. Le style n'est rien moins que dramatique, et les vers, tournés d'une manière spirituelle, ne sont point adaptés au dialogue. L'auteur promettoit que son talent pourroit se mûrir, mais il mourut trop jeune, et ne laissa que l'idée de ce qu'il auroit pu être un jour.

COLLÉ.

Collé, secrétaire et lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans, est auteur de la comédie de Dupuis et Desronais, et de la Partie de chasse d'Henri IV. Ces pièces ne furent pas composées pour le théâtre, mais pour l'amusement du prince auquel Collé étoit attaché. La Partie de chasse d'Henri IV fut accueillie avec transport ; à l'interêt national, à cet

amour héréditaire des Français pour leur meilleur Roi, se joint tout l'art dont le sujet est susceptible : celui de bien amener les incidens, de mettre du jeu et de la variété dans les personnages, de joindre, à l'énergie du sentiment, l'aisance et les mœurs du temps d'Henri IV.

Dupuis et Desronais n'eut pas moins de succès, quoique la pièce soit plus attendrissante que comique; le rôle de Dupuis a de l'originalité et du piquant, et la pièce a beaucoup d'intérêt.

MARIVAUX.

Marivaux avoit une grande counoissance du cœur et de l'esprit humain; il étoit capable d'en développer habilement les ressorts; il eût eu un succès plus complet et plus durable, s'il n'avoit joint à ces avantages et à un style brillant, une métaphysique trop subtile en matière de sentimens, des réflexions trop recherchées, un raffinement tel que l'on ignore souvent ce qu'il a voulu dire, parce qu'il veut le dire mieux qu'il n'eût fallu. Ce genre de style, proscrit par les gens de goût, prit le nom de son inventeur, et s'appela le *Marivaudage*. Les pièces de Marivaux sont en grand nombre; il s'étoit même essayé dans la tragédie; mais son Annibal ne réussit point, et il se donna entièrement à la comédie, dans laquelle il eut de grands succès. On voit encore avec plaisir la Surprise de l'Amour, le

Legs, les Fausses Confidences, l'Épreuve, le Jeu de l'Amour et du Hasard, etc.

CHAMFORT.

La Jeune Indienne est une jolie pièce sans intrigue, mais néanmoins pleine d'intérêt : l'auteur a tiré cet intérêt tout entier du rôle de la jeune sauvage, dont la naïve ignorance contraste agréablement avec les institutions sociales dont elle ne sauroit avoir d'idée. On remarque, dans cette comédie, le naturel dans les pensées et la facilité de la diction, caractères du coup d'essai de la jeunesse de l'auteur, qui ne se retrouvèrent plus dans ses autres ouvrages. Le Marchand de Smyrne, tiré des captifs de Plaute, ne produit pas l'effet dont le sujet étoit susceptible. L'auteur n'a vu dans la pièce que ce qui prêtoit à la satire, et s'est privé des situations, des sentimens, enfin de tout l'intérêt que lui offroit une réunion de circonstances touchantes.

BIÈVRE.

Le Séducteur, du Marquis de Bièvre, eut du succès dans sa nouveauté; la versification en est agréable, l'intrigue mal conçue et mal composée. Le Séducteur est une mauvaise copie du Lovelace de Richardson, et du Cléon de Gresset. Le rôle de d'Armance, dont le vrai caractère n'est connu qu'à la fin de la pièce, n'est ni honnête, ni vraisemblable. La conduite de Rosalie, qui consent à fuir

la maison paternelle avec l'homme qu'elle n'aime point, est indécente, coupable et folle. Tous les personnages sont plus ou moins sacrifiés à faire ressortir le Séducteur, qui finit par ne séduire personne : enfin la pièce fourmille d'invraisemblances.

ROCHON.

La petite pièce d'Heureusement, de Rochon, est tirée d'un conte de Marmontel; elle eut du succès. Les Amans généreux, tiré d'un drame allemand, est trop vide d'action pour rester à la Scène. La Manie des arts n'est qu'une petite pièce à tiroir. Le Connoisseur, ou le Protecteur, est l'historiette, plaisamment mise en Scène, d'un placet chanté et dansé. Le Jaloux, dont la première représentation fut très-orageuse, est au fond une mauvaise comédie. Les Valets maîtres n'offrent qu'une farce de carnaval. L'Amour français, dont toute l'intrigue est de savoir si un officier épousera une jeune veuve avant d'aller en garnison pour six mois, ou à son retour, ne vaut guère la peine d'en parler. Rochon n'avoit pas le mérite du style; ses conceptions étoient foibles, mais souvent agréables.

BEAUMARCHAIS.

Le Barbier de Séville est du meilleur comique, et eut un brillant succès qui s'est toujours soutenu. Le Mariage de Figaro, malgré son immoralité révoltante, ne fit pas

moins de bruit; mais son éclat tenoit plus aux circonstances orageuses et à l'esprit de parti, qu'au vrai mérite de la pièce. La Mère coupable n'offre pas de meilleurs exemples que ceux que l'on a trouvés dans le Mariage de Figaro.

POINSINET.

Poinsinet étoit un homme simple et crédule, dont la malice pouvoit se jouer facilement; mais ce n'étoit pas un auteur médiocre. Les mystifications qu'on lui fit éprouver jetèrent du ridicule sur sa personne et sur ses écrits, tandis qu'elles n'auroient dû nuire qu'aux gens assez peu délicats pour abuser de la trop grande confiance d'un homme incapable de croire à la méchanceté. Sa comédie du Cercle prouve que, tout simple qu'il étoit, il savoit sentir et peindre les ridicules de son temps.

DORAT.

La Feinte par Amour de Dorat est une agréable copie de la Coquette corrigée de Lanoue; le style en est facile, le dialogue brillant, les vers bien tournés; mais l'intrigue empruntée à Lanoue est affoiblie, et le modèle est resté fort supérieur à l'imitation.

MONVEL.

Le sujet de l'Amant bourru, charmante comédie de Monvel, auteur et acteur, est

tiré des Lettres de madame de Sancerre, écrites par madame de Riccoboni. La facilité gracieuse du style, la variété du dialogue, l'heureux contraste du caractère sensible et vrai de madame de Sancerre, avec le caractère enjoué, et légèrement malicieux, de madame de Martingue; Morinzer, à la fois bourru, tendre, emporté, généreux, ont placé cette comédie parmi les plus agréables compositions modernes.

SEDAINE.

Le philosophe sans le savoir, de Sedaine, n'est conduit ni avec force, ni avec vraisemblance. Les incidens ne sont pas liés au sujet. La Gageure imprévue, du même auteur, est un proverbe plutôt qu'une comédie; elle manque essentiellement à la décence des mœurs.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Fabre étoit comédien de province, et ajouta à son nom celui d'*Eglantine*, parce qu'il avoit remporté le prix de l'Églantine à l'académie des jeux floraux. C'est une fantaisie de poëte, que l'on ne peut accuser d'une prétention à la noblesse, puisque celui qui se la permit fut un des plus zélés révolutionnaires de ce temps. Nous n'examinons pas ses principes, dont il fut la victime, mais ses ouvrages.

Fabre avoit du feu, de la verve; cependant il ne fut pas heureux dans son début: sa tra-

gédie d'Augusta; sa comédie du Présomptueux, ne furent pas achevées à la représentation. L'Intrigue épistolaire eut beaucoup de vogue; le Philinte de Molière, ou la suite du Misantrope, obtint encore plus de succès. Cette pièce est la meilleure qu'ait composée son auteur. Les déclamations de Fabre, ses opinions, lui attirèrent une foule d'ennemis; les critiques allèrent peut-être trop loin : cependant il seroit juste d'avouer que le Philinte de Fabre est un égoïste, un ingrat, un monstre enfin; tandis que celui de Molière n'est qu'un homme doux et modéré; qu'ainsi, c'est le Philinte de Fabre et non celui de Molière, qu'il a mis en scène; mais la pièce est, en général, bien écrite, et a de l'intérêt.

VOLTAIRE.

Voltaire, que nous avons toujours placé au premier rang, parce qu'il le mérite toujours, n'a pas ses avantages accoutumés dans la comédie. Il ne prouva, en travaillant à ce genre d'ouvrage, que la vérité renfermée dans ces vers de Boileau :

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.

Et, quoiqu'il ait composé un grand nombre de comédies, malgré le talent qu'il avoit de peindre, malgré l'esprit le plus brillant qui ait jamais existé, il ne donna, sur la Scène comique, que l'exemple de l'ambition à se

distinguer dans tous les genres. Ce fut, à la vérité, le seul où Voltaire ne se montra pas supérieur, ou égal aux plus grands génies. L'Écossaise, l'Enfant prodigue, Nanine, eurent des succès mérités. Nanine, quoiqu'elle manque essentiellement de comique, est sans cesse revue avec plaisir. L'Indiscret, que l'on ne joue plus, offre d'excellentes scènes; elles sont écrites avec cette perfection qui distingue Voltaire; mais la Prude, la Comtesse de Givry, la Femme qui a raison, etc., etc., ont disparu de notre Scène.

BARON.

Baron, comédien célèbre, a fixé parmi nous le vrai ton de la déclamation, et transporté l'Andrienne de Térence sur notre Scène. On joue encore de lui la Coquette, et plus souvent l'Homme à bonne fortune.

COLIN D'HARLEVILLE.

L'Inconstant, premier ouvrage de Colin d'Harleville, étoit le début d'un homme rempli de talent, et qui devoit enrichir la Scène de plusieurs bonnes comédies. Quoique l'Inconstant ne puisse qu'amuser l'esprit, et non intéresser le cœur, et qu'il soit presque impossible de terminer la pièce par un bon dénouement, la gaîté, la verve, la facilité du dialogue obtinrent, à cette comédie, un succès mérité. Dès les premiers vers, l'In-

constant se peint lui-même, et l'exposition est faite :

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois; mais Monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris vous amène?

FLORIMOND.

D'honneur, jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété, c'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art à chaque pas voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi quitter la garnison?

FLORIMOND.

La garnison! Crispin, je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez?.. Quoi, Monsieur, par un nouveau caprice?..

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance!
Un mois dans un état, quelle rare constance!
Depuis quand ces ennuis?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.

Dans une garnison toujours mêmes usages,
Mêmes jeux, mêmes soins, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais, à dire, à faire, à voir :
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais, ce qui m'a sur-tout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit;
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étoient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot, à la fois, fait hausser mille bras,
Un autre mot les fait retomber tous en bas.
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette, etc.

Le poëte finit par un projet de voyage, et par des vers charmans, tels que ceux-ci :

FLORIMOND.

Ah! Lafleur!
Quel plaisir! quel délice en voyageant on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route:
Chaque pas vous présente un àspect inconnu;
On ne revoit jamais ce qu'on a déja vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part;
Un lieu vous plaît, on reste; il vous déplaît on part.

L'OPTIMISTE.

Un homme content de tout, et de tout le monde, présenté sur la Scène, devoit exciter cette émotion douce qui a quelques-uns des charmes du bonheur, malgré la teinte d'égoïsme répandue sur son caractère. L'action est foible, les situations ont peu d'intérêt; mais on jouit tellement du rare spec-

tacle d'un homme toujours content, et qui trouve des raisons si plausibles de justifier sa joie, que, de toutes les pièces de Colin d'Harleville, et d'une foule des meilleures pièces de théâtre, il n'en est aucune dont on revienne avec l'humeur plus gaie, et l'esprit plus disposé à l'indulgence: qui n'est heureux d'entendre parler ainsi le langage du bonheur?

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant!
De ces excès d'humeur je ne vois point la cause:
Et pourquoi s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher!
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent: sans contredit
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'Hymen est sans amour! Ma femme a la réplique.
L'Amour n'est nulle part? Consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes? Ce n'est rien:
Ce sexe est fait pour plaire: il s'en acquitte bien.

Tous les plaisirs sont faux? mais, quelquefois à table,
Je vous ai-vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchans vers? Eh! ne les lisez pas:
Il en paroît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? Eh oui, par fois un beau système
Nous égare. Entre nous, vous le prouvez vous même,
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . .

Je ne suis point aveugle, et je vois, j'en conviens,
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens
Je savoure les biens, les maux je les supporte.
Que gagnez-vous, de grace, à gémir de la sorte?

Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, des regrets superflus;
Reconnoissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Malgré quelque invraisemblance dans l'intrigue, cette pièce eut un grand succès. La manie de rêver en veillant, de se créer un bonheur imaginaire quand le bonheur vrai nous échappe, est à peu près commune à tous les hommes; et les descriptions riantes des Dorlanges, la gaîté naïve de Victor, qui badine sur les projets de son maître, et en fait lui-même d'aussi extravagans, une foule de bons vers, un dénouement heureux, ont placé cette comédie parmi celles qui plairont toujours. Qui n'a rêvé comme Victor? qui n'a dit, mais moins plaisamment que lui:

VICTOR.

On peut bien se flatter quelquefois dans la vie;
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain; oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire;
Et l'on m'a dit: « Prenez, car c'est là le meilleur. »

Si je gagnois pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterois d'abord une ample seigneurie, ...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui, dans le canton, j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service,

Dans le commandement je serai peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Je me rappellerai ce que j'étois hier.
Ma foi, j'aime déja ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins, que je verrai courir:
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que Monsieur sur son trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas sur mon passage, on se dira: « Voilà
Ce bon monsieur Victor; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause:
Mon projet est du moins fondé sur quelque chose.
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais
(*Il cherche.*)
Où donc est-il? Tantôt encore je l'avois.
Depuis quand le billet est-il donc invisible?
Ah! je l'aurai perdu: Seroit-il donc possible?
Mon malheur est certain, me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir? hélas! j'ai tout perdu.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Le Vieux Célibataire est une bonne comédie. Le rôle principal est d'un naturel soutenu, qui ne laisse rien à désirer; celui de madame Évrard est jeté avec adresse; la scène des Cousins est du meilleur comique, l'intrigue intéressante; le style correct, et tou-

jours convenable au sujet; le dénouement bien préparé, enfin toute la pièce est bien conduite.

M. de Crac est une folie de carnaval embellie par une versification agréable et piquante.

La pièce des Artistes est foible, les trois Amis ont les mêmes vertus, le même goût pour les arts, et le même ton. L'intrigue n'est pas neuve; des détails brillans rachètent les défauts.

Le Vieillard et les Jeunes gens, Malice pour Malice, Il veut tout faire, les Riches, et les Mœurs du jour, sont loin de valoir les pièces que nous venons de citer. Cependant on y trouve des scènes intéressantes ou comiques, du trait, de l'esprit, du naturel, et sur-tout la morale la plus pure. Les Querelles des deux frères, trouvée chez un épicier, à qui la servante de Colin d'Harleville avoit vendu à la livre les papiers réformés par son maître, n'a été sauvée que par hasard, et représentée que depuis la mort de l'auteur. Sans doute, s'il eût vécu, il eût, en retouchant le troisième acte, donné à cette pièce le degré de perfection qui lui manque. Le caractère de madame Germain est d'une douceur pénétrante; ceux des deux frère sont peints avec une admirable vérité; la scène où ils lisent Cicéron fait couler ces larmes, délices des bons cœurs; le dialogue est vif et naturel; enfin cette pièce auroit pu deve-

nir une des meilleures comédies d'un auteur aussi estimable par ses talens que par la pureté de ses principes, la bonté de son ame, si une mort prématurée ne l'eût ravi à sa gloire et à ses nombreux amis. Le prologue de M. Andrieux, qui précède cette comédie, fait également l'éloge de celui qui l'a composé, et de celui qui en est l'objet. Ne parlant, dans ce cours, que des écrivains dont de nouveaux ouvrages ne peuvent plus étendre la réputation, nous sommes privés de rendre hommage à l'auteur des Étourdis, ainsi qu'à beaucoup d'autres écrivains de nos jours. Nous avons le bonheur de jouir et d'espérer; la postérité nous remplacera dans celui d'exprimer l'admiration.

FLORIAN.

Nous devons à Florian un genre de comédie qui tient du sentiment et de la plaisanterie. Son principal acteur est toujours Arlequin, et son Arlequin a de l'esprit, de la naïveté, de la finesse, et de la balourdise. Il fait rire, il attendrit. Arlequin, simple et bon, se met de moitié dans les pièges qu'on lui tend; il n'a point de raison, il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant: il n'est pourtant pas un bouffon, c'est, comme le dit Florian lui-même, un grand enfant: et ces petites pièces, d'un effet doux et agréable sont toujours vues avec plaisir. Les Deux Billets, le Bon Ménage, le Bon Père, la Bonne

Mère, le Bon Fils, ont eu un égal succès dans leur nouveauté, et sont souvent représentées.

DEMOUSTIER.

Demoustier a laissé deux comédies; l'une, intitulée : *Les Femmes*, est remplie d'épigrammes, et offre des scènes dans lesquelles la décence est peu respectée; le Conciliateur, ou l'Homme aimable, est écrit avec esprit, grace, et légèreté. Le Conciliateur est véritablement l'homme aimable, et le ton de la pièce est du meilleur goût.

CAILHAVA.

Le Tuteur dupé, le Mariage interrompu de Cailhava, ont eu du succès; il y règne de la gaîté, du comique, des situations, du naturel, et de la vivacité dans le dialogue : l'intrigue en est bien conduite; le rôle du valet intrigant dans le Tuteur dupé, est un des meilleurs qu'il y ait au théâtre. Les Étrennes de l'amour sont un joli divertissement.

L'OPÉRA COMIQUE.

Si la tragédie a pris naissance sur les tréteaux de Thespis, l'Opéra Comique ne doit point rougir de devoir son origine aux petites arlequinades mêlées de vaudeville, jouées sous

Louis XIV aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Un Italien, nommé *Francisque*, eut le premier l'entreprise de ce spectacle forain, qui prit le nom d'*Opéra Comique*. Après bien des querelles avec l'Opéra, qui vouloit lui interdire le chant, et avec les comédiens français, qui vouloient lui interdire la parole, ce nouveau genre de spectacle s'établit avec d'autant plus d'avantage qu'il faisoit rire. Vadé, Pannard, Piron, etc., travaillèrent avec succès, et les comédiens italiens furent bientôt trop heureux de s'associer ce même Opéra Comique contre lequel ils avoient cabalé comme les autres. On joua pendant longtemps encore, tour-à-tour, à la même représentation, une pièce italienne et un opéra comique français; mais, à la mort de Carlin, célèbre arlequin, les acteurs nationaux restèrent seuls maîtres de la Scène.

PIRON, VADÉ, PANNARD.

Piron, à qui nous devons une des meilleures comédies mises au théâtre depuis Molière, composa plusieurs parades du plus mauvais goût.

Vadé mit le genre poissard sur la Scène. Malgré ce que l'on peut dire, avec raison, contre ce genre, on doit avouer que les chansons de Vadé, et sur-tout ses vaudevilles, fourmillent de traits de naïveté, de finesse, de gaîté, et ont une tournure qui peut plaire à l'esprit dans des momens de délassement.

Vadé regardoit lui-même ses ouvrages avec tant d'indifférence, qu'il ne prit aucun soin de les recueillir ; ils ne parurent qu'après sa mort.

On regarde Pannard comme le La Fontaine du vaudeville. En effet, ses ouvrages respirent une délicatesse et une naïveté qui le rapprochent beaucoup de notre fabuliste. Pannard a su se garantir de la manie du bel-esprit, et des pointes si à la mode aujourd'hui ; son pinceau est négligé, mais piquant : on lira avec plaisir la description critique de l'Opéra, quoiqu'elle soit ici hors de sa place :

DESCRIPTION DE L'OPÉRA.

J'ai vu le Soleil et la Lune
Qui tenoient des discours en l'air.
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chambéry.

J'ai vu le maître du tonnerre
Attendant l'ordre d'un valet
Pour lancer les feux sur la terre,
Attentif au coup de sifflet.

J'ai vu, du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables,
Montrer les dents sans offenser.
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
L'orsqu'elle dormoit dans le bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois : Courons aux armes,
Et nè point sortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavottes
J'ai vu des fleuves sautillans.
J'ai vu danser deux matelottes,
Trois jeux, six plaisirs, et deux vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas. etc. etc.

FAVART.

Favart tira l'Opéra Comique de son état abject. La Chercheuse d'esprit est encore au-

jourd'hui le modèle du vaudeville dramatique. Bastien et Bastienne, parodie du *Devin de village*, heureux mélodrame, dont Rousseau fut doublement auteur, puisqu'il composa la musique et les paroles; Ninette à la cour, Annette et Lubin, sont encore applaudies tous les jours. Les Moissonneurs, le Droit du Seigneur, la Rosière de Salency, la Belle Arsène, Isabelle et Gertrude, les Trois Sultanes, tirées d'un conte charmant de Marmontel, ainsi qu'Annette et Lubin, l'Anglais à Bordeaux, sont également dus à Favart, qui étoit plein de naturel et d'esprit, et qui écrivoit avec pureté.

SEDAINE.

Sedaine, comme écrivain, ne peut être comparé à Favart. On sait que, de maître maçon, il parvint à être élu membre de l'Académie française. Cette élévation est la preuve de son talent. Et, quoique ses pièces ne puissent se passer de la musique ni de la représentation, car Sedaine ne savoit pas sa langue, et devoit tout à la nature, on les revoit toujours avec un nouveau plaisir. Elles sont heureusement en grand nombre; Rose et Colas, le Déserteur, Felix, Richard Cœur de lion, etc.

MARMONTEL.

Marmontel eut les plus grands succès à l'Opéra Comique. Ses pièces sont écrites avec

élégance; les sujets en sont heureux et bien conduits. Zémire et Azor, l'Ami de la maison, Lucile, Silvain, la Fausse Magie, sont comptées parmi les meilleurs ouvrages de ce théâtre.

D'HELLE.

Les Événemens imprévus, l'Amant jaloux, le Jugement de Midas, sont les opéras comiques qui ont le plus d'esprit comique; c'est là leur attribut distinctif, d'autant plus honorable pour leur auteur, M. d'Helle, qu'il était anglais d'origine.

MONVEL.

Monvel a donné plusieurs charmans opéras comiques. Julie, la Suite de Julie, ou l'Erreur d'un moment, Alexis et Justine, les Trois Fermiers, Blaise et Babet, etc., etc.

LAMOTHE HOUDART.

De tous ses opéras comiques, on ne joue plus que le Magnifique.

DRAMES.

DIDEROT.

Le Père de Famille, de Diderot, a beaucoup d'intérêt, sur-tout dans les premiers actes; mais la pièce manque aux bonnes mœurs, et sa critique se trouve dans la bouche même

du commandeur, qui reproche au père le désordre de sa famille.

MONVEL.

Clémentine et Desormes, drame en cinq actes, est une pièce déchirante, et telle qu'il n'est pas bon d'en mettre sur la Scène. La comédie doit attendrir par des sentimens, corriger par les tableaux des ridicules; mais elle ne doit pas offrir les passions en délire, et des actions criminelles.

LA HARPE.

Mélanie fut applaudie jusqu'à l'enthousiasme, et critiquée avec acharnement. L'action en est lente, les incidens et la catastrophe manquent de vraisemblance; mais la facilité de la versification, le naturel du dialogue, les situations touchantes, la véhémence dans les sentimens, justifient les éloges et les succès qu'elle obtint.

BEAUMARCHAIS.

On lui doit le drame d'Eugénie, et celui des Deux amis, qui eurent moins de succès que les autres pièces de l'auteur, mais qui ont de l'intérêt.

L'OPÉRA.

GENTIL BERNARD.

Castor et Pollux.

Bernard, garde des livres du cabinet du

Roi à Choisy, fut nommé *Gentil Bernard*, pour les agrémens de ses poésies légères. L'opéra de Castor et Pollux augmenta la célébrité que lui avaient acquise son esprit et la délicatesse de ses compositions. Cet opéra est un vrai modèle de poésie ingénieuse et tendre, très-propre à s'allier avec la musique. Le plan est bien conçu, l'intérêt vif, les scènes bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens aussi variés que naturels; les vers sur l'amitié méritent d'être distingués parmi beaucoup d'autres beaux vers que l'on trouve dans ce poëme:

POLLUX.

Présent des Dieux, doux charme des humains,
O divine amitié! viens pénétrer nos ames;
Les cœurs embrasés de tes flammes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds sacrés que tout est jouissance;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté,
Et tu serois la volupté,
Si l'homme avoit son innocence.

MARMONTEL.

L'opéra de Marmontel, Didon, qui réunit au grand intérêt du sujet la beauté du spectacle, dédommagea l'auteur du peu de succès de ses tragédies. L'opéra de Pénélope, quoiqu'il ait réussi, n'a pas obtenu la gloire de se soutenir sur la Scène avec les mêmes applaudissemens que celui de Didon.

LE MARQUIS DE POMPIGNAN.

Pompignan a composé trois opéras; Léandre et Héro, Prométhée, les Adieux de Mars, et le Triomphe de l'harmonie, ballet heroïque. Il ne manque à ces pièces qu'une musique nouvelle pour qu'elles obtiennent un succès mérité.

POÉSIES LYRIQUES.

LE MARQUIS DE POMPIGNAN.

Pompignan est un des hommes qui aient fait le plus d'honneur aux lettres par leurs talens et par leurs mœurs. Nous l'avons déja cité comme auteur tragique; on peut le citer comme le seul poëte lyrique qui pût remplacer Rousseau. Ses poésies sacrées seront admirées par tous ceux qui sont sensibles aux vraies beautés de la poésie. Cette prophétie d'Habacuc est digne de l'antiquité :

Seigneur, de ta voix foudroyante
J'entends les terribles éclats ;
Tu m'apprends l'histoire effrayante
Des puissans efforts de ton bras.
Venge-toi du siècle où nous sommes,
Et recommence aux yeux des hommes
Tant de prodiges triomphans!
Mais, grand Dieu ! que ton cœur de père
Des vils objets de ta colère
Distingue toujours tes enfans.

Je l'ai vu, ce Dieu formidable,
Suivi des légions du ciel,
Dans de vastes déserts de sable,
Guider les tributs d'Israël.
Sur les montagnes Idumées,
Sa loi dans ses mains enflammées,
De l'univers régloit le sort;
Il châtia l'Hébreu rebelle,
Et répandit sur l'infidèle,
La nuit, la famine, et la mort.

Il s'arrête, il contemple, il mesure la terre.
Le peuple qu'il disperse au bruit de son tonnerre,
Comme l'eau des torrens soudain s'est écoulé;
Il brûle les rochers jusque dans leurs racines:
Il s'élance; sa course abaisse les collines,
Et les monts éternels sous ses pas ont coulé !

Des coupables Ismaélites
J'ai vu tomber les pavillons.
Des infâmes Madianites
J'ai vu périr les bataillons.
Contre les fleuves que tu brises,
Contre les mers que tu divises,
Pourquoi signaler ton pouvoir ?
Dieu vengeur, que t'ont fait ces ondes ?
Dans leurs sources les plus profondes,
Pourquoi viens-tu les émouvoir ?

Mais tu dissipes les alarmes
De tes enfans épouvantés,
Et tu ne prends en main les armes
Que pour mieux remplir tes traités.
Les monts s'inclinent et t'implorent;
Les flots reculent et dévorent
Les nations que tu maudis;
Et, par des clameurs souterraines,
De tes volontés souveraines
Les triomphes sont applaudis.

Du jour et de la nuit tu prolonges les heures;
Les deux flambeaux du ciel, du sein de leurs demeures,
Éclairent, arrêtés, les œuvres de mon Dieu,
Et reprennent leur marche au signal de ta foudre,
Et les champs sont couverts des murs réduits en poudre
Par l'éclat de ta lance, et tes flèches de feu.

La mort seule échut en partage
Aux rois contre nous alliés;
Vaincus dans leur propre héritage,
Tu les écrasas sous tes pieds :
Sur le palais d'un roi perfide,
L'Ange exterminateur rapide,
De la mort imprima le sceau;
Et, dans la nuit, ta main sévère,
Confondant le fils et le père,
Frappa le trône et le berceau.

Les discours de Pompignan, tirés des saintes Écritures, ses hymnes, sont remplis du feu sacré qui animoient ses modèles. Ses épitres respirent l'amour de la vertu, et ses odes sont dignes d'un aussi beau génie. L'Ode sur la mort du grand Rousseau a paru mériter le premier rang parmi celles que Pompignan a composées, et un rang égal à celles du grand homme qui fut son maître et son émule.

ODE

sur la mort de J. B. Rousseau.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés,
Où l'Hèbre qu'effraie son onde
Reçut ses membres dispersés;
Le Thrace, errant sur les montagnes,

Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs et l'air en retentirent;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée....
Muses, dans le moment de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges,
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert d'un laurier fertile
Qui, par vos soins, ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie,
Rousseau quitte aujourd'hui les fers:
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffoient les fleurs sous ses pas?
Quel ennui! quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches;
Vivrons-nous de fiel et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrasé;
Il se relève, je succombe,
Et, moi-même à ses pieds, je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,
S'élevant au trône des Dieux,

L'Envie offusque de ses ailes
Tout l'éclat qui frappe mes yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et, quoi que fasse ce grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts,
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans, fureurs bizarres?
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LE BRUN.

Après Pompignan, on peut encore citer, dans l'ode, Le Brun, qui en composa un grand nombre. On lui trouve de l'enthousiasme, de la verve, et de la poésie. Ses meilleures odes sont: celle dans laquelle il décrit les environs de Paris, plusieurs imitées d'Horace, et l'ode à Buffon que nous allons citer :

ODE A BUFFON,

contre ses détracteurs.

Buffon, laisse grandir l'envie :
C'est l'hommage de la terreur :
Que peut, sur l'éclat de ta vie,
Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiège un orage,
Dédaigne l'impuissante rage

Des Aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensois-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie,
Blesseroit de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer ta gloire
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours :
Mais ce torrent qui, dans toute onde,
Vomit sa fange vagabonde,
N'en sauroit altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français!
Ressemble au Dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis : que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages,
Et des lauriers plus glorieux :
La gloire est le prix des Alcides,
Et le dragon des Hespérides
Gardoit un fruit moins précieux.

C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Éson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la Toison :
Il emprunte aux forêts d'Épire
Cet inconcevable navire
Qui parloit aux flots étonnés;
Et déja sa valeur rapide,
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchaînés.

Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlans taureaux de Vulcain;

De Mars qu'il sillonne la plaine
Tremblante sous leurs pieds d'airain :
D'un serpent, l'effroi de la terre,
Les dents fertiles pour la guerre
A peine y germent sous ses pas,
Qu'une moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque, et jure son trépas.

S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux :
Il faut, par un dernier miracle,
Conquérir cet or dangereux ;
Il faut vaincre un dragon farouche,
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards :
Jason vole, rien ne l'arrête.
Buffon, pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards ?

Mais, si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie ;
Cesse d'éclairer l'univers :
Descends des hauteurs de ton ame ;
Abaisse tes ailes de flamme ;
Brise tes sublimes pinceaux ;
Prends tes envieux pour modèles,
Et, de leurs vernis infidèles,
Obscurcis tes brillans tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le Dieu des instans :
Le génie est le Dieu des âges ;
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire,
Quand la gloire, autour de sa lyre,
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable,

Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés.

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté?
Eût-il dédaigné les richesses?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas?
Et, par une étude incertaine,
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

Ainsi l'active Chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La Nymphe s'enferme avec joie
Dans le tombeau d'or et de soie,
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront, de leurs merveilles,
Les rois, les belles, et les Dieux.

Ceux dont le présent est l'idole,
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les graces mensongères,
Et le sort des rapides fleurs :
Leur plus long règne est d'une aurore;
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des Neuf Sœurs.

Jusques à quand de vils procustes,
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant les retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon?

Le croirez-vous, races futures?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu!
Mais, quand la parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un Dieu.

Quoi! tour-à-tour, Dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talens
Entre l'Olympe et les abymes,
Entre la satire et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme,
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime qu'une gloire absente:
La mémoire est reconnoissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que, rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces parvis peuplés d'étoiles
Ton ame aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'Empyrée,
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels:
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talens, et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte:
Illustre ami, tu ne vis plus!
La nature est veuve et muette
Elle te pleure! et le poëte
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspens à tes cyprès.

POÉSIES FUGITIVES.

VOLTAIRE.

VOLTAIRE, dans ce genre de poésie, est au dessus de tous les poëtes. Jamais aucun d'eux n'a su, comme lui, donner une tournure ingénieuse aux plus petites bagatelles; prodiguer avec autant de grace que de facilité la finesse des pensées, l'élégance et la légèreté. Toujours fin, naturel et brillant, quelquefois philosophe éclairé, des saillies piquantes, des traits de lumière, un coloris suave et riant, donnent, à ses productions, un caractère qui n'appartint jamais qu'à lui seul.

AUTEURS DIVERS.

Plusieurs poëtes se sont essayés avec plus ou moins de succès dans la poésie fugitive: Colardeau, qui joignoit à une versification heureuse la chaleur du sentiment; Pezé, dont les vers ont du naturel et de la grace; le duc de Nivernois; Dorat, qui savoit peindre avec assez de naturel les travers qui caractérisent sa nation; Desmahis, qui par la tournure vive et naturelle de ses pensées, par sa versification douce, harmonieuse, approcha le plus de Voltaire; Laujon, poëte agréable et délicat; Moncrif, dont les poésies sont remplies d'esprit et de sentimens, et plusieurs autres.

Deux femmes se firent admirer dans la

poésie fugitive ; mesdames de Bourdic-Viot, et Verdier-Alhut. Madame de Bourdic-Viot jouit, dès sa jeunesse, d'une grande célébrité : l'excellence de son caractère, son imagination vive, l'esprit dont pétilloit sa conversation, sans que jamais la malice ou l'envie en aiguisassent les traits ; ses bons mots, toujours fins et délicats, son enjouement, qui n'excluoit point en elle la sensibilité, lui attachèrent une foule d'amis distingués, qui s'empressèrent de la faire jouir d'une gloire à laquelle elle ne songeoit pas, et dont elle ne tira aucune vanité. Sa perte fut généralement pleurée, et sa mémoire sera toujours chère. Ses vers charmans n'ont pas encore été rassemblés et offerts au public ; il attend le recueil dont s'occupoit M. Viot, son inconsolable époux, lorsque la mort l'a frappé lui-même, et a interrompu un soin si intéressant pour lui et pour la postérité.

MADAME VERDIER-ALHUT.

Une vraie sensibilité, une diction harmonieuse et pure, un coloris délicat, des pensées touchantes, des sentimens naturels et vertueux, une ame douce, embellissent les vers de madame Verdier-Alhut. Son épître sur la mort de son mari, celle qu'elle a adressée à sa sœur sur les plaisirs de la campagne, et ses idylles, respirent la délicatesse et la grace. On admire, dans son poëme intitulé : *Les Géorgiques Méridionales*, le chant des vers

à soie, et celui de la culture de l'olivier, qui sont dignes d'être comparés aux ouvrages des meilleurs auteurs. Couronnée plusieurs fois à l'Académie des Jeux Floraux, madame Verdier avoit été nommée maîtresse de ces jeux. Nous rapporterons ici une de ses pièces qui obtint le juste suffrage de cette Académie :

IDYLLE.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Ce n'est pas seulement sur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté;
Dans les climats les plus stériles,
Elle nous force encor d'admirer sa beauté :
Tempé nous attendrit; Vaucluse nous étonne;
Vaucluse, horrible asyle, où Flore ni Pomone
N'ont jamais prodigué leur touchante faveur,
Où jamais de ses dons la terre ne couronne
L'espérance du laboureur.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vue
Que les monts escarpés qui bordent les déserts.
Et qui, se cachant dans la nue,
Les séparent de l'univers.
Sous la voûte d'un roc, dont la masse tranquille
Oppose à l'Aquilon un rempart immobile,
Dans un majestueux repos,
Habite de ces bords la Naïade sauvage :
Son front n'est point orné de flexibles roseaux,
Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare son rivage.
J'ai vu ses flots tumultueux
S'échapper de son urne en torrens écumeux;
J'ai vu ses ondes jaillissantes,
Se brisant à grand bruit sur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes;

Qu'un ciel plus pur éclaire de ses feux.
L'écho gémit au loin : Philomèle craintive
Fuit, et n'ose sur cette rive
Faire entendre ses doux accens.
L'oiseau seul de Pallas, dans ces cavernes sombres,
Confond pendant la nuit, avec l'horreur des ombres,
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous ses regards indiscrets ;
Je ne veux point sonder les abymes secrets,
Où de l'astre du jour vous bravez la puissance,
Lorsque sa brûlante influence
Dessèche votre lit, ainsi que nos guérets.
Je ne demande point par quel heureux mystère,
Chaque printemps, plus belle que jamais ;
Tandis qu'au départ de Cérès
Vous nous offrez à peine une onde salutaire.
Expliquez-moi plutôt les nouveaux sentimens
Qui calment l'horreur de mes sens.
Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes,
Devroient-ils inspirer de si doux mouvemens ?
Sans doute, etc.

Ce fragment peut donner une idée du talent flexible, et de la versification naturelle et élégante de madame Verdier.

DE LA FABLE.

MANCINI, DUC DE NIVERNOIS.

Nous avons plusieurs fables de M. de Nivernois; elles sont remplies de poésie, de délicatesse, et de sentimens. Celle de la Perdrix et ses Petits renferme une excellente leçon,

et est écrite avec cette précision, attribut distinct de la fable :

LA PERDRIX ET SES PETITS.

Taisez-vous, disoit la perdrix
Un jour d'orage à ses petits,
Qui jabotoient, murmurant de la pluie :
Voulez-vous dans votre folie
Régler le temps qu'il doit faire ici bas ?
Et l'ordonnateur des frimas
Sait-il donc moins que vous, présomptueuse race,
Ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas ?
Évitez le panneau, le fusil, la tirasse,
Voilà votre important devoir ;
Remplissez-le, et laissez pleuvoir ;
Songez même que c'est pour votre bien, peut-être,
Qu'il pleut ainsi du matin jusqu'au soir.
Disant ces mots, la perdrix voit paroître
Un chien couchant, qui vient à pas de loup :
Partons, dit-elle, et prévenons le coup.
Elle part, on la suit ; la compagnie entière
S'élève dans les airs, et, dans le même instant,
Certains cliquetis qu'on entend
Fait frissonner la pauvre mère :
C'est un fusil qui se détend.
Mais, par bonheur, la poudre meurtrière
Étoit humide, et le feu ne prit point.
Cet incident arriva bien à point
Pour le bonheur de la famille ailée
Qui, rendant grâce au ciel d'être mouillée,
Reconnut qu'il ne faut se dépiter de rien,
Que rien n'est stable dans la vie,
Et que ce qui nous contrarie
Prépare souvent notre bien.

LAMOTTE HOUDART.

Lamotte Houdart a laissé un grand nombre

de fables dans lesquelles on peut en trouver quelques-unes qui joignent, au mérite de l'invention, la solidité de la morale. Nous rapporterons la suivante :

LA MONTRE ET LE CADRAN.

Un jour la montre au cadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit,
Je n'en sais rien, dit le greffier solaire.
Eh! que fais-tu donc-là, si tu n'en sais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire ;
Je ne sais rien que par Phébus.
Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire,
Dit la montre ; sans lui je vais toujours mon train :
Tous les huit jours un tour de main ;
C'est autant qu'il m'en faut pour toute la semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Écoute, voilà l'heure ; elle sonne à l'instant.
Une, deux, trois, et quatre Il en est tout autant,
Dit-elle : mais, tandis que la montre décide,
Phébus de ses ardens regards,
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts
Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t-en te faire remonter;
Tu te vantes sans hésiter
De répondre à qui t'interroge :
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter,
Je te conseillérois de suivre mon usage:
Si je ne vois bien clair, je dis : je n'en sais rien.
Je parle peu, mais je dis bien :
C'est le caractère du sage.

FLORIAN.

Ce fabuliste est, jusqu'à présent, celui qui

s'est rapproché le plus du naturel de l'inimitable La Fontaine. Plusieurs de ses fables réunissent la précision, la facilité et la justesse des pensées, à l'application de la moralité. Celle de l'Enfant et du Miroir possède tous les avantages, et offre des vers agréablement tournés :

L'ENFANT, ET LE MIROIR.

Un enfant, élevé dans un pauvre village,
Revint chez ses parens, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image,
Et puis par un travers bien digne d'un enfant,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême.
Il lui montre un poing menaçant,
Et se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente.
Il se fait mal aux mains, sa colère en augmente;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà devant le miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère qui survient, le console et l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
Mais, regarde à présent, tu souris, il sourit.
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'est plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblême;
Le bien, le mal, nous sont rendus.

POÉSIES PASTORALES.

Nous devons à Florian le Roman Pastoral

écrit en prose mêlée de romances et de courtes pièces de vers. Florian emprunta Galatée et Estelle de Michel Cervantes, espagnol, auteur de Don Quichotte, ouvrage excellent, que Florian a rajeuni sans altérer sa première originalité. Ses Pastorales eurent du succès; mais le goût national est porté vers les ouvrages où brillent l'esprit, la finesse, l'imagination, plutôt que vers ceux qui n'offrent que des pensées naïves, simples et délicates; caractère de la Pastorale. Peu d'auteurs français se sont essayés dans ce genre. L'Idylle, même, ne compte guère en France que Berquin, et sur-tout Léonard, qui sut jeter de la variété dans ses Pastorales. Elles offrent une agréable réunion de pensées délicates, une versification pure, douce et facile, et des vers qui respirent la tendresse et l'aménité, tels que ceux-ci :

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Imitation de Moschus.

Assis au rivage des mers,
Quand je sens l'amoureux Zéphyre
Agiter doucement les airs,
Et souffler sur l'humide empire,
Je suis des yeux les voyageurs;
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots;

J'entends retentir dans mon ame
Le chant joyeux des matelots.
Un secret desir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante.

Mais, quand le terrible Aquilon
Gronde sur l'onde bondissante;
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante;
Alors je reporte mes yeux
Sur ces forêts, sur le rivage,
Sur les vallons délicieux
Qui sont à l'abri de l'orage,
Et je m'écrie: Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend, sous leur feuillage,
Que le murmure des ruisseaux!

DE L'HISTOIRE.

VOLTAIRE.

L'Essai sur l'Histoire générale, écrite par Voltaire, ne sera jamais regardée, par les esprits sages, que comme un tableau infidèle, et comme un ouvrage irréligieux. Bossuet, dans son Discours sur l'Histoire universelle, rapporte tout à la Religion, et Voltaire, dans son ouvrage, ne cherche, au contraire, qu'à égarer ses lecteurs loin de la Divinité, et à établir les plus absurdes systêmes.

Son Histoire de Louis XIV est écrite avec la même infidélité, et ne présente, au lieu

d'une chaîne non interrompue de tableaux qui fixent et intéressent le lecteur, que des miniatures détachées, et des dissertations critiques.

On admire, dans l'Histoire de Charles XII, le style brillant qui n'appartient qu'à Voltaire, et lui mérita le titre de Quinte-Curce français. L'Histoire du czar Pierre n'a peut-être pas autant de grace, mais on y reconnoît toujours le grand écrivain.

VÉLY.

Avant cet historien, presque toutes les histoires de France étoient moins l'histoire de la nation, que le recueil particulier des fastes de nos rois. L'abbé Vély a senti que l'histoire doit être un cours d'instruction, que les plus petits détails ne sont point déplacés lorsqu'ils augmentent les connoissances. C'est pourquoi il s'est attaché, dans l'histoire de France, à développer les progrès des vices et des vertus, les changemens opérés dans le caractère de la nation, la source de la jurisprudence, l'origine des grandes dignités, l'institution des divers tribunaux, l'établissement des ordres religieux et militaires, l'invention des arts et tout ce qui a rapport à ceux qui les ont cultivés et perfectionnés.

Vély n'a laissé que huit volumes. On lui reproche trop de goût pour la critique, et trop d'affectation à combattre certaines traditions accréditées par une multitude de té-

moignages; il n'en est pas moins vrai que, s'il eût pu achever son ouvrage, il eût laissé une histoire estimable par la recherche des faits, leur ordonance, et par le mérite du style.

Villaret ajouta neuf volumes à ceux de Vély, dans lesquels il ne s'est point écarté du plan de son prédécesseur. Son principal mérite est l'impartialité, et de n'épouser aucun parti; mais sa manière de narrer est trop oratoire, et souvent diffuse.

M. l'abbé Garnier, successeur de ces deux habiles écrivains, s'écarta trop de leur plan; quoique froid, il écrit avec noblesse, et présente les faits d'une manière intéressante. Il a trop négligé la partie de l'ouvrage la mieux traitée, pour ainsi dire, par ses prédécesseurs; celle des mœurs de la nation, l'état des arts et des sciences, et les usages des différentes classes des citoyens. M. L'abbé Garnier n'en est pas moins placé parmi les bons historiens, et nous lui devons le complément d'un de nos meilleurs ouvrages sur l'histoire.

MILLOT.

Millot, prédicateur du Roi, a composé plusieurs ouvrages qui ont eu du succès. Les Élémens de l'Histoire de France donnent une idée succincte de tous les principaux événemens depuis Clovis jusqu'à Louis XV. On lui reproche des idées trop philosophiques, et des déclamations peu convenables.

MABLY.

L'abbé Mably étoit frère de l'abbé de Condillac, auteur de plusieurs ouvrages sur la métaphysique. Ses observations sur les Grecs, sur les Romains, et sur l'Histoire de France, prouvent qu'il s'occupa toute sa vie de la politique et de la morale, dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec l'ordre public; mais, n'accordant son admiration qu'à l'antiquité, il ne rendit justice à rien de ce qui appartenoit aux temps modernes. Dans son ouvrage intitulé: *Les Entretiens de Phocion*, sur le rapport de la morale avec la politique, on retrouve la même partialité ; mais les matières sont approfondies, et développées avec ordre et clarté.

HÉNAULT.

Le président Hénault, dans son Abrégé chronologique de l'Histoire de France, a laissé un modèle de précision, de profondeur, et de clarté; la multitude des instructions, la briéveté des volumes; l'art de présenter en raccourci les tableaux, sans faire rien perdre aux objets les plus étendus, lui ont assuré une grande célébrité.

RAYNAL.

L'abbé Raynal eut beaucoup de renommée. Son grand ouvrage de l'Histoire des Indes est rempli de notions relatives au commerce

et aux arts; mais l'esprit qui y domine a rendu son éloquence dangereuse, et a fait rejeter l'ouvrage par tous ceux qui ont reconnu combien les déclamateurs avoient été funestes à la France.

BARTHÉLEMY.

Je pense qu'il est permis de placer au nombre des ouvrages historiques, le Voyage d'Anacharsis, puisqu'on y trouve toute l'histoire de l'ancienne Grèce. Cette histoire, qui a demandé d'immenses recherches, ne présente point l'aride résultat d'un long travail, mais un savant tableau dont la peinture est aussi animée, que s'il étoit le fruit de l'imagination. Le style en est clair, élégant, et poétique, lorsque le sujet permet à l'écrivain de se livrer à tout l'essor de son génie, comme dans ce discours sur Homère. C'est Anacharsis qui parle:

« Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrâsés, recueillant les feux et les couleurs, dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des Dieux, sondant les replis du cœur humain, et, bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre

avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions, mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par des traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talens supérieurs; nous entraîner par ces saillies de sentimens qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre ame une impression plus profonde qui semble l'agrandir, etc., etc. »

L'ABBÉ DE VERTOT.

Peu d'historiens ont possédé, mieux que l'abbé de Vertot, l'art d'attacher le lecteur, de captiver son esprit, de l'intéresser à son sujet. L'Histoire des Révolutions de Portugal, et celle des Révolutions de Suède, manquent de fidélité. L'Histoire des Révolutions romaines, dont le style est noble, élégant, la narration rapide et pleine de chaleur, ne mérite pas le même reproche. L'Histoire de Malte a moins de vigueur; on dit que l'abbé de Vertot avoit besoin d'être ému par l'idée des grands événemens; alors rien n'égaloit son éloquence. C'est dans un de ces momens d'inspiration qu'il traça le beau portrait de César.

ÉLOQUENCE.

ROUSSEAU.

Jean-Jacques Rousseau a été l'homme le plus éloquent de son siècle; mais l'on sent

dans ses écrits une sorte de contradiction qui s'oppose aux effets qu'il veut produire sur nos cœurs. Sans bienveillance pour les hommes, il soupçonnoit jusqu'à leurs bienfaits: sa vanité, réfugiée au fond de son ame, le tourmentoit sans cesse. Tout le blessoit dans la société; il la fuyoit, et ne savoit où épancher l'active sensibilité dont il étoit dévoré. Il fut malheureux, sans amis, sans famille, errant de pays en pays, portant par-tout le poids de sa défiance, accusant l'univers des chagrins dont lui seul étoit le complice, adorant la vertu, et manquant à tout ce qu'elle prescrit; composant, dans les meilleures vues, des ouvrages contraires aux mœurs, à la civilisation, à la tranquillité de l'état, à l'éducation, et terminant tant d'erreurs par la confession d'une vie qui n'offre pas une bonne action, et présente, au contraire, des détails bas, et de grandes fautes: quel dommage que le plus sublime talent qui ait jamais animé une ame ardente, n'ait pas été consacré à des écrits moins dangereux! et qu'un homme, qui savoit si bien nous faire partager ses émotions et ses pensées, n'ait pas profité de l'ascendant qu'il prenoit sur nos esprits, pour leur donner une direction sage et utile.

MONTESQUIEU.

L'Esprit des lois est un des plus beaux monumens du génie, et le fruit de vingt an-

nées d'études et de voyages dans presque toutes les parties de l'Europe. Un esprit observateur, une imagination vive et féconde, une érudition vaste, prête à seconder des lumières naturelles; l'habitude de réfléchir, le talent d'embellir, la vivacité du style, le fruit de profondes méditations, de dérober aux lecteurs les efforts qu'exigeoient le débrouillement des matières, et l'ingratitude du sujet, ont assuré la gloire de l'ouvrage, et l'immortalité de l'auteur.

BUFFON.

Buffon est l'interprète et le peintre de la nature; elle le destinoit sans doute à pénétrer ses secrets, et à les révéler aux hommes, quand elle lui donna les plus heureux talens: une imagination brillante, noble et vive, un esprit lumineux et plein de sagacité; la force du burin réunie à la mollesse du pinceau; et une éloquence qui donne, à tous les genres et à tous les sujets, les traits qui lui sont propres. L'Histoire naturelle de Buffon nous a inspiré le goût de la physique, et a su faire aimer une science d'observation aux esprits les plus frivoles. L'Europe entière s'est empressée de recueillir cet admirable ouvrage; et l'on a vu passer chez l'étranger la gloire de la littérature française avec les recherches du savoir. Cette courte description de l'Arabie Pétrée donnera une idée de l'art admirable avec lequel Buffon savoit peindre :

« Qu'on se figure un désert sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossemens, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts, car les arbres sont encore des êtres pour l'homme, qui se voit plus seul, plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes; il voit par-tout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abyme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenteroit en vain de parcourir; car la faim, la soif et la chaleur brûlante, pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort, etc. »

D'AGUESSEAU.

Le chancelier d'Aguesseau est un de ces

hommes qui font l'honneur de leur siècle, de leur nation, et de l'humanité. Ses discours sont dignes des orateurs d'Athènes et de Rome : nous n'ajouterons pas ici le détail de ses vertus ; la postérité en chérira toujours le souvenir, autant que la magistrature en fera sa gloire.

THOMAS.

Si Thomas avoit eu plus de simplicité et de naturel, son éloquence eût fait une impression plus vive ; souvent affecté et déclamateur dans ses Oraisons funèbres, il n'a saisi complètement le vrai caractère de la diction noble et touchante, que dans l'éloge de Marc-Aurèle. Cette péroraison, sur-tout, est digne d'être citée.

« Quand le dernier terme approcha, il ne fut point étonné. Je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ses mains défaillantes qu'avec respect ; et le lit funèbre, où il attendoit la mort, me sembloit une espèce de sanctuaire.

« Cependant l'armée étoit consternée, le soldat gémissoit sous ses tentes ; la nature elle-même sembloit en deuil ; le ciel de la Germanie étoit plus obscur ; des tempêtes agitoient la cime des forêts qui environnoient

le camp; et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation.

« Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Être Suprême, soit pour méditer encore une fois avant de mourir. Enfin il nous fit appeler : tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée se rangèrent autour de lui; il étoit pâle, les yeux presque éteints, et les lèvres presque glacées. Cependant nous remarquâmes tous une grande inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui. « Servez-lui de père, me dit-il; ah! « servez-lui de père. » Et alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle devoit les donner; Rome et l'univers le perdirent.

« A ces mots tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent, il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra longtemps dans ses bras; et se relevant tout-à-coup : Mais toi, qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les Dieux, songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois, ou le plus juste,

ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle auroit-il à choisir?

. . . .

« Tout-à-coup Commode, qui étoit en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé du malheur qui menaçait Rome; il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avoit été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence. Il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau. »

L'éloge de Duguay-Trouin a des mouvemens très-éloquens, des images brillantes, des pensées fortes, rendues avec énergie; mais, en général, le style de Thomas est surchargé de termes peu connus du commun des hommes, et puisés dans les arts et les sciences, qu'il n'étudioit que pour les citer; ces termes se trouvent déplacés dans un ouvrage de littérature, et rendent encore les écrits de Thomas plus obscurs.

Il a composé un ouvrage philosophique sur le caractère, les mœurs, et l'esprit des femmes.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

MASSILLON.

Ce célèbre prédicateur appartient au règne

de Louis XIV; mais le dix-huitième Siècle prétend s'honorer d'un nom qui ajoute autant à sa gloire. Massillon composa son Petit Carême pour le Roi et pour sa cour; mais il vécut jusqu'en 1742 : voilà pourquoi une partie des littérateurs le place dans le dix-huitième Siècle, et l'autre le comprend parmi les grands hommes du dix-septième. La vérité est, qu'il éclaira l'un et l'autre des lumières de la religion; qu'il sut démasquer les ruses et les artifices de l'amour-propre, en montrer, dans tout leur jour, la misère et la fausseté, les combattre avec force et véhémence. C'est un torrent impétueux, qui renverse tout ce qu'il rencontre; c'est, pour ainsi dire, un déluge de raisons toutes convaincantes, toutes intéressantes, qui, à l'appui les unes des autres, viennent tout-à-coup accabler et confondre le pécheur. Ce qui forme le caractère distinctif de l'éloquence de Massillon, c'est que ses traits portent droit à l'âme. Ce qui est, dans les autres, raisons et preuves, prend dans sa bouche le langage du sentiment. Non-seulement il convainc, mais il remue, touche, attendrit. Dans ses discours, la vertu paroît non-seulement le parti le plus raisonnable, et le plus digne de l'homme, mais elle paroît souverainement aimable; vous n'y trouvez que des douceurs et des consolations; vous aspirez à ce bien sans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Chacun se reconnoît dans ces tableaux, vifs

et naturels, où Massillon peint le cœur humain ; chacun s'imagine que c'est à lui que l'orateur s'adresse : de là, l'effet prodigieux de ses instructions. On sait qu'après avoir écouté un de ses sermons, Louis XIV lui dit : « Mon père, quand j'entends les autres « prédicateurs, je suis content d'eux : pour « vous, lorsque je vous entends, je suis mé- « content de moi. » Un des plus beaux sermons de Massillon est celui dont le texte est si effrayant : *Il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus*. Dans son petit Carême, il adresse à Louis XV ces paroles, qu'il seroit difficile d'entendre aujourd'hui, sans se sentir agité, et par de cruels souvenirs sur le passé, et par de vives alarmes sur le présent.

« Sire, vous que la main de Dieu, protec- « trice de cette monarchie, a comme retiré « des ruines et des débris de la maison « royale, pour vous placer sur nos têtes ; vous, « qu'il a rallumé comme une étincelle pré- « cieuse dans le sein même des ombres de « la mort, où il venoit d'éteindre votre au- « guste race et où vous étiez au moment « de vous éteindre vous-même : oui, Sire, « je le répète, voilà les destinées que le ciel « vous prépare »

Ailleurs il dit ces paroles, qui offrent le tableau d'une cour devenue un auguste sanctuaire :

« Sire, comme le premier penchant des « peuples est d'imiter les rois, le premier devoir

« des rois est de donner de saint exemples « aux peuples. . . . .

. . . .

« Les princes et les grands ne semblent nés « que pour les autres. Le même rang qui les « donne en spectacle, les propose pour mo- « dèles ; leurs mœurs forment bientôt les « mœurs publiques; . . . . la foule n'a point « d'autre loi que les exemples de ceux qui « les commandent. Sire, heureux le peuple « qui trouve ses modèles dans ses maîtres; « qui peut imiter ceux qu'il est forcé de res- « pecter ; qui apprend, dans leurs exemples « à obéir à leurs lois, etc. ! »

Massillon fut nommé évêque de Clermont en 1717, et membre de l'Académie en 1719. Il a composé un avant-Carême, un petit Carême pour le Roi, à qui il le présenta en manuscrit; des Oraisons funèbres, plusieurs Discours panégyriques, des Conférences ecclésiastiques, des Discours qu'il prononçoit à la tête des synodes qu'il assembloit tous les ans, et des Paraphrases sur une partie des psaumes. Dans tous ses écrits, on retrouve la même élévation, la même noblesse, soit dans le style, soit dans les pensées ; toujours le pathétique qui enlève, qui touche, et entraîne, et ces peintures du cœur humain, si intéressantes et si vraies.

BOISMOND.

L'abbé de Boismond a laissé, dans le Pa-

négyrique de St. Louis, et dans l'Oraison funèbre de M. le Dauphin, la preuve de ses talens pour l'éloquence de la chaire, que malheureusement il cessa trop tôt de cultiver.

DE BEAUVAIS.

L'abbé De Beauvais, chanoine de Noyon, et prédicateur du Roi, avoit l'art d'intéresser l'auditeur par cette éloquence de sentiment qui touche et persuade. Il attache par des peintures plutôt que par des raisonnemens; en développant la religion et la morale, il fait aimer les devoirs, et respecter l'autorité. L'oraison funèbre de l'Infant Don Philippe, duc de Parme, le Panégyrique de St. Louis, et ses Sermons, portent le même caractère. La chaire fut aussi dignement occupée par le père Élizée et le père Bauregard.

Parmi les ouvrages d'éloquence, on doit citer les discours académiques prononcés aux diverses réceptions des académiciens. Ils forment un recueil d'autant plus intéressant, que, non-seulement ces discours sont faits par les plus grands génies du dix-septième et du dix-huitième siècle; mais parce qu'ils renferment leurs éloges, et offrent à la fois une biographie exacte, et une notice très-instructive des ouvrages de ces hommes illustres.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES GRANDS HOMMES

DONT IL EST PARLÉ DANS CE VOLUME.

Pour les personnages anciens, nous avons cru devoir indiquer l'époque à laquelle ils ont vécu, non-seulement par le nombre des années avant J. C.; mais encore par la date, depuis la création du monde : cette dernière est entre deux parenthèses. Pour les auteurs romains, nous avons mis en outre les années depuis la fondation de Rome. — Lorsque deux chiffres se trouvent séparés par un trait, le premier indique l'année de la naissance du personnage ; le second, l'année de sa mort.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

